





JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.



Am. 530

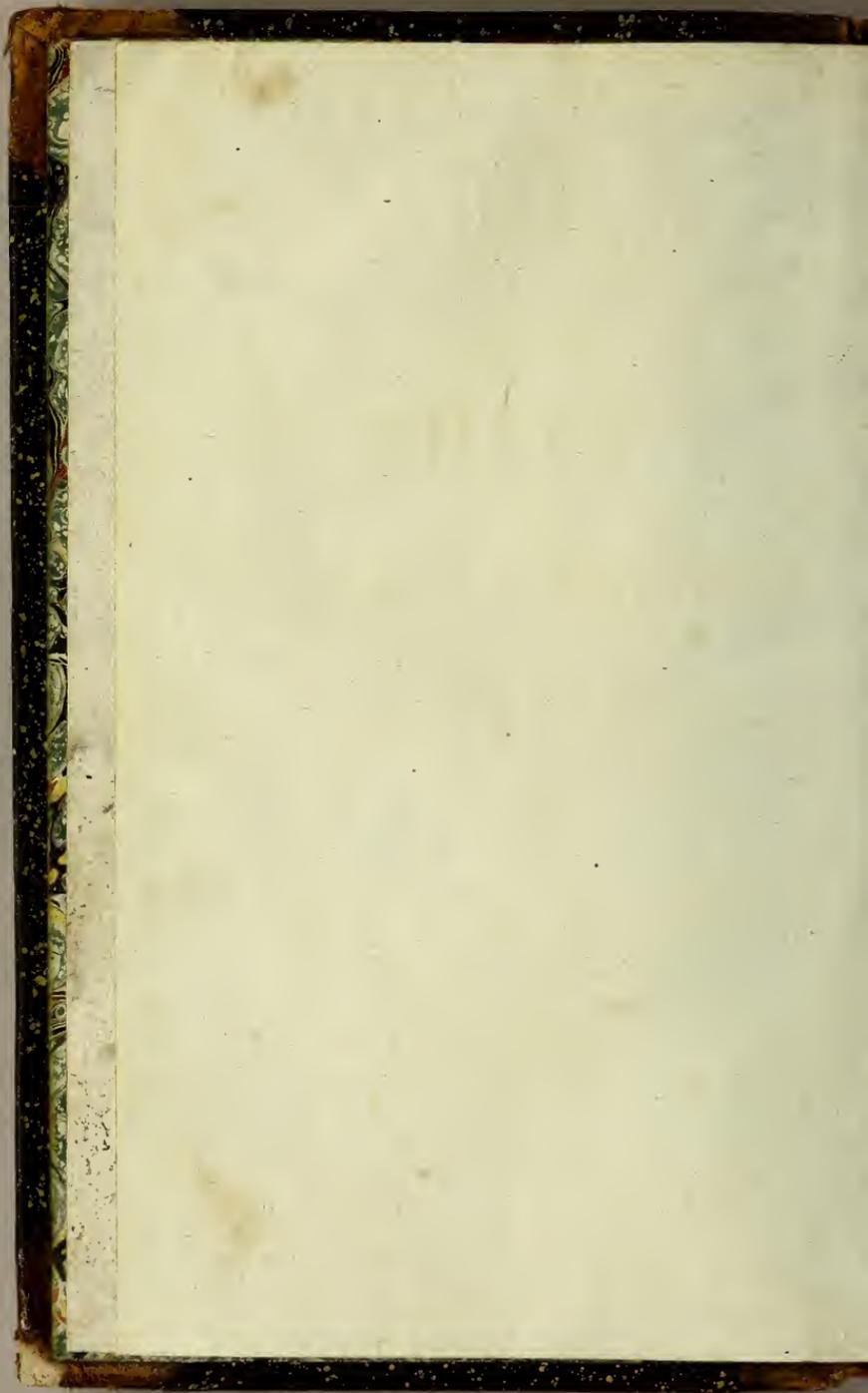
1st Frenched. (1st E. W. ed. 1817).
with ports & 4 gold. caps. 3^{lvs.}
2 lvs., 359 pp., 2 lvs.

Cordier BS 2108; Graesse II, 328^{l.}

Fine!

VOYAGE

CARDINAL MATHIAS



VOYAGE
DU
CAPITAINE MAXWELL.

DE L'IMPRIMERIE D'ANGE CLO,
RUE SAINT-JACQUES, n^o. 38.

RP. CLO

RPJCB



MURRAY MAXWELL,

Capitaine de la Marine Royale

VOYAGE

DU

CAPITAINE MAXWELL,

COMMANDANT L'ALCESTE, VAISSEAU DE S. M. B.

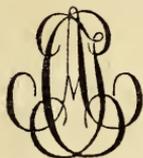
Sur la mer Jaune, le long des côtes de la Corée, et dans les îles de Liou-tchiou, avec la relation de son naufrage dans le détroit de Gaspar, ayant à bord l'ambassade angloise, à son retour de la Chine.

Par JOHN MAC-LEOD, *chirurgien de l'équipage.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par CHARLES-AUGUSTE DEF.,

Avec cinq planches.

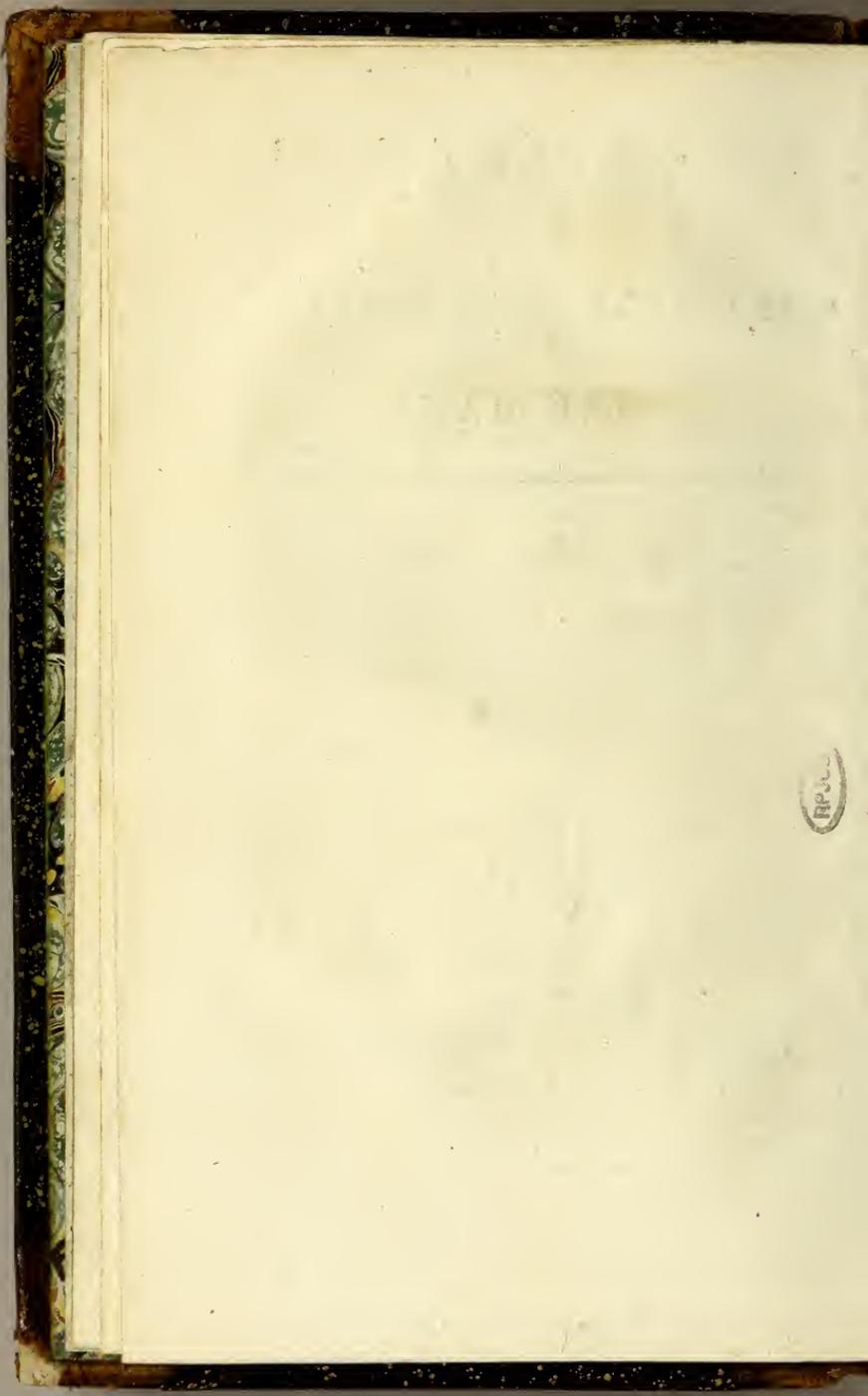


PARIS,

CHEZ GIDE FILS, LIBRAIRE,

Rue Saint-Marc-Feydeau, n^o. 20.

1818.



VOYAGE

DU

CAPITAINE MAXWELL.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Alceste de Spithead. — Passage sous la ligne équinoxiale. — Arrivée au Brésil. — Obsèques de la reine. — Esclaves Nègres. — Brésiliennes. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance, et à Batavia. — Ile de Lemma. — Départ pour la mer Jaune. — Arrivée à l'embouchure du Pei-ho. — L'ambassade quitte l'Alceste pour entrer en Chine.

LE Gouvernement britannique, d'après les représentations des directeurs de la compagnie des Indes orientales, sur les vexa-

tions que le commerce avec la Chine éprouvoit de la part des autorités locales de Canton, avoit résolu, pour y remédier, d'envoyer une ambassade à la cour de Peking. Dans une autre circonstance semblable il avoit fait choix d'un homme de haut rang pour remplir les fonctions d'ambassadeur extraordinaire du roi de la Grande-Bretagne, près de l'empereur de la Chine, lui avoit donné une suite nombreuse, composée de personnes instruites dans toutes les branches des sciences naturelles, et l'avoit chargé de présens riches et curieux. De même, dans l'occasion présente, il résolut de ne rien omettre de ce qui pouvoit jeter de l'éclat sur l'ambassade, et lui assurer le respect. L'honorable lord Amherst, qui avoit déjà été chargé des fonctions importantes d'ambassadeur près la cour de Sicile, fut choisi pour cette mission délicate et difficile. M. Henri Ellis, connu par une négociation qu'il avoit conduite avec succès à

la cour de Perse, fut nommé secrétaire d'ambassade, et reçut des pouvoirs éventuels pour agir comme ministre plénipotentiaire, si quelque accident arrivé à l'ambassadeur rendoit cette mesure nécessaire. La suite de l'ambassade étoit composée de l'honorable Jettry Amherst, page de son Excellence; de M. Hayne, secrétaire particulier; de M. Abel, chirurgien et naturaliste; du révérend John Griffiths, chapelain; de M. Havell, dessinateur; du docteur Lynn, de MM. Mauvige, Poole, et de plusieurs autres, chargés de remplir les différens postes nécessaires (1).

Un grand nombre de présens précieux, destinés pour l'empereur et ses ministres,

(1) M. Cooke, lieutenant de la marine royale, fut aussi attaché à l'ambassade, lorsqu'elle débarqua en Chine; sa garde ayant été choisie dans ce corps. MM. Abbot, Martin et Somerset y furent encore ajoutés à la même époque.

furent , comme lors de la première ambassade , fournis par la compagnie des Indes ; c'étoient des marchandises de nos plus belles et de nos meilleures manufactures. Le commandement de l'expédition fut confié au capitaine Murray Maxwell , et l'*Alceste* , frégate de quarante-six canons , fut préparée pour recevoir l'ambassadeur et sa suite. Ce vaisseau fut accompagné du brick de Sa Majesté , *la Lyre* , commandé par le capitaine Basile Hall , et du bâtiment de la compagnie des Indes , le *Général Hewitt* , commandé par le capitaine Campbell , et qui portoit les présens.

Le 9 février 1816 , les vaisseaux mirent à la voile de Spithead , et sortirent bientôt du canal par un vent favorable , qui nous conduisit à Madère , où nous arrivâmes le 18. Nous trouvâmes dans la rade de Funchal le *Phaéton* , à bord duquel étoient sir Hudson Low , avec son épouse et sa suite , se rendant à Sainte-Hélène , et le

Niger, conduisant en Amérique M. Baggot, chargé d'une mission pour ce pays. Nous ne nous y arrêtâmes que douze heures, et en partîmes dans la soirée, nous dirigeant vers le sud-ouest. Le climat devenant chaque jour plus chaud, l'équipage, qui étoit peu vêtu, et qui avoit beaucoup souffert du froid dans les premiers instans du voyage, commença à se ressentir de l'influence du climat. Chaque chose trouva sa place ordinaire dans le vaisseau, et ceux qui n'étoient pas habitués au roulis d'un bâtiment, finirent par s'y accoutumer.

Le 4 mars dans la soirée, à l'instant où nous passions la ligne équinoxiale, une voix, qui paroissoit sortir du fond de la mer, s'annonça comme le fils aîné de Neptune, et après avoir fait les questions ordinaires, ajouta que son père, se trouvant un peu indisposé, et ne voulant pas s'exposer à l'air de la nuit, différeroit sa visite jusqu'au lendemain matin; qu'il se ren-

droit lui-même à bord pour inspecter les étrangers qui entroient dans ses domaines. Le fils de Neptune parut alors se retirer dans le sein des eaux. Le lendemain le dieu, suivant sa promesse, parut assis sur son char (l'affut d'un canon), armé de son trident, portant les autres attributs de son pouvoir, et accompagné d'Amphitrite et des divinités inférieures qui composent son cortège ordinaire. Il fut reçu par ses gardes accoutrés d'une manière étrange, au son des instrumens qui jouoient l'air *Rule Britannia*. Après avoir salué l'ambassadeur, le capitaine et l'équipage, il ordonna que, suivant un usage immémorial, ceux qui n'avoient pas encore passé sous l'équateur, et dont le nombre étoit assez considérable, fussent rasés avec un rasoir rouillé et ébréché. On leur lava la figure en dirigeant sur eux l'eau d'une pompe, et on les essuya avec un torchon sale. Tout se passa fort gaiement, et la cérémonie fi-

nit par la distribution d'une double portion de grog (1).

Nous n'éprouvâmes pas ces calmes si fréquens près de la ligne, et rien de remarquable n'arriva jusqu'au 16 mars. Nous nous trouvions alors sous $24^{\circ} 4''$ de latitude nord, par $31^{\circ} 52''$ de longitude ouest. On donna ordre à *La Lyre* et au *Général Hewitt*, de se diriger sur le cap de Bonne-Espérance, et nous voguâmes vers la capitale du Brésil, où nous arrivâmes le 21 du même mois.

La nature a réuni ses traits les plus beaux et les plus imposans pour enrichir les environs de Rio-Janeiro. Les descriptions fleuries qu'en ont faites d'autres voyageurs, ne sont nullement exagérées, et il seroit difficile d'aller au delà de la vérité en peignant

(1) Liqueur composée de rum ou de genièvre mélangé avec de l'eau.

la grandeur et la sublimité de la scène qui s'offre aux yeux en entrant dans le port. Des îles nombreuses, qui semblent sortir du sein des eaux; des rives couvertes de bois superbes, et qui semblent former des deux côtés un riche amphithéâtre peuplé de villages et de maisons de campagne; dans le lointain un rideau de hautes montagnes d'une forme pittoresque, tout présente un tableau aussi noble que peu ordinaire.

La mort de la reine, arrivée la veille de notre entrée dans le port, à l'âge passablement avancé, de quatre-vingt-deux ans, avoit jeté du sombre sur la ville de Saint-Sébastien; les batteries et les vaisseaux, tirèrent, toutes les cinq minutes, pendant tout le jour et toute la nuit. L'*Alceste*, l'*Infatigable*, et une frégate espagnole suivirent cet exemple. On donna aussi toutes les autres marques extérieures de chagrin, en carguant les voiles et en abaissant les pa-

villons , et les officiers prirent le crêpe. On avoit publié un ordre positif à tous les habitans de prendre le deuil , et ils étoient forcés d'y obéir , à peine d'une amende considérable , ce qui opéra une hausse énorme et subite dans le prix de toutes les étoffes noires.

Le Gouvernement du Brésil paroît tout-à-fait despotique , et il est pénible de voir que , sous une telle domination , les Anglois même perdent cette franche liberté qui les caractérise. Si l'on faisoit quelque question relative aux affaires publiques , à des Anglois à qui une longue résidence au Brésil avoit fait prendre des habitudes portugaises , ils regardoient autour d'eux avec précaution pour voir ceux qui s'y trouvoient , et ne répondoient ensuite qu'à voix basse.

Tandis que le corps de la reine étoit exposé sur son lit de parade , le prince (alors le roi) étoit enfermé dans ses appartemens,

suivant l'usage, et ne pouvoit être vu que de son chambellan.

Des essais de prêtres remplissoient toutes les avenues du palais, et formoient des groupes sur tous les escaliers. Saint-Sébastien paroît un sol sur lequel ces faiseurs d'*auto-da-fé* prospèrent encore. Le Brésil a été récemment élevé de l'état de simple colonie, à la dignité de royaume, et la résidence de la cour lui a procuré un avantage encore plus solide, en y attirant la principale noblesse de Portugal, qui y a transporté toutes ses richesses.

Son commerce s'est considérablement augmenté depuis quelques années, ce qui est dû en partie aux maisons de commerce angloises. On croit que le retour de la cour dans la mère patrie seroit le signal d'une révolte, car il n'est pas probable que le Brésil voudroit porter long-temps les fers dont il est chargé, tandis que toutes les colonies qui l'entourent, secouent le joug de l'op-

pression. On peut attribuer aux circonstances où se trouvoit la cour à notre arrivée, l'oubli du salut qui doit être accordé au pavillon d'une puissance étrangère; mais il paroît bien singulier, surtout si l'on fait attention à nos relations avec le Portugal, qu'on ait refusé d'accorder à l'ambassadeur et à sa suite, pendant le court séjour qu'ils devoient faire en cette place, la jouissance d'une maison qu'avoit obtenue la première ambassade à la Chine. L'hospitalité de M. Chamberlayne, ministre britannique, répara ce manque d'égards.

On doit bien croire que tous les lieux d'amusement public furent fermés, et le seul *spectacle* que nous vîmes pendant notre séjour fut la cérémonie des obsèques de la reine qui eurent lieu à la lueur des flambeaux. Tous les corps militaires, à pied ou à cheval, qu'on avoit pu rassembler, bordaient les rues, qui étoient illuminées depuis le palais jusqu'au couvent d'Ajuda. Le corbillard

et les voitures de parade étoient réunies près de la grande entrée, toutes couvertes de drap noir. Près d'elles étoient huit seigneurs à cheval qui conduisoient le deuil. Ils étoient revêtus de l'ancien costume de deuil portugais. Ils avoient un grand chapeau dont les larges bords leur toumboient presque sur les épaules; et une longue mante ou robe noire, sur laquelle étoit attachée la décoration de quelque ordre, faisoit naître dans l'esprit des spectateurs anglois une réunion bizarre d'idées qui présentoit à leur imagination un porteur de sac à charbon, un prêtre et un chevalier. Le roi, suivi par les deux princes les plus âgés, accompagna le corps jusqu'à la grande porte, et le vit déposer sur le corbillard. La cavalcade se mit alors en marche pour le couvent, où l'enterrement se fit avec les cérémonies ordinaires. La famille royale se montra le lendemain aux balcons du palais. En cette occasion, ceux qui se trouvent sur la place qui est en face, doivent avoir la

tête découverte, et lorsqu'un homme à cheval rencontre sur la route une des voitures du roi, il doit mettre pied à terre et même s'agenouiller.

Leurs majestés portugaises ne peuvent passer pour des beautés régulières, mais les princesses sont bien faites et sont au total d'assez belles femmes. Don Pédro, fils aîné du roi, promet de ne pas être sans esprit. Il paroît exister beaucoup d'indolence parmi les habitans, et l'on dit qu'ils possèdent encore ce mépris pour la lecture qui est leur caractère distinctif; de manière qu'un libraire qui publierait des livres au Brésil y ferait probablement maigre chère. On y trouve tous les fruits des pays chauds, comme ananas, orangers, limons, melons, bananes, etc. Le thé continue à y être cultivé par les soins de quelques Chinois accoutumés à cette culture, et l'on peut espérer qu'ils réussiront à l'étendre et à la propager. Le commerce des esclaves y est toujours en pleine activité, et si

cette classe de la société lui est de quelque utilité, bien certainement elle ne lui sert pas d'ornement ; car on y voit la race de nègres la plus laide qui puisse se trouver sur la côte d'Afrique, sur les rives du Gabon, du Congo et à Angola. Nos îles des Indes occidentales, au contraire, ayant été approvisionnées d'esclaves tirés de la Côte-d'Or, ou pris chez les Fantes, les Eyens et les Ashantes où l'espèce humaine est beaucoup plus belle, cette circonstance, jointe peut-être à l'amélioration de leur sort, à de meilleurs vêtemens et au traitement général qu'ils éprouvent, donne aux esclaves de la Jamaïque un air moins dégradé qu'à ceux du Brésil. Mais quoique la situation des premiers soit fort améliorée et indubitablement meilleure que celle dont ils jouissoient en Afrique, il n'en est pas moins fâcheux que les premiers Européens qui ont établi des colonies, au lieu d'opprimer et d'exterminer les naturels du pays, ne leur aient pas inspiré des habitudes d'industrie,

auquel cas on n'aurait jamais eu besoin de connaître le mot *esclavage*, mot si révoltant pour l'humanité, même dans les circonstances les plus favorables. Nos possessions des Indes orientales, et le système suivi à Java pendant le temps que cette île nous a appartenu, démontrent suffisamment que cette théorie pouvoit être réduite en pratique.

On fait au Brésil assez d'honneur à Buonaparte pour le craindre, et l'on a toujours l'œil au guet de peur qu'il ne s'échappe de Sainte-Hélène et qu'il ne devance le vent pour tomber sur ce pays. La foiblesse de défendre de prononcer son nom tient beaucoup de cette crainte, et rien ne contribue davantage à lui conserver quelque importance.

Cette partie du Brésil est sujette à de grandes chaleurs pendant les mois de décembre, de janvier et de février; mais elle jouit pendant notre été de ce qu'on peut appeler l'hiver des tropiques; cela est surtout vrai pour

les provinces du sud , où le froid est comparativement plus grand que dans les latitudes correspondantes du nord. Le climat n'en passe pas pour mal-sain.

Il n'existe pas dans la ville de Saint-Sébastien un seul édifice public qui mérite attention ; mais elle est construite régulièrement , les nouveaux habitans qui y sont arrivés depuis peu de temps font que ses limites s'étendent tous les jours. Quoiqu'on trouve beaucoup de bœufs en ce pays , le défaut de soins et l'ignorance des moyens de les engraisser , en rendent la chair si mauvaise , qu'elle passeroit en Angleterre pour de la charogne. Peu de contrées de l'univers offrent au voyageur des logemens moins commodes ; on n'y trouve que quelques *casas* , ou auberges , de l'espèce la plus misérable.

Le Brésil offre un champ inépuisable aux recherches du naturaliste : nulle part il ne peut trouver pour ses travaux des objets plus

variés et plus multipliés. L'état de la société y est extrêmement démoralisé. C'est au moins le jugement qu'en portent ceux qu'une longue résidence et le commerce habituel du monde mettent en état d'en juger. L'extérieur des hommes annonce une race mal propre, *hystérique* et de mauvaise mine; mais les femmes, quoique en général petites et hasanées, ne manquent ni de beauté ni d'expression. Elles n'ont pourtant pas cette démarche élégante et gracieuse, particulière aux Espagnoles. On dit qu'elles sont plus scrupuleuses sur les formes extérieures du *decorum*, que sur les règles essentielles de la décence; mais, si cela est vrai, il est possible, comme l'a écrit l'auteur élégant de la première ambassade en Chine, qu'il faille en accuser l'exemple des hommes; car il seroit à peine raisonnable d'attendre la perfection de la morale chez les femmes, dans un pays où l'on chercheroit en vain une des vertus qui appartiennent aux hommes. Les trois quarts du

monde au moins sont plongés dans un état de barbarie qui ne permet pas au caractère des femmes de se développer, se trouvant renfermées dans des sérails, ou n'étant que les esclaves et les jouets de leurs maîtres sauvages. Mais dans cette portion du globe qui a des prétentions à la civilisation, où on leur permet de penser et de prendre le rang qui leur est dû, le moindre coup d'œil convaincra que parmi les nations où l'honneur, la vertu, la probité obtiennent l'estime d'un sexe, on est récompensé en trouvant dans l'autre des qualités qui y sont assorties.

Le vaisseau ayant renouvelé sa provision d'eau qui se trouva excellente (1), et ayant réglé toutes ses autres affaires, nous prîmes

(1) Le capitaine Cook se plaignit de ce que l'eau étoit très-mauvaise en cet endroit. L'aqueduc n'étoit peut-être pas encore entièrement couvert à cette époque, et à l'abri par là, comme il l'est aujourd'hui, de tout ce qui peut en gâter les eaux.

congé du rivage américain le 31 mars, et nous gouvernâmes vers le sud-est depuis le 36° jusqu'au 39°, où nous trouvâmes les vents d'ouest ordinaires. Suivant la route que tiennent ordinairement les vaisseaux qui traversent l'Océan atlantique du sud, nous passâmes à environ 50 milles au nord des îles de Tristan d'Acunha. Le vent continuant à nous être favorable, nous aperçûmes la montagne de la Table le 18 avril, et nous jetâmes l'ancre dans la baie le même jour. Nous y arrivâmes dans un moment de plaisir, au milieu des bals et des courses de chevaux. Une flotte retournant des Indes en Angleterre venoit d'y toucher, ayant à bord la comtesse de Loudon et sa famille. La ville du Cap est devenue une ville presque angloise, et elle est trop connue pour que nous en fassions ici aucune description.

En notre qualité d'étrangers, nous fûmes vivement frappés, en débarquant, de la différence remarquable qui existe entre le teint

des femmes du Cap, et celui des *Brunettes*, que nous venions de quitter à Rio-Janeiro. Un Anglois est probablement d'autant plus porté à admirer la beauté des premières, que leurs traits rappellent davantage ceux des femmes de son pays. On dit pourtant tout bas que cette ressemblance n'existe que pendant leur jeunesse, et que dans leur maturité, le défaut d'exercice et leurs habitudes sédentaires, donnent aux femmes du Cap un embonpoint un peu hottentot; mais ces propos doivent peut-être s'attribuer à la malignité.

Le navire étant entré dans la baie de Simon, et ayant été radoubé, l'ambassadeur se rembarqua en cet endroit avec les marques d'attention ordinaires, et nous nous remîmes en route le 6 mai. Du 38° au 40° nous trouvâmes les vents sur lesquels nous comptions; mais l'hiver étant alors avancé dans cet hémisphère (fin de mai et commencement de juin), le temps étoit

froid et orageux , et la mer houleuse. Le 24 mai nous passâmes près des îles de St.-Paul et d'Amsterdam. En nous approchant de cette dernière , nous vîmes de la fumée sortir de quelques crevasses. Il existe dans cette île des sources d'eau chaude si voisines de la mer , qu'un pêcheur peut prendre des poissons à la ligne dans l'Océan , et les faire cuire dans la source , sans les détacher du hameçon , et sans changer de place. La mer agitée , et la nuit qui arrivoit , ne nous permirent pas d'en faire l'expérience ; mais on ne peut douter de la réalité de ce fait. On voit , à la partie orientale de cette île , un immense cratère qui , ayant été rempli par la mer , forme à présent une espèce de havre.

Nous étant suffisamment avancés vers l'est pour gagner Java à l'aide des vents qui règnent ordinairement sous les tropiques , nous commençâmes à gouverner vers le nord et vers l'est , éprouvant tous les jours

une augmentation de chaleur. Le 8 juin nous aperçûmes Java, et nous jetâmes l'ancre le lendemain, dans la rade d'Anjéri, où *la Lyre* étoit déjà amarrée. Nous vîmes *le Général Hewitt* à la hauteur du cap Nicolas, se rendant à Batavia. Ils n'étoient arrivés que deux jours avant nous (1). Nous fîmes ce voyage avec une célérité peu ordinaire, car en quatre-vingt-douze jours de navigation, notre vaisseau avoit fait environ 14,000 milles, et visité toutes les parties du globe.

Après avoir passé un jour ou deux au village d'Anjéri, où nous eûmes le plaisir de voir la cérémonie d'un mariage java-

(1) La frégate étant meilleure voilière que les deux autres bâtimens, nous pûmes toucher à Rio - Janeiro sans prolonger le voyage, puisque, malgré ce retard, elle arriva presque en même temps qu'eux au Cap. Il en fut de même ici, quoique nous fussions partis deux jours après eux. Nous pouvions donc leur donner, dans une pareille course, une avance de 1000 à 1500 milles.

nois, le colonel Yule, résident d'Angleterre dans le district de Bantam, accompagné de M. Mac Grégor, vint rendre ses devoirs à l'ambassadeur, qui partit avec toute sa suite pour Batavia, toutes les mesures ayant été prises pour les y conduire par terre. Pendant le peu de temps que nous restâmes à Anjéri, le roi ou sultan de Bantam mourut, et son oncle, héritier présomptif de sa souveraineté, refusa d'accepter ce titre, et aima mieux vivre dans une retraite paisible (1). L'*Alceste*, après avoir fini sa provision d'eau, fit voile aussi pour Batavia. Nous avons apporté des dépêches par duplicata pour l'évacuation de l'île de Java.

(2) M. Mac Leod n'est pas d'accord ici avec M. Ellis. Dans la relation de l'ambassade, publiée par ce dernier, il est dit que le Sultan eut pour successeur son fils encore fort jeune, et que l'oncle de son père fut nommé régent; que cet oncle, préférant la tranquillité de la retraite où il vivoit, à l'autorité dont on vouloit le revêtir, et à l'éclat de la cour, résista long-temps aux instances qui lui furent

La Lyre étoit déjà partie pour la Chine, avec une lettre de lord Amherst pour sir George Staunton.

Le 21 juin, nous fîmes voile de Batavia avec *le Général Hewitt*. Le 23, nous vîmes l'île de Lucepara, et nous entrâmes dans le détroit de Banca. Notre voyage jusque dans les mers de la Chine n'offrit rien d'extraordinaire. Le 9 juillet, nous rencontrâmes le vaisseau de Sa Majesté, l'*Orlando*, et nous reçûmes des nouvelles des dispositions de nos coadjuteurs à Macao. Nous jetâmes l'ancre ensemble le lendemain, près de la grande Lemma, et nous y trouvâmes avec *la Lyre*, *la Découverte* et l'*Investigateur*, bâtimens appartenant à la compagnie des Indes, à bord desquels étoient sir George

faites; mais qu'enfin il finit par accepter. M. Ellis étant resté dans l'île de Java, plus long-temps que M. Mac Leod, son récit est celui qui paroît mériter plus de confiance.

Note du traducteur.

Staunton , et quelques autres personnes de la factorerie (1), que la connoissance qu'ils avoient de la langue chinoise, rendoient nécessaires comme interprètes.

Le motif qui avoit fait choisir ce rendez-vous , étoit le désir d'être à l'abri de l'impertinence des autorités locales de Canton , qui n'auroient pas manqué de contrarier nos mesures, et d'opposer à l'ambassade tous les obstacles qu'elles auroient pu imaginer. Diverses circonstances nous ayant obligés d'y rester un jour ou deux , les vaisseaux jetèrent l'ancre près des îles de Hong-Kong. L'eau que nous avions prise à Anjéri, n'étant pas jugée bonne , nous en prîmes d'autre qui , tombant des rochers, ne pouvoit certainement être souillée par le mélange d'aucune matière végétale ; car nul endroit n'offre un aspect plus nu et plus

(1) MM. Morrison, Manning, Toone, Davis et Pearson.

stérile que ces îles. On les nomme aussi îles des Larrons, *Ladrones*, parce qu'elles servent de retraite aux pirates, et leur situation convient parfaitement à cet objet. Là on reçut un message annonçant que le bon plaisir de l'empereur étoit que l'ambassade fût reçue comme la précédente, et que les ordres nécessaires à cet effet avoient été envoyés dans tous les ports de la mer Orientale, et de la mer Jaune.

Le 13 juillet l'escadre, composée de quatre vaisseaux et d'un brick, mit à la voile, et ayant côtoyé les provinces de Quang-tong et de Fo-kien, passa le détroit de Formose, et entra dans le *Tong-hai*, ou la mer Orientale. Le vent varioit de temps en temps, mais sans cesser d'être favorable. Perdant de vue les îles Chusan, nous vîmes à l'est une terre que nous prîmes *alors* pour l'extrémité sud-ouest de la Corée. Le 24 nous vîmes l'île de Staunton, et les caps Gower et Macartney, dans la partie sud-

ouest du promontoire de la province de Chan-tong, et le lendemain, ayant tourné la pointe nord-est, nous entrâmes dans le golfe de Pe-tche-li. Le pays avoit l'air extrêmement stérile et sauvage. Le 26 nous passâmes près des îles Mi-a-tau, et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure du fleuve Blanc, ou fleuve du Nord (1), nous faisant précéder par *la Lyre*, pour annoncer l'arrivée de l'escadre.

Lord Amherst lut alors publiquement une adresse à tous les individus qui devoient suivre l'ambassade, pour leur établir des règles générales de conduite, et pour leur faire sentir la nécessité absolue d'agir de la manière la plus sage et la plus régulière pendant le temps qu'ils alloient passer avec les Chinois, de manière à éviter toute possibilité de les offenser, et de s'attirer quelques désagréments.

(1) Le Pei-ho. On ne sait trop si *Pei* signifie blanc ou nord. Le dernier sens paroît le plus vraisemblable.

Nous jetâmes l'ancre le 28, à quelques milles de l'embouchure du fleuve ; mais la terre y est si basse, qu'on voyoit du vaisseau le haut des mâts des jonques qui étoient sur le fleuve, et les toits des maisons du village de Ta-kou. Il est à croire que nous avions devancé l'attente des Chinois, car ils ne croyoient pas nous voir sitôt. Ils ne pensoient guère nous voir arriver avant d'avoir reçu quelques nouvelles de notre passage. Ils n'avoient pu concevoir l'idée d'une telle rapidité, car dans le fait ils apprenoient à peine notre arrivée à l'une des extrémités de leur empire, qu'ils nous voyoient déjà à l'autre.

Pendant notre passage sur la mer Jaune, le temps fut constamment beau et serein, et nous ne trouvâmes aucun de ces brouillards qui régnet fréquemment sur les parties de l'Océan où la mer a peu de profondeur.

Le vice-roi de Pe-tche-li avoit été destitué

pour quelques fautes, et son successeur étant encore à Pékin, ce ne fut que le 4 août, que deux mandarins d'un rang distingué, et ayant les pouvoirs nécessaires, nommés Chang et Yin, vinrent à bord pour rendre leurs devoirs à l'ambassadeur, et prendre les mesures convenables pour le débarquement des présens. Ces mandarins avoient un air fort étrange, pour ceux qui voyoient pour la première fois le costume Chinois. En les voyant par derrière, leurs robes courtes, et leurs jupons de crêpe, les auroient fait prendre pour de grosses vieilles femmes; mais quand on les voyoit en face, leurs bottes mal faites, et leurs longues barbes détrompoient sur-le-champ. Les pêcheurs de ces environs, quoique nous ne fussions qu'à environ cent milles de la capitale, étoient littéralement nus, n'ayant pas même la feuille de figuier. Nous ne nous attendions pas à trouver ce genre d'indécence chez un peuple assez fortement attaché au *decorum*, pour réprou-

ver la sculpture, parce qu'elle laisse voir trop distinctement les formes du corps humain.

Chang étoit mandarin de l'ordre civil, et Yin, mandarin militaire. Ils avoient, suivant l'usage, les mots *Ta-zhin* ou *grand homme*, ajoutés à leur nom. Chacun d'eux fut salué de sept coups de canon à son arrivée sur le vaisseau, où une garde étoit préparée pour les recevoir. Nous étions tous en grand costume, et l'on ne peut dire de cette ambassade, comme de la précédente, qu'elle manquoit de splendeur à cet égard. Après une conférence, cérémonieuse jusqu'à un certain point, et dont le but étoit en partie de convenir de la marche qu'on alloit suivre, on leur offrit un repas dans la chambre du capitaine, et ils retournèrent ensuite au rivage. Qwang, *chin-chae*, ou légat, ou commissaire impérial (1), car on lui donnoit ces différens

(1) La personne qui remplit de pareilles fonctions, sous le *grand sceau*, obtient une espèce de rang temporaire

noms , ayant un rang supérieur aux autres , étoit resté à terre pour y recevoir l'ambassadeur. Lord Amherst , et sa suite , se séparèrent donc de nous pour quelque temps , et quittèrent le vaisseau le 9 août. L'escadre avoit arboré tous ses pavillons ; tous les mâts étoient dressés , et un salut de dix - neuf coups fut tiré de chacun des vaisseaux. L'ambassade entra dans le fleuve , suivie d'un grand nombre de jonques et de toutes nos chaloupes , dans un ordre régulier. Tant que nous restâmes à l'ancre , on envoya aux vaisseaux , suivant l'usage , des présens de bœufs , de végétaux , de riz , de thé et d'autres rafraîchissemens , mais avec une sorte de parcimonie. Plusieurs bœufs étoient morts quand ils nous furent appor-

qui lui donne droit à la préséance , même sur le vice-roi d'une province , quoiqu'il puisse porter au chapeau un bouton indicatif d'un rang fort inférieur , et n'être qu'un mandarin du dernier ordre.

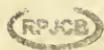
tés, ayant été noyés dans le fond des barques, ou ayant péri pour quelque autre cause, pendant la traversée. Ce n'étoit pas un manque d'égards ou de civilité, car les Chinois ne font aucune différence entre la chair d'un animal tué par la main du boucher, ou de celui qui a péri de mort naturelle, et ils mangent ainsi les chiens, les chats, les rats, en un mot toute espèce de viande et de charogne. A cet égard ils ne nous traitèrent pas en étrangers, et agirent avec nous comme si nous n'eussions fait qu'une même famille.

Il fut alors décidé que *la Lyre*, suivie de *l'Investigateur*, se dirigerait vers le sud, dans le golfe, tandis que *l'Alceste* et *la Découverte* s'avanceroient vers le nord. On convint d'un rendez-vous général pour se retrouver, et on le donna aussi au *Général Hewitt*.



Habitans des Isles du Groupe de Sir James Hall.

t
q
s
n
n
d
o
et
le
et
tr
nc
m



ll
da
co
vir
tro
He

CHAPITRE II.

Départ de l'Alceste pour le nord du golfe de Pe-tche-li. — Grande muraille. — Habitans de la Tartarie chinoise. — Marche des Chinoises. — Découverte des îles de sir James Hall. — Corée. — Entrevue avec un chef. — L'équipage débarque. — Consternation du chef. — Découverte d'autres îles. — Entrevue avec les naturels. — L'île de soufre. — Vue du grand Liou-tchiou.

Nous levâmes l'ancre le 11, et nous nous dirigeâmes vers le nord-est, accompagnés de *la Découverte*, tandis que *la Lyre* et *l'Investigateur* marchaient vers le sud. Le 13, nous vîmes les îles de Chalou-pou-tien, à une distance d'environ cinq lieues. Nous cotoyâmes la rive occidentale du golfe de Lea-tong, qu'aucun vaisseau européen n'avoit encore reconnue. A mesure que nous

avancions, le pays devenoit de plus en plus montagneux. Le 14, vers midi, étant par 39° 29' de latitude nord, sur 120°. 6' de longitude est, nous découvrîmes la grande muraille de la Chine, portant nord-ouest par ouest. Son point le plus voisin et le moins élevé, étoit alors à six ou sept lieues, mais nous nous en approchâmes davantage dans l'après-midi.

On voyoit cette immense barrière sortir, pour ainsi dire, de la mer; passer sur la première montagne, qui étoit la moins haute, s'étendre sur notre droite, en gagnant, par une ligne oblique, le sommet de la seconde, parvenir à la troisième, qui étoit plus élevée, en se détournant vers la gauche, et en faisant un angle avec la précédente; enfin, gravir la quatrième, qui étoit la plus élevée et la plus éloignée, et qui formoit le dernier point où elle étoit visible pour nous (1). La

(1) Cette muraille s'étend sur environ 1500 milles, sans être interrompue par les montagnes ni par les rivières.

vue de cet ouvrage étonnant qui , pendant plus de vingt siècles a passé pour l'une des plus grandes merveilles du monde , produisit en nous une sensation d'autant plus vive , qu'il paroissoit plus extraordinaire d'en jouir en se trouvant sur le tillac d'une frégate anglaise. Soit que l'on considère cette muraille comme un effort étonnant de l'industrie des hommes , soit qu'on la regarde comme un monument élevé par une folie laborieuse , ce n'est pas moins un objet étonnant , non-seulement par son étendue immense , mais encore par sa grande antiquité , et elle a été si rarement visible à des yeux européens , que la curiosité se trouvoit satisfaite de l'a-

res. On dit qu'elle n'a que vingt-cinq pieds de hauteur ; qu'elle est flanquée de tours à des intervalles peu considérables , et qu'elle est assez large pour que plusieurs cavaliers puissent aisément y marcher de front. La tradition dit qu'un tiers des hommes en état de travailler , existant alors dans la Chine , furent occupés à sa construction , et qu'elle fut achevée dans l'espace de cinq ans.

percevoir même à cette distance. Au delà de la muraille , est un promontoire remarquable , qui ressemble beaucoup au cap Sicie , endroit bien connu , près de Toulon. Le vent nous soufflant en poupe , nous approchâmes , vers le coucher du soleil , de la côte de la Tartarie chinoise , et le 15 , soir , nous jetâmes l'ancre dans une baie , que nous nommâmes la baie de Ross , à l'abri des vents du nord-ouest au sud , mais qui y est ouverte du sud à l'ouest. Elle est située par $39^{\circ} 33'$ de latitude nord , sur $121^{\circ} 19'$ de longitude est. Nous y trouvâmes une cascade d'excellente eau qui tomboit du haut d'un rocher.

Les naturels , qui très-probablement n'avoient jamais vu un vaisseau semblable au nôtre , s'attroupèrent le lendemain matin sur le rivage , mais ils ne montrèrent aucune envie de venir à bord. Ils sembloient moins amphibies que ne le sont ordinairement les habitans des côtes : on ne voyoit qu'un très-

petit nombre de bateaux pêcheurs , ou d'autres barques , quoique une belle et large baie , qui pourroit recevoir des bâtimens , tirant douze à quinze pieds d'eau , s'étendît dans l'intérieur.

Le premier officier qui s'écarta de l'aiguade , et qui s'avança du côté des villages , à environ deux milles , fut presque dévoré par la curiosité des habitans.

Etant assis sous un arbre , il vit chaque partie de son costume subir tour à tour l'examen le plus détaillé , depuis le jabot de sa chemise , jusqu'à ses souliers. Ses boutons , portant une ancre , attiroient surtout l'attention. On refusoit nos dollars , mais pour un bouton nous obtenions tout ce que nous désirions. Les femmes avoient universellement de petits pieds : toutes celles que nous vîmes les avoient estropiés , et nous vîmes , dès le premier matin de notre débarquement , toutes celles du village. Nous ne nous attendions

pas à trouver cette difformité si loin au delà de la grande muraille.

Ce peuple , au surplus , paroît complètement Chinois , et l'on y retrouve le langage, le costume et la religion de la Chine. Il nous parut avoir une grande ressemblance avec les Chinois que nous vîmes ensuite dans la province de Chan-tong , si ce n'est qu'il est moins incivil et moins grossier. Nous ne vîmes paroître aucun officier public, aucun homme élevé en dignité, pour nous demander les motifs de notre arrivée. Il régnoit une propreté remarquable dans leurs maisons et dans leurs jardins , et leurs villages offroient un air d'aisance , qu'on ne trouve pas toujours dans les contrées les plus civilisées de l'Europe. Le pays est montagneux , et entièrement dénué de bois ; on n'y voit pas un arbre , si ce n'est dans le voisinage immédiat de leurs habitations. Les collines ressembloient aux pâtures destinées aux troupeaux en Angleterre. Le sol , aussi loin que nous

N. 3.



Chief Cereen avec sa suite.

l
l
l
r
r
h
d
p
d
u
d
rc
m
br
de
bl
en

RPJCB

pûmes pénétrer, étoit excellent, et cultivé en grande partie. Le *Holcus Sorghum* paroissoit un des principaux objets de culture.

On voyoit sur les côtés des montagnes beaucoup de profondes crevasses ou gouttières, creusées par les torrens que forme la fonte des neiges en été : car, quoique ce pays soit situé sous la même latitude que le nord de l'Italie, ou le midi de la France, et qu'il fit alors très-chaud (août), cependant l'hiver doit y être excessivement froid, d'après la situation générale du pays, et par suite des vents qui soufflent du nord à travers des déserts incultes. Les rochers y sont formés d'une pierre fort pesante, qui contient évidemment une grande quantité de fer. Nous y remarquâmes aussi de l'ardoise. Il doit y avoir quelque ville de commerce à la tête du golfe, à en juger par la quantité de jonques que nous vîmes remonter et descendre. Nous vîmes quelques fusils entre les mains d'un petit nombre de naturels ; mais ils n'étoient

destinés que pour la chasse , car nous n'a-perçûmes rien qui eût une apparence militaire. Il nous fut impossible de nous procurer des bœufs , non qu'ils manquassent de bestiaux , mais parce qu'il nous fut impossible de leur faire comprendre la valeur du dollar d'Espagne , cette monnoie , d'un cours si général , tombant dans le creuset dès qu'elle passe entre les mains d'un Chinois de Canton,

Ayant fait notre provision d'eau , nous levâmes l'ancre le 19 , et nous longeâmes la côte vers le sud. A quatre heures après-midi , nous vîmes une ville considérable , située dans un enfoncement , entre deux rochers de couleur rouge. Les environs en étoient beaux et assez bien boisés. Elle sembloit une place commerçante , et un grand nombre de jonques étoient à l'ancre dans la rade. Le promontoire étroit qui s'avance en cet endroit dans la mer Jaune , et qui borne , du côté de l'est , le golfe de Lea-tong , fut nom-

mé par nous le *Sabre du Régent*, à cause de sa ressemblance avec un sabre. Sa pointe au sud, forme l'extrémité de la Tartarie, et nous la nommâmes le *Cap Charlotte*, en honneur de S. A. R. la Princesse Charlotte de Galles.

L'île Léopold est située un peu au nord-ouest de ce cap.

La côte, depuis ce rivage jusqu'à notre ancrage, a quelque ressemblance avec celle qui régné de Plymouth-Sound au Start. Le lendemain matin, gouvernant vers le sud, nous traversâmes un groupe d'îles, presque en face et peu éloignées de celles Mee-a-tau, et nous les nommâmes le *Groupe de la Compagnie*. Nous donnâmes le nom de *Canal Saint-George* au bras de mer qui les sépare du cap Charlotte, et celui de *Passage de Leaden hall* au détroit que nous venions de traverser. Le rocher de *Ried* et l'île de *Grant*, sont encore des noms que nous donnâmes en cette occasion. Bientôt après, nous vîmes

les îles Mee-a-tau, et dans l'après-midi, nous passâmes en vue de la ville de Ten-cheu-fou, où lord Macartney toucha lors de la première ambassade. Elle paroît belle, vue de la mer; mais les murs en semblent d'une trop grande étendue pour la ville. Continuant à marcher vers l'est, nous entrâmes le soir dans la baie ou havre de Kin-san-seu ou Zew-a-tau. La description claire et exacte qu'en a faite sir Erasme Gower, mit *l'Alceste* en état d'y entrer sans hésitation et sans difficulté. Nous y trouvâmes *le Général Hewitt*. Il y a deux villes sur la péninsule qui forme le côté du havre situé au nord-ouest, et une sur le rivage opposé. Elles n'ont aucune fortification, du moins on n'y voit aucun ouvrage qui mérite ce nom. Le peuple en paroisoit rustre et grossier. Nous eûmes le bonheur d'avoir à bord une foule de naturels, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit; ils se retirèrent alors, sans la moindre expression de remerciement pour les civilités qu'ils avoient reçues. Tou-

tes les femmes , de quelque condition qu'elles fussent , avoient les pieds petits , ce qui n'est pas , à beaucoup près , aussi général dans les provinces du sud , et surtout , dans les environs de Canton , où les femmes des classes mitoyenne et inférieure , conservent leurs pieds dans leur forme naturelle , à moins qu'une jeune fille n'annonce de la beauté , auquel cas on lui estropie les pieds , pour donner à ses charmes le dernier trait de perfection. On la dispose ainsi à pouvoir plaire à quelque mandarin , pour qui de petits pieds sont d'un grand prix , et par ce moyen , elle obtient quelquefois des grâces et des faveurs pour ses parens.

Elles marchent , ou plutôt elles chancelent comme en trébuchant , en appuyant seulement sur les talons , sans toucher la terre du bout du pied , et lorsqu'elles veulent aller vite , il arrive souvent qu'elles se laissent tomber. Il faut alors qu'elles se relèvent comme elles le peuvent , la galanterie

chinoise n'allant jamais assez loin pour venir à leur secours en pareille occasion. Nous en vîmes quelques-unes qui prenoient, en marchant, la précaution de se soutenir contre les murs des maisons. On porte les filles dans les bras jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, leurs pieds, pendant les premières années de cette opération aussi cruelle qu'absurde, étant trop foibles pour soutenir le poids de leur corps. Les quatre doigts sont retroussés sous la plante du pied, et le pied tout entier, jusqu'à la cheville, est entouré de bandages très-serrés, qui en empêchent la croissance, et enfermé dans un petit soulier qui est généralement recouvert d'un plus grand. La douleur et l'irritation qu'excite cet horrible procédé, de même que le défaut d'exercice, sont presque toujours funestes à la santé, et presque toutes les jeunes filles ont un air pâle et languissant. Il seroit aussi difficile d'assigner l'origine de cet usage barbare, que celui qu'avoient les

dames angloises de se comprimer la taille dans des corps bien serrés, et qu'elles n'ont commencé à quitter que depuis peu, ou de celui qui fait subir aux hommes, en Italie, une opération pour en faire des instrumens de musique.

A terre, les naturels étoient insolens et grossiers, et encourageoient même les enfans à nous insulter et à nous jeter des pierres. Un mandarin saisit un panier de végétaux entre les mains de l'intendant du navire, lui ordonna de retourner au vaisseau avec l'interprète, battit ce dernier, et vomit des injures contre eux, les traitant de « diables d'étrangers, d'espions, etc. ». Nos relations avec l'ambassade nous lioient les mains à cette époque. Voyant qu'on ne pouvoit obtenir de rafraîchissemens en cet endroit, et ayant appris d'un homme en autorité, qu'il nous seroit probablement plus facile de nous procurer des bestiaux dans un autre port, à quarante milles plus loin, vers

l'est, nous nous préparâmes à nous y rendre.

La Lyre nous avoit rejoint pendant ce temps. Le capitaine Hall avoit reconnu les côtes à l'ouest et au sud du golfe de Petcheli : elles ne consistoient, pour la plupart, qu'en basses terres. Un endroit remarquable par une hauteur qui dominoit sur tous les environs, avoit reçu le nom de *mont Ellis*. Là nous nous séparâmes pour quelque temps de nos dignes amis, montant *le Général Hewitt*, qui avoient été nos compagnons de voyage depuis l'Angleterre, ce bâtiment se rendant à Canton pour y faire sa cargaison. Le 26 nous levâmes l'ancre de Zew-a-tau, et nous arrivâmes le lendemain matin à Oie-aie-oie, bon et grand port dont l'entrée fut sondée par *la Lyre*. A notre arrivée, plusieurs mandarins vinrent à bord pour nous saluer, et une vieille tour, située en face d'une hauteur, tira, en notre honneur, trois coups d'un petit cañon, tan-

dis qu'une douzaine et demie de soldats faisoient la parade comme ceux qu'on voit sur nos théâtres dans une pantomime. Ce salut fut rendu par un même nombre de coups que tirèrent les vaisseaux.

Nous perdîmes ici M. Gawthrop, maître du navire. Il mourut des suites d'une maladie qui avoit commencé au cap de Bonne-Espérance. Il étoit âgé de quarante-trois ans, dont il avoit passé trente-trois sur mer. Il étoit distingué comme bon marin et navigateur habile. Sa carrière dans la marine avoit aussi été marquée par le talent dont il avoit fait preuve, pour la reconnaissance des côtes et des ports; quoiqu'il eût des manières brusques, son honnêteté étoit sans exemple. Le journal du vaisseau avoit été tenu pendant sa maladie par le chapelain, M. Taylor.

Nous l'ensevelîmes dans la mer, à l'entrée du port, avec les honneurs militaires. Nous ne jugeâmes pas convenable de l'en-

terrer sur le rivage, au milieu de gens qui auroient troublé la paix du tombeau, pour voler le cercueil qui le renfermoit, ou les linges qui l'enveloppoient. Ils nous avoient déjà donné des preuves de leurs dispositions au larcin.

Nous ne perdîmes pas de temps à rester davantage dans un endroit où nous ne trouvions rien qui pût nous être utile, et nous nous remîmes en mer le 29, nous dirigeant à l'est de la province de Chan-tong. *La Découverte* et *l'Investigateur* nous quittèrent pour se rendre à Macao. Le 31 nous aperçûmes la terre du côté de l'est; mais le vent étant foible, nous jetâmes l'ancre sur quarante-trois brasses. Nous remîmes à la voile le lendemain matin, et nous jetâmes encore l'ancre dans la soirée, au milieu d'un groupe d'îles, par $37^{\circ} 45'$ de latitude nord, sur $124^{\circ} 40' 30''$ de longitude est, près de la côte de la Corée. Les naturels montrèrent, par leurs signes et leurs gestes, le dé-

sir d'empêcher le débarquement d'un détachement que nous avions envoyé du vaisseau. Ils se passaient la main sur le cou, comme pour nous menacer de nous couper la gorge, et repousoient nos barques du rivage. Ils ne se portèrent pourtant à aucune violence. Nous nommâmes ces îles *le groupe de sir James Hall*. On voyoit à peu de distance le continent, dont les rives s'élevoient à une hauteur considérable. Nous levâmes l'ancre, et le vent soufflant du nord, nous nous dirigeâmes vers le sud. Le 2 nous perdîmes de vue la terre; le vent tourna vers l'est, et nous continuâmes à voguer vers le sud. Le 3 nous passâmes près d'un grand nombre d'îles : la mer en étoit remplie, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre du haut du grand mât. Le 4 nous entrâmes dans une belle baie qui s'avançoit dans le continent, au nord et à l'est, et qui étoit abritée en grande partie sur les autres points par l'île Hélène et plusieurs autres îles si-

tuées à l'ouest. Nous jetâmes l'ancre sur six brasses en face d'un village. On voyoit une plus grande ville à quelque distance. Dans la soirée, six ou sept grandes barques abordèrent *la Lyre*, qui étoit plus voisine du rivage que la frégate. Elles amenoient un chef, probablement celui de ce district, accompagné d'une suite nombreuse. Il y vit le capitaine, accepta quelques rafraîchissemens, et se rendit ensuite à bord de *l'Alceste*, quoique la nuit fût tombée. *La Lyre* le salua, lors de son départ, de trois coups de canon, qui furent répétés par la frégate. En quittant le brick, un homme de sa suite, qui s'étoit sans doute rendu coupable de quelque faute, fut étendu par son ordre sur le tillac de sa barque, le ventre contre terre, et reçut, d'une manière sommaire, quinze à vingt coups d'un bambou plat sur le *siège d'honneur*. Le patient poussant des cris, un grand nombre de ses compagnons qui l'entouroient, en faisoient autant, soit

pour couvrir sa voix , soit pour se moquer de lui. Cette cérémonie terminée, le son des trompettes et de plusieurs autres instrumens , annonça son arrivée à la frégate. C'étoit un homme d'environ soixante - dix ans , ayant un air vénérable et majestueux , et dont la barbe et les cheveux étoient d'une blancheur remarquable. Il étoit vêtu d'une robe bleu-clair , à larges manches , attachée autour de son corps par une ceinture de peau de buffle. Il avoit sur la tête un grand chapeau qui n'avoit pas moins de cinq à six pieds de circonférence , et qui étoit fait de quelque substance ressemblant à du crin vernissé. La cavité , pour recevoir la tête , descendoit au-dessous des bords , et celle qui s'élevoit au dessus , comme dans les chapeaux d'Europe , n'étoit pas plus large qu'un verre de grandeur ordinaire. Il portoit des espèces de demi - bottes , se terminant en pointe relevée. Il tenoit en main un petit bâton noir , entouré d'un cordon de soie ,

et qui sembloit la marque de sa dignité. En lui ôtant son chapeau à larges bords , il auroit été un assez digne représentant du vieux roi Léar. Quelques personnes de sa suite étoient militaires , ce qu'on reconnoît au petit sabre ou à la courte rapière qu'ils portoient. Les officiers avoient à leur chapeau une plume de paon , distinction qui est aussi en usage en Chine. On le fit entrer dans la chambre du capitaine , où , de préférence à une chaise , il s'assit sur un coussin de sophà placé par terre. L'étiquette paroissant être d'avoir la tête couverte , toute la compagnie , composée des capitaines Maxwell et Hall , et des autres officiers , s'y conforma , et tous s'asseyant sur le plancher , ayant sur la tête leurs chapeaux à cornes galonnés en or , au milieu des costumes étrangers des Coréens , ressembloient assez à une assemblée de masques.

On perdit , sans doute , une conversation fort intéressante , car on parla beaucoup sans

qu'on entendît un seul mot. L'interprète chinois que nous avions à bord, ne savoit ni lire ni écrire sa propre langue ; et, quoique quelques Coréens fussent en état d'écrire le dialecte qu'il comprenoit, il leur étoit impossible de le parler. Le vieux chef, cependant, témoigna par signes, sa satisfaction de l'accueil qu'il recevoit, et après avoir pris quelques liqueurs et quelques friandises, il se retira assez tard, au son des airs guerriers de ses musiciens, et fut salué une seconde fois par l'artillerie de la frégate.

Pendant la nuit, plusieurs barques restèrent à l'ancre près de *la Lyre*, paroissant chargées de surveiller ses mouvemens. Le lendemain matin, de bonne heure, on vit le même chef s'embarquer au village le plus voisin, avec une suite encore plus nombreuse que la veille, et il ne tarda pas à se rendre sur *la Lyre*, où il déjeûna. Il avoit avec lui quelques secrétaires ou hommes de plume, qui s'occupèrent à prendre des notes sur tout

ce qu'ils virent dans le vaisseau, dont l'usage put leur être expliqué par signes. On leur désigna le nombre d'hommes, en les leur montrant, et en levant les dix doigts en l'air plusieurs fois. Ils comptèrent ensuite les canons, examinèrent les fusils, mesurèrent les ponts, etc., etc. Ils demandèrent qu'on tirât un coup chargé à boulet, d'une des caronades, et ils semblèrent frappés d'étonnement, en voyant la distance qu'il parcourut, et surtout les ricochets qu'il fit sur la surface de l'eau. Après le déjeuner, quelques officiers, les capitaines Maxwell et Hall, MM. Clifort, Law et moi, descendîmes dans des chaloupes, dans le dessein de nous rendre sur le rivage. Le vieux chef, croyant que nous allions à bord de *l'Alceste*, nous accompagna, suivi de ses barques : mais dès qu'il s'aperçut que nous nous dirisions vers la terre, il changea de figure, et montra la plus grande consternation, exprimant par ses signes qu'il falloit rejoindre *l'Alceste*, et branlant

la tête lorsque nous lui montrions la ville.

Etant arrivés au rivage, nous débarquâmes, et nous fûmes aussitôt entourés d'une foule de curieux. Le vieux chef baissa la tête sur sa poitrine, et croisa ses bras en gardant un morne silence. Enfin, il pleura à chaudes larmes, et s'éloignant en sanglotant, soutenu par des gens de sa suite, il s'assit sur une pierre, à peu de distance, en nous regardant d'un air mélancolique. Il paroissoit dans l'état d'un homme qui s'immaginoit que l'arrivée des étrangers qu'il voyoit, étoit le signal d'un grand malheur pour son pays, et qu'il étoit l'être infortuné sous le gouvernement duquel ce désastre devoit arriver.

Les naturels, qui pendant ce temps avoient été tenus par nos soldats à une distance respectueuse, jetoient alternativement des regards d'étonnement sur nous et sur leur chef désolé.

Le capitaine Maxwell, voyant la détresse de ce chef, ne voulut pas permettre qu'on

avancât davantage, et lui fit signe de s'approcher. Il se leva, et revint vers nous à pas lents.

On lui expliqua, le mieux qu'il fut possible, que nous n'avions aucun dessein hostile contre eux; et que nous nous présentions comme amis. Il nous montra le soleil, et décrivant quatre fois son cours avec le doigt, il passa la main en travers sur son cou, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et ferma les yeux; voulant sans doute nous faire entendre qu'il perdrait la tête dans quatre jours, temps qui étoit peut-être nécessaire pour recevoir des nouvelles de Kin-ki-tao, la capitale, qu'il nous désigna en nous montrant l'intérieur du pays. Un de ses secrétaires ou de ses conseillers, bavard inépuisable, monta sur une grosse pierre, et fit une harangue d'une longueur considérable, dont le but étoit évidemment d'empêcher les étrangers de pénétrer plus avant dans le pays. Nous leur témoignâmes, par signes, que nous désirions boire et manger, pensant qu'un sen-

timent d'hospitalité les porteroit à nous engager à entrer dans leurs maisons. Mais on dépêcha sur-le-champ vers le village, des messagers qui rapportèrent de petites tables, des nattes pour s'asseoir, et des vivres de différentes espèces. Comme ce n'étoit point là notre but, nous refusâmes d'y toucher, et nous tachâmes de leur faire comprendre qu'il étoit peu convenable de nous offrir à manger sur le rivage, en plein air. Enfin, pour leur prouver que ce n'étoit pas ainsi que nous recevions les étrangers, nous les invitâmes à revenir à la frégate, où nous leur offririons un bon diner, avec tous les égards possibles. Le vieillard, qui nous avoit observés avec attention, parut avoir bien compris nos signes. Il nous répondit en imitant l'action d'un homme qui boit et qui mange avec appétit et avec plaisir; passant ensuite la main sur son estomac, comme pour dire « tout cela est fort bon. » Alors, prenant un air grave, il se passa encore la

main en travers du cou , baissa la tête et ferma les yeux , comme s'il eût voulu dire : « A quoi bon dîner , puisque je dois perdre la tête ? »

Voyant qu'il étoit impossible de pénétrer dans l'intérieur du pays , sans recourir à la violence , ce dont nous n'avions ni le droit , ni l'intention , nous regagnâmes nos chaloupes , affectant de montrer du mécontentement de la manière dont nous avions été reçus.

Le vieux chef nous suivit à bord de *l'Alceste*. Il sembloit abattu , et comme honteux de ne pouvoir nous faire un meilleur accueil. Se promenant sur les ponts , il essayoit de converser , par signes , avec tous ceux qu'il rencontroit. Il prit un morceau de papier à un officier qui étoit assis devant son bureau , et y traça quelques caractères. Il sembloit désirer une réponse , mais il nous étoit impossible de lui en faire une. On garda cet écrit , et en le montrant quelques mois après

à M. Bannerman, à Canton, il se trouva qu'il contenoit ces mots : « Je ne sais qui vous êtes : que venez-vous faire ici ? » On pouvoit pourtant voir assez aisément qu'il agissoit d'après des ordres auxquels il n'osoit contrevenir, plutôt que d'après son inclination qui lui auroit inspiré des actes plus hospitaliers.

Il reçut une Bible que lui offrit le capitaine Maxwell, à qui il parut savoir beaucoup de gré de ce qu'il n'avoit pas insisté davantage pour avancer jusqu'à la ville. Il l'emporta avec grand soin, présumant, sans doute, que c'étoit quelque communication officielle.

La baie de Basile, nom qu'on donna à cet endroit, est située par $36^{\circ} 9'$ de latitude nord, sur $126^{\circ} 32'$ de longitude est.

Dans l'après-midi (5 septembre) nous levâmes l'ancre, et avançâmes vers le sud, à travers une innombrable quantité d'îles, qui sembloient toutes autant de montagnes

sortant du sein des mers. Aucune n'avoit une grande étendue ; très-peu paroissant avoir plus de trois à quatre milles de longueur. Autant que nous pûmes en juger, elles étoient assez généralement cultivées. Les habitans montoient presque partout sur la hauteur la plus élevée, pour voir passer les vaisseaux, et y restôient attroupés jusqu'à ce qu'ils les perdissent de vue.

Nous jetâmes l'ancre le 8, par $34^{\circ} 26'$ de latitude nord, et nous nous assurâmes que la terre que nous avions vue, en entrant dans le *Whang-hai* ou la mer Jaune, et que nous avions nommée cap Amherst, ne faisoit point partie du continent. Nous lui donnâmes le nom d'île Alceste ; et un autre groupe d'environ vingt îles, s'étendant du nord au sud, paroissant faire partie de l'Archipel de la Corée, mais en étant pourtant séparé, reçut celui d'îles Amherst. Dans la matinée, après avoir sondé avec soin, nous mouillâmes dans un havre excellent, que nous nom-

mâmes le Sund de Murray. Nous donnâmes aux îles qui le forment principalement, les noms de Shamrock et de Thistle.

On fit un grand nombre d'opérations et d'observations pour déterminer l'exakte position géographique de cet endroit, et la qualité de l'ancrage, et l'on donna des noms distinctifs aux endroits les plus remarquables, qui pouvoient servir par la suite de points de reconnoissance. Du haut de Montréal, l'une des plus élevées de ces îles, on en comptoit distinctement cent trente-cinq autres, et l'on voyoit le continent, dont les bords sont très-escarpés, s'étendre dans une distance d'environ quarante milles, du nord-est à l'est-sud-est. Craig-harriet, rocher en forme de pain de sucre, est à cinq milles à l'ouest du Sund de Murray. Un autre rocher, Huntly-lodge, ressemble à une église avec une tour quarrée. La direction du Sund est nord-nord-est, demi-est, et sud-sud-ouest demi-ouest. C'est un fort bon ancrage, et

dont le fond est excellent. Les bras de mer qui séparent cette multitude d'îles, ont généralement deux, trois et même quatre milles de largeur. Ils offrent tous, au moins autant que les chaloupes purent s'en assurer, une chaîne non interrompue d'excellens havres, communiquant des uns aux autres, et où toute la marine du monde pourroit être en sureté. L'effet du flux et du reflux de la marée y est considérable; mais celui des courans, parmi une telle multitude d'îles, doit être extrêmement varié. Elles paroissent toutes habitées, et doivent, par conséquent, avoir de l'eau douce. Quand nous débarquâmes sur celle de Thistle, les femmes s'enfuirent avec leurs enfans sur une montagne que nous nommâmes la Pointe de l'aigle, parce que nous avions vu, en y arrivant, un grand aigle perché sur son sommet, et elles se cachèrent dans des creux de rochers. Les hommes accoururent en foule sur le rivage, mais sans armes, poussant de grands cris,

et nous faisant signe de ne pas avancer. Ils faisoient aussi le geste de se passer la main en travers du cou. Néanmoins, quand ils virent , après nos visites réitérées que nous n'avions pas d'intentions hostiles , ils se familiarisèrent un peu. Ils s'attroupoient autour des officiers pour les voir tirer au blanc , leur apportoient de l'eau à boire , et offroient de partager avec eux leurs provisions. Mais ils n'agissoient pas ainsi par crainte , et ils mon- troient un véritable esprit d'indépendance. Quelquefois , semblant se rappeler tout à coup qu'ils contrevenoient à la défense qui leur étoit faite , d'avoir aucune communi- cation avec des étrangers, ils prenoient quel- qu'un des officiers par les épaules , et le pou- soient en lui montrant le vaisseau. Cette con- duite fut uniforme partout où nous touchâ- mes. Nous ne vîmes pas d'armes à feu entre leurs mains ; mais quelques-uns de ceux qui vinrent à bord de *l'Alceste* , nous prouvè- rent qu'ils n'étoient pas novices dans le ma-

niement du sabre. Ils cultivent autant de grains qu'ils en ont besoin pour leur consommation, nourrissent des bestiaux, et, d'après leur situation dans ces îles, on peut croire qu'ils tirent de la pêche une grande partie de leur subsistance. Le peu de commerce que nous avons eu avec eux, fait qu'il seroit impossible de parler avec exactitude de leur gouvernement, de leurs mœurs et de leurs usages.

La Chine a peu de communications avec *les barbares de l'Ouest*, encore sont-elles limitées à un seul point, le port de Canton; le Japon en a encore moins, et la Corée n'en a aucune. Elle conserve cependant quelque liaison avec la Chine, par le moyen de deux ou trois jonques qui viennent tous les ans de la côte orientale.

Le peu de connoissances que nous avons sur la Corée, se puisent dans les écrits des Jésuites de la Chine, qui certainement n'étoient pas des guides infailibles en toutes

choses. Mais quant à la géographie, à la littérature, au tableau des mœurs et des usages, quand la superstition ne les entraîne pas, leurs travaux leur donnent droit à une place distinguée dans la république des lettres ; surtout si l'on fait attention aux difficultés qu'ils ont eu à surmonter. Mais en parlant de ce pays, ils n'avoient aucun motif pour tromper, et n'ont eu qu'à dire la simple vérité.

La Corée, ou *Kaoli*, est tributaire de l'empereur de la Chine, et lui envoie tous les trois ans des ambassadeurs lui rendre hommage. Nous en vîmes pourtant assez pour nous convaincre que le souverain de ce pays, gouverne avec le pouvoir le plus despotique, et qu'il fait sauter la tête de ses sujets pour des causes assez légères. Ce ne pouvoit être sans de fortes raisons qu'on nous faisoit allusion à ce danger si fréquemment et si uniformément, dans des lieux si éloignés les uns les autres.

La loi qui défend toute communication avec des étrangers , paroît être vigoureusement exécutée (1). Dans une des premières îles vers le nord , où nous débarquâmes , un Coréen , dans un moment d'inattention , accepta un bouton qu'il avoit examiné avec curiosité ; mais quand les chaloupes furent sur le point de partir , il accourut sur le rivage , insista pour qu'on le reprît , et poussa en même temps la barque de toutes ses forces , pour l'éloigner de la terre , sans doute afin d'expier la faute qu'il avoit commise. Ils refusoient presque toujours ce qu'on leur offroit.

Sa Majesté coréenne peut bien se faire

(1) On dit qu'un navire hollandois ayant fait naufrage , il y a très-long-temps sur la côte orientale de la Corée , son équipage fut retenu en esclavage pendant dix - neuf ans , et qu'on n'en apprit la nouvelle que lorsque quelques-uns de ceux qui en faisoient partie eurent trouvé le moyen de s'évader.

appeler , « roi de dix mille îles , » mais son domaine continental supposé , a été fort circonscrit par notre visite sur ses bords. Excepté lors des deux ambassades d'Angleterre , aucun vaisseau n'avoit jamais pénétré dans la mer Jaune. *Le Lion* n'avoit fait que suivre les côtes de la Chine , sans toucher à celles de la Tartarie , ni de la Corée : Cook , La Peyrouse , Bougainville , Broughton et d'autres , avoient reconnu la côte orientale de la Corée , mais celle occidentale n'avoit encore été placée sur les cartes que d'imagination , car il faut la reculer à l'est , de cent à cent trente milles plus loin qu'on ne l'avoit fait jusqu'ici.

Les Jésuites ont donc dessiné les côtes de la Corée , d'après les rapports qui leur ont été faits , et non d'après leurs propres observations , car leur carte est fort incorrecte , et ne répond nullement à leur exactitude ordinaire. Les caractères de l'écriture chinoise n'y sont pas inconnus , mais leur

connoissance paroît concentrée parmi les gens instruits , car le langage habituel n'a pas même la ressemblance du son avec celui en usage à la Chine.

Nous levâmes l'ancre le 10 , et nous continuâmes notre voyage en nous dirigeant vers le sud. Nous donnâmes le nom de *la Lyre* à une île qui est à dix ou douze lieues à l'est de l'île Alceste , et à peu près à la même distance , nord-ouest de Quelpart. Le 11 , nous trouvâmes , en sondant , quarante-neuf brasses , sur un fond de vase , par $31^{\circ} 42'$ de latitude nord , sur $126^{\circ} 30'$ de longitude est. Dans la matinée du 13 , nous vîmes l'île de Soufre , volcan situé par $27^{\circ} 56'$ de latitude nord , sur $128^{\circ} 11'$ de longitude est. Nous en étions encore fort loin , que nous voyions d'énormes volumes de fumée , sortir de son cratère à de courts intervalles. Nous louvoyâmes quelque temps sous ses côtes , en face d'un abyme horrible , d'où sortoit la fumée , mais il nous fut

impossible de prendre terre ; le vent étoit violent , la mer houleuse , et les flots se brisoient avec fureur sur les côtes. Cette île, qui ne paroît pas avoir plus de quatre à cinq milles de circonférence , est escarpée de toutes parts, excepté sur un ou deux points. Sa hauteur doit être considérable, à en juger de la distance d'où nous la vîmes ; peut être de douze cents pieds. L'odeur sulfureuse qu'elle exhaloit , étoit assez forte pour se faire sentir à deux ou trois milles. Sur un des côtés de cette île qu'on avoit regardée auparavant comme faisant partie de la Corée , on voit des couches de terre d'un rouge brillant. On croiroit presque , que le mercure et le soufre qui y sont si abondans , se sont combinés pour lui donner cette couleur. Nous nous dirigeâmes alors vers le sud , avec un bon vent de nord-est , qui devint bientôt un ouragan. N'ayant pas assez d'espace à parcourir pour la nuit , et ne connoissant nullement la côte dont nous

nous approchions , nous prîmes toutes les précautions d'usage pour ralentir notre marche. Le 14 au matin , nous déployâmes les voiles , et nous ne tardâmes pas à apercevoir une île s'élevant , en forme de cône , à une hauteur considérable. Immédiatement derrière elle , étoit l'île du grand Liou-tchou (1). L'état du temps ne nous permettoit pas d'approcher de la terre , plus près qu'à une distance de huit milles , une brise assez vive , venant de l'est-nord-ouest , nous portant sur le rivage. Nous louvoyâmes au sud-ouest , et dans l'après midi , nous vîmes devant nous des brisans dont s'approchoit *la Lyre* qui nous précédoit. La mer étoit trop grosse pour lui permettre de virer

(1) Les îles de Liou-tchou portent une infinité de noms différens sur les cartes géographiques angloises et françoises. Elles y sont nommées Licou-kieou , Likeyo , Lequeyo , Lieu-kieu. Le mot que j'ai adopté rend mieux la prononciation des naturels du pays. Les basses classes les nomment souvent , par corruption ; Dou-tchou.

de bord. On avoit alors à bord de l'*Alceste* beaucoup d'inquiétude pour le brick, les brisans montrant à peu de distance leurs sommets blanchis par l'écume des vagues, et les flots battant avec violence contre les rochers. Il parvint pourtant, à force de prudence et de soin, à éviter le danger, et passa, à la satisfaction générale, par un canal formé entre le récif et quelques petites îles situées au sud. La frégate l'y suivit, et nous louvoyâmes toute la nuit dans le voisinage de la grande île.

Le temps fut superbe le lendemain matin, et l'aurore déploya à notre vue une riche étendue de pays bien cultivé, tel que nous n'en avons pas vu depuis peu sur les côtes stériles de la Chine et de la Tartarie. La terre, s'élevant graduellement, à partir de la mer, annonçoit plutôt les beaux paysages d'Angleterre, qu'une île éloignée du monde civilisé. L'air tranquille, paisible et délicieux de tout ce qui nous entourait, for-

moit un agréable contraste avec la mer en fureur , èt notre situation dangereuse de la veille. Nous étions en face d'une ville ayant une sorte de circonvallation qui avançoit jusqu'au rivage. Quelques bateaux pêcheurs en sortirent , et s'approchant de *la Lyre* , offrirent de l'eau douce et des végétaux dont ils étoient chargés. On leur demanda par signes où nous pourrions trouver un bon ancrage , et ils nous firent entendre qu'il falloit tourner la pointe sud-ouest de l'île.

CHAPITRE III.

Arrivée dans l'île de Liou-tchiou. — Ruse employée pour débarquer. — Un chef vient à bord de l'Alceste. — Abrégé de l'histoire des îles Liou-tchiou. — Mœurs et usages. — Cérémonial de l'installation du roi.

Nous fîmes voile dans la direction qui nous avoit été indiquée, nous avançant la sonde à la main, en cotoyant le rivage, et avec grande circonspection, et nous jetâmes l'ancre le soir, sur quatre-vingt-deux brasses. Le 16, au point du jour, nous continuâmes notre course, et nous aperçûmes vers midi une ville considérable, sous laquelle étoit un grand nombre de bâtimens à l'ancre, dans un port dont l'entrée étoit formée par deux promontoires. Dans l'après-midi, ayant reconnu un passage à travers le récif, et précédés par *la Lyre*,

nous mouillâmes en face de cette ville. Les naturels du pays, surpris de la vue de vaisseaux européens, les premiers probablement qui se fussent offerts à leurs yeux (1), étoient perchés par milliers sur les rochers et les hauteurs qui environnent le port, et regardoient avec admiration les bâtimens qui y entroient. Bientôt plusieurs canots s'approchèrent de *l'Alceste*. Ils amenèrent quelques personnes en place, qui désiroient savoir de quel pays nous venions, et quel étoit le but de notre arrivée. A l'aide d'un interprète chinois, dont quelques-uns d'entre eux connoissoient le langage, on les informa que nous étions des vaisseaux de guerre appartenant au roi d'Angleterre; que nous avions amené un ambassadeur envoyé par

(1) Le capitaine Broughton, après le naufrage de *la Providence*, en 1797, mouilla en cet endroit sur un schooner, et y passa quarante-huit heures.

ce monarque à l'empereur de la Chine, et qu'après l'avoir débarqué avec sa suite près de Peking, nous avions éprouvé un gros temps en retournant à Canton où l'ambassadeur devoit se rembarquer; que le vaisseau avoit fait une voie d'eau qui nous obligeoit à relâcher pour réparer ses avaries. Pour joindre la preuve à cette assertion, nous remplîmes d'eau le fond de la cale du navire, en en tournant la clef; et mettant toutes les pompes à l'œuvre, nous fîmes pleuvoir sur le tillac un volume d'eau qui étonna ces bonnes gens, et qui leur inspira une grande compassion pour notre infortune. Cette ruse étoit nécessaire pour délivrer leur esprit des alarmes que faisoit naître assez naturellement la vue de vaisseaux d'une force et d'une construction dont ils ne connoissoient pas d'exemples, dont ils ignoroient les causes de l'arrivée, et qui auroient donné lieu à des soupçons assez justes, si l'on n'avoit allégué que des motifs

de curiosité pour justifier leur présence. Ils retournèrent sur le rivage, et mirent en réquisition un grand nombre de charpentiers ou d'ouvriers qui connoissoient la construction de leurs navires, et qui le lendemain, vinrent à bord dès la pointe du jour, apportant avec eux les instrumens grossiers de leur art, afin de nous aider de tout leur pouvoir à radouber le vaisseau. Le plus ancien officier les remercia de leurs offres obligeantes, en leur disant que nous avions à bord beaucoup de bons charpentiers, qui suffiroient pour cet ouvrage, que nous nous bornions à demander un asile pendant le temps de cette réparation, avec la permission de prendre à bord quelques nouvelles provisions et de l'eau, dont nous avons grand besoin, et que tout cela leur seroit bien payé.

Quelques instans après, nous vîmes arriver une immense quantité de bœufs, de cochons, de chèvres et de volailles. On

nous apporta aussi des œufs en abondance, ainsi que des pommes de terre excellentes, les fruits de la saison, et jusqu'à du bois et des chandelles (1). Pendant six semaines environ que dura notre séjour dans l'île, on nous envoyoit à bord, des provisions du même genre, aussi souvent qu'il étoit nécessaire. Les personnes qui les apportoient, demandoient un reçu pour prouver qu'elles les avoient remises; mais les autorités qui les envoyoit, refusèrent constamment de rien recevoir, sous quelque titre qu'on le leur offrît, soit en payement, soit en échange.

Pendant ce temps, ayant vu qu'il étoit impossible que la frégate entrât dans l'intérieur du port, à basse marée, nous examinâmes attentivement la rade où nous étions, et nous reconnûmes qu'à l'exception d'un seul endroit, à l'entrée, elle étoit complé-

(1) Leurs chandelles sont faites de cire brute, avec des mèches de papier, et donnent une très-belle lumière.

tement abritée, du côté de la mer par des récifs de corail, et par la terre du côté de l'est, et qu'elle étoit d'une étendue et d'une profondeur suffisantes pour contenir jusqu'à des vaisseaux de ligne.

Le 20, nous sortîmes de la rade, pour aller jeter l'ancre près d'un endroit que nous appelâmes Baronpool, où nous cessâmes d'éprouver l'influence des vents frais de l'équinoxe (ou changement des moussons.)

Nous aperçûmes sur le rivage, quelques naturels du pays, et leur ayant demandé où étoit le roi, ils nous répondirent, après un moment d'hésitation, qu'il étoit à 10,000 milles dans les terres; et comme on leur fit entendre qu'il seroit nécessaire qu'une partie de l'équipage, tels que les cordiers et les forgerons, descendissent sur le rivage, afin d'avoir plus de place pour travailler, et que nous eussions plutôt fini de radouber notre vaisseau, ils nous prièrent de différer jusqu'à ce qu'ils eussent été prendre les ordres

du roi, attendu que c'étoit un cas qui n'avoit pas été prévu, et qu'il ne leur étoit pas permis de le décider.

Ne voulant pas donner de sujets d'alarme ni d'inquiétude à un peuple qui paroissoit si bien disposé, et croyant que nous devions raisonnablement faire quelques concessions, pour dissiper les craintes et les soupçons qu'ils ne pouvoient s'empêcher naturellement de concevoir, nous restâmes tranquillement à bord jusqu'au 22, jour où l'on vint nous donner avis qu'un grand personnage se préparoit à rendre une visite au chef de l'escadre.

A l'embouchure d'une petite rivière devant laquelle nous avions jeté l'ancre, nous vîmes ce chef s'embarquer au milieu d'un grand concours de peuple. Il fut salué à son approche de trois coups de canon par chaque vaisseau, et fut reçu à bord avec toutes les marques de respect. C'étoit un homme d'environ soixante ans : il avoit une barbe

longue et vénérable. Il portoit une robe de pourpre , dont les manches étoit très larges , et attachée autour de son corps par une ceinture rouge. Il avoit des sandales aux pieds , avec des guêtres blanches , qui ressembloient assez à des chaussettes. Son bonnet , marque distinctive de sa dignité , étoit composé d'une étoffe légère , de la même couleur que sa robe , et qui se replioit plusieurs fois autour de sa tête , en formant différens tours artistement combinés. Il avoit une suite nombreuse avec lui , et indépendamment de ceux qui étoient personnellement attachés à son service , il étoit encore accompagné d'un grand nombre de principaux habitans. Il s'ouvrit alors de nouvelles discussions sur le motif de notre visite ; les pompes furent mises en œuvre pour leur montrer que le vaisseau faisoit eau de toutes parts ; et ils renouvelèrent la promesse de nous apporter tous les secours possibles.

Quoiqu'ils n'eussent pas reçu la réponse

du roi , relativement à la demande que nous avons faite de venir à terre , et que ce fût une règle générale qu'aucun étranger ne débarquât sur leur rivage , ils nous dirent , que si quelques officiers vouloient venir à terre , et qu'ils promissent de ne pas franchir certaines limites , ils seroient toujours reçus avec plaisir. Après avoir accepté un fort beau dîner qu'on avoit fait préparer , le chef prit congé du capitaine qui lui promit de lui rendre sa visite. Le lendemain , à une heure , les chaloupes furent mises en mer , et les capitaines Maxwell et Hall , avec plusieurs officiers en grand uniforme , entrèrent dans Napa-kiang (1). Ce port forme l'embou-

(1) Napa paroît avoir été le nom de la ville , dans l'origine ; mais depuis les liaisons de ce pays avec la Chine , le terme fou (ou ville de première classe) , y a été ajouté , ce qui a fait Napafou. Kiang , autre mot chinois , signifie rivière ; et lorsqu'il est joint à napa , il signifie simplement la rivière , la porte , ou l'ancrage de l'endroit.

chure d'une rivière à l'entrée de laquelle , il y a de chaque côté , des murs solidement bâtis , qui s'étendent très loin ; et il contenoit alors plusieurs barques assez grandes. Des vaisseaux de la grandeur des frégates , pourroient très-bien y entrer. — Cette rivière coule sur un fond de vase. Elle s'élargit presque aussitôt au-dessus de l'ancre , et renferme dans son sein une petite île fort jolie. A l'endroit où débarquèrent les capitaines avec leur suite , ils rencontrèrent quelques-uns des chefs qui étoient venus le plus souvent visiter leurs vaisseaux. Chacun d'eux , prenant un des officiers par la main , le conduisit à travers une foule immense de spectateurs , jusqu'à la porte d'un édifice public où le vieillard dont il a déjà été parlé , les attendoit pour les introduire dans l'intérieur de la maison. On y avoit préparé un banquet qu'un connoisseur en cuisine et en bonne chère , décriroit aisément , mais ce qui pour tout autre seroit une tâche très-

difficile. Quoi qu'il en soit, la gaieté des convives en fit les premiers frais, et une liqueur (Chazzi) qui ressemble beaucoup au Rosolis, en circulant continuellement, servit à entretenir la joie et la bonne humeur.

Beaucoup de toasts, également applicables aux deux nations, et inspirés par une franche cordialité, furent portés avec enthousiasme. Comme ces insulaires avoient eu jusqu'alors la générosité de fournir aux vaisseaux toutes les provisions qui leur étoient nécessaires, et qu'ils avoient constamment refusé de rien recevoir en échange, les capitaines crurent que c'étoit une occasion convenable pour offrir aux chefs, comme une marque de considération personnelle, quelques présens, consistant en différens vins, quelques bouteilles d'eau de cerise, du drap anglois, un télescope, etc. C'est à ce seul titre qu'ils les acceptèrent, se réservant en même temps de leur donner en retour ce qu'ils croiroient le plus propre à en-

tretenir ce commerce amical et cet échange de bons offices.

A la fin de cette conférence , quand il fut proposé de faire une promenade derrière la ville, ils tinrent conseil entre eux , et finirent par s'excuser, avec toute la politesse possible, de ne pouvoir accéder à notre demande, refus que les capitaines attribuèrent aux conseils et à l'influence de *Buonaparte*, homme d'une physionomie sombre et sinistre , que nous nommâmes ainsi , parce qu'il paroissoit être le plus disposé à nous tenir à une distance respectueuse. Ils nous donnèrent pour prétexte , qu'ils craignoient que le bas peuple ne nous traitât pas avec les égards qui nous étoient dus, et ne se portât même à des excès contre nous. Il étoit évident qu'ils n'avoient pas le pouvoir, sans avoir reçu de nouveaux ordres de l'autorité supérieure, de nous laisser pénétrer plus avant ; car le peuple même sembloit alors généralement n'avoir aucune crainte, et ne pas nous suppo-

ser de mauvaises intentions. Après beaucoup de civilités et de complimens respectifs, les capitaines et les autres officiers se mirent en chemin pour regagner leurs chaloupes, accompagnés de la même manière qu'en arrivant.

C'étoit un spectacle vraiment intéressant que de voir l'ordre et l'harmonie qui régnoient parmi les milliers de spectateurs groupés autour de nous. Ils formoient un grand cercle, au milieu duquel étoient d'abord placés les enfans les plus petits, presque tous à genoux; un second rang étoit comme accroupi derrière eux; puis venoient les hommes, les premiers courbant un peu la tête, les autres s'élevant sur la pointe du pied; enfin, le reste monté sur des pierres et des éminences, de sorte que tout le monde, sans qu'il y eût de trouble ni de confusion, pouvoit voir parfaitement les étrangers. Le plus profond silence régnoit dans cette immense réunion; l'on n'entendoit pas le moindre

bruit, pas le plus léger chuchotement : peut-être avoient-ils éloigné les femmes à dessein ; mais ces dames, comme c'est l'usage, furent plus malignes que leurs maris, et parvinrent à satisfaire leur curiosité, en dépit de toutes les précautions qu'on avoit prises pour les en empêcher. Un grand nombre d'entre elles se trouvoient sur la rive opposée, soit qu'elles y eussent été reléguées exprès, ou qu'elles y eussent été laissées par leurs époux, qui tous avoient été voir *le spectacle* sur l'autre rive. Mais les chaloupes, en s'en allant, devoient passer à quelques pieds de *leur rivage*, et, dès qu'elles les aperçurent, elles descendirent en foule des hauteurs où elles étoient groupées, et accoururent au bord de la rivière, où elles jouirent à leur tour du spectacle qu'on avoit voulu inutilement leur interdire.

Depuis cette époque, il commença à s'établir une amitié mutuelle entre nous et les habitans ; la confiance succéda aux soupçons



Chef des Isles Sandwiches et sa suite.

B
é
n
P
à
t
e
s
le
le
to
ri
vo
el
co
ét
la
sp
in

ta
ha



et à la crainte ; et dès-lors , au lieu de ne permettre qu'à un certain nombre d'entre nous de venir à terre de temps en temps , ils nous assignèrent le jardin d'un temple , pour nous en servir comme d'une espèce d'arsenal et d'entrepôt général. Les habitations des prêtres furent transformées en hôpitaux pour les malades , tandis qu'on construisit en bois quelques magasins provisoires , pour la réception de notre poudre , qu'il étoit nécessaire de faire sécher , et de quelques autres articles également avariés. Les cordiers , les forgerons et les autres ouvriers , furent établis dans un endroit convenable , à environ un mille de distance , le long du rivage. Les naturels continuèrent à nous fournir des provisions , nous apportant même de l'eau douce dans leurs barques ; et apprenant que nous avions besoin de bois , pour faire quelques réparations aux vaisseaux , ils coupèrent des sapins , les mirent sur des radeaux , et les dirigèrent jusqu'à bord , en chantant , suivant

leur usage, un air marin, d'un effet très-plaisant.

L'île de Liou-tchiou a environ soixante milles de longueur sur vingt de largeur. Napa-kiang, où nous nous trouvons, qui est à cinq milles de Kint-ching, la capitale, est située par $26^{\circ} 14'$ de latitude nord, sur $127^{\circ} 52' 1''$ de longitude est. C'est le point le plus au sud-ouest, la principale partie de l'île s'étendant de là vers le nord, un peu du côté de l'est.

C'est l'île principale d'un groupe de trente-six îles, soumises au même monarque, et c'est le siège du gouvernement. Les naturels font remonter leur origine à une époque bien antérieure à l'ère chrétienne; mais leur première communication avec le reste du monde, date de l'année 1605, et ce n'est que depuis lors que leurs récits offrent quelque vraisemblance. La Chine, qui les envahit à cette époque, — époque où l'Angleterre et la plus grande partie de l'Eu-

rope étoient encore plongées dans la barbarie, les trouva les mêmes qu'ils sont aujourd'hui, à l'exception de quelques innovations chinoises; encore sont-elles si légères, qu'il est difficile de les remarquer. Il est vrai de dire que les révolutions dans les manières, et dans l'habillement, doivent être beaucoup moins probables et moins fréquentes chez un peuple qui ne sort jamais des limites que lui a tracées la nature, et qui vit tranquillement chez soi dans un état obscur et retiré, que parmi ceux qui ont des relations plus étendues avec les autres nations. Or, les seules relations que les habitans de Liou-tchiou aient eues avec leurs voisins, encore furent-elles toujours très-limitées, ont été avec les Japonois et les Chinois, et ce n'est assurément d'aucun de ces deux peuples qu'ils eussent pu prendre l'exemple du changement.

Supoa - Koang, docteur ou philosophe chinois, qui fut, en 1719, envoyé ambas-

sadeur auprès de leur roi , raconte de cette manière leur origine et leur histoire.

« La tradition de l'île de Liou-tchiou rapporte que, dans le commencement des siècles, un homme et une femme furent créés dans le grand vide , ou le chaos. Ils avoient tous deux le nom d'Omo--mey-Kieou. Trois fils et deux filles naquirent de leur union ; l'aîné des fils eut le titre de Tien-sun , ou petit-fils du ciel, et fut le premier roi de Liou-tchiou ; le second fut le père des princes tributaires : le reste du peuple attribue au troisième son origine (1). L'aînée des filles avoit le titre d'Esprit céleste , la seconde celui d'Esprit de la mer. Après la mort de Tien-sun , vingt cinq dynasties régnèrent successivement dans

(1) Il semble un peu extraordinaire , dans cette tradition merveilleuse, que le troisième fils, à qui l'on n'assigne pas d'épouse , soit celui qui ait dû avoir la plus nombreuse postérité.

cette contrée, et occupent dans leur histoire, une période de 17,802 ans, jusqu'au temps de Chuntein, dont le règne commença en 1187. Voilà leur histoire fabuleuse, dont ils sont très-jaloux; mais ce n'est qu'en 605 que leurs récits deviennent vraisemblables, et que l'on peut avoir sur ce peuple des renseignemens certains; avant cette époque, les habitans de Formose et des îles adjacentes étoient appelés par les Chinois, *les Barbares orientaux*. Ce fut cette année-là que l'empereur envoya reconnoître ces îles; mais faute d'interprètes, ces envoyés ne purent obtenir aucune explication. Ils ramenèrent cependant avec eux, quelques insulaires, à Sin-gan-fou, capitale de Chensi, et siège de la cour sous la dynastie des Souy. Quelques Japonois qui s'y trouvoient par hasard, connoissoient ce peuple, et le dépeignirent comme une race de barbares. L'empereur Yang-ti en envoya sur-le-champ plusieurs qui en connoissoient la lan-

gue, en députation à Liou-tchiou, pour ordonner aux habitans de lui rendre hommage, et de le reconnoître pour leur souverain. Le prince de Liou-tchiou répondit fièrement qu'il ne reconnoissoit personne pour son supérieur. Une flotte, portant 10,000 hommes, fut bientôt équipée, et sortit d'Amoi et des ports de Fokien. Les insulaires voulurent s'opposer à son débarquement, mais leurs efforts furent inutiles, et elle aborda à Liou-tchiou. Le roi se mit à la tête de ses troupes pour repousser l'ennemi; il fut tué dès le commencement de l'action, et sa mort jeta le trouble et le désordre dans l'armée qui se rendit à discrétion. Les Chinois brûlèrent la capitale, et retournèrent dans leur pays, en emmenant, avec eux, cinq mille des naturels en esclavage.

« Depuis cette époque, les habitans de Liou-tchiou ne furent plus inquiétés jusqu'en 1291, que Chit-soo, empereur de la race des Yuen, faisant revivre les préten-

tions de ses prédécesseurs, fit sortir contre eux une flotte, des ports de Fokien; mais par différentes causes, elle n'avança pas plus avant que les premières côtes de Formose, et retourna en Chine sans avoir rien effectué.

« Dans l'année 1372, Hong-ou, empereur de la Chine, et fondateur de la dynastie des Ming, envoya un mandarin, à Tsai-tou, roi de Tchou-cha, le pays étant alors, par suite de dissensions civiles, divisé en trois royaumes; et ce député, dans une audience particulière, s'acquitta de sa mission avec tant d'adresse, qu'il parvint à persuader au roi de se déclarer tributaire de la Chine, et de demander à l'empereur l'investiture de ses Etats.

« Ayant ainsi gagné par la finesse, ce qu'il n'avoit pu obtenir par la force, l'empereur reçut avec beaucoup de distinction, les envoyés qui lui apportèrent, de la part de leur maître, de beaux chevaux, des bois odoriférans, du soufre, du cuivre et de l'étain.

Ils furent avant leur départ, chargés de riches présens pour le roi et pour la reine : le plus remarquable étoit un seau d'or, admirablement ciselé.

« Les deux rois des autres districts, Chanpe et Channan, suivirent l'exemple de Tsai-tou, et leur soumission ne fut pas moins accueillie. Trente-six familles chinoises furent envoyées dans le Cheouli (1), où on leur distribua des terres jusqu'alors incultes. Ils y enseignèrent les caractères de l'écriture chinoise, et y introduisirent les livres chinois, et les cérémonies en l'honneur de Confucius. Les fils des grands de Liou-tchiou furent aussi envoyés à Nankin, pour étudier le chinois, et furent élevés avec distinction, aux dépens de l'empereur.

« Les règnes d'Ou-ning, et de Tse-chao, fils et petit-fils de Tsai-tou, ne présentèrent

(1) C'est le district de Tchou-chan, où est située la capitale, et où nous résidions.

rien d'extraordinaire; mais celui de Chang-pa-chi fut marqué par la réunion des trois royaumes en un seul; et depuis lors, le gouvernement est toujours resté entre les mains d'un seul chef. On dit que depuis cette époque, Liou-tchiou eut des relations considérables avec la Chine et avec le Japon, sous le rapport du commerce, relations qui furent toutes à son avantage; et que cette île avoit même l'honneur d'être médiatrice entre ces deux puissances, lorsqu'il survenoit entre elles quelque sujet d'altercation ou de mésintelligence.

« Cependant le fameux Tay-cosama, empereur du Japon, dont les Chinois ne prononcent jamais le nom sans y ajouter les épithètes d'ambitieux, de cruel, d'irréligieux, de débauché et de pirate, parce qu'il avoit ravagé leurs côtes, écrivit une lettre hautaine à Chang-ning, lui commandant de transporter son hommage de la Chine au Japon, ce que Chang-ning eut la fermeté

de refuser. Malgré la mort de Tay-cosama , les Japonois équipèrent une flotte à Satsuma, firent une descente à Liou-tchiou, firent le roi prisonnier , et l'emmenèrent après avoir pillé son palais , et tué l'un de ses proches parens , qui refusoit également de reconnoître les Japonois pour leurs maîtres. Pendant deux ans que dura sa captivité, Chang-ning s'attira leur admiration , par sa noble fermeté, et par sa constance à refuser de manquer à ses premiers sermens , et ils finirent par le renvoyer généreusement dans ses Etats.

« Bientôt après , une longue suite de victoires et de conquêtes plaça sur le trône de la Chine , la dynastie tartare , qui fit quelque changement dans la nature du tribut que devoit payer les habitans de Liou-tchiou , stipulant qu'à l'avenir , ils n'enverroient des députés à Pékin , que tous les deux ans. Cang-hi affectionna beaucoup cette île , et ne négligea rien pour sa prospérité. Aussi ,

le peuple , même à présent , respecte-t-il encore beaucoup sa mémoire. On dit , qu'il y a près de mille ans , que les bonzes de la secte de Fo introduisirent dans ces îles leur religion , qui y règne encore aujourd'hui.

Lorsque les naturels font un serment , ce n'est pas devant les statues ni les images de leurs idoles , mais ils brûlent de l'encens , et se plaçant dans une attitude respectueuse devant certaines pierres consacrées , qui sont exposées dans différens endroits publics , ils répètent quelques mots mystérieux , que l'on dit avoir été dictés par les divines filles d'O-mo-mey-kieou. Il existe aussi parmi eux une secte de femmes qui ont un culte particulier; elles adorent certains esprits qui , suivant la tradition du pays , ont une grande influence. Elles visitent les malades , connoissent l'usage des simples , et récitent des prières. C'est ce qui semble avoir donné lieu à l'accusation d'un vieux missionnaire du Japon , qui dit qu'elles employoient les sortilèges et les ma-

léfices. Cang-hi introduisit aussi parmi eux l'adoration d'une nouvelle déité, sous le nom de Tien-fey, ou Reine céleste. La polygamie est permise comme en Chine, mais elle est rarement pratiquée. Les hommes et les femmes qui portent le même surnom, ne peuvent se marier ensemble. Le roi ne peut choisir une épouse que dans trois grandes familles, qui occupent toujours les postes les plus éminens. Il y en a aussi une quatrième, de la plus haute distinction, mais avec laquelle les princes ne peuvent point former d'alliance, parce qu'il n'est pas bien certain que cette famille ne soit pas elle-même un rejeton de la branche royale. Leurs chefs sont généralement héréditaires, mais pas toujours; car des hommes de mérites sont élevés aux plus hauts rangs, tandis que les chefs peuvent être dégradés pour leur incapacité et leur inconduite. Les revenus du roi proviennent, tant des domaines de la couronne que d'impôts sur le sel, le soufre, le cuivre, l'é-

tain, etc. ; et sur ces revenus, il doit payer les dépenses de l'Etat et les appointemens des grands officiers.

« Ces salaires consistent en un certain nombre de sacs de riz ; mais ils se payent généralement en étoffes de soie, et en différens articles nécessaires à la nourriture ou à l'habillement, dans une proportion égale à la valeur du nombre de sacs qui auroient dû être fournis. Tout leur commerce intérieur se borne à quelques marchés qui se tiennent régulièrement, et les femmes seules en sont chargées. Elles portent sur leur tête, avec une dextérité étonnante, leurs petits fardeaux, consistant dans les produits de leurs ouvrages ou de leurs jardins, qu'elles échan- gent contre ce dont elles peuvent avoir besoin, ou contre de la monnoie de cuivre de la Chine ou du Japon (1). Les hommes pas-

(1) Nous ne vîmes aucune espèce de monnoie pendant le temps de notre séjour dans cette île.

sent pour savoir travailler supérieurement l'or, l'argent, le cuivre et les autres métaux ; et il y a des manufactures de soie, de coton, de lin, et de papier. Ils construisent aussi de très-bons navires, assez grands pour entreprendre des voyages à la Chine et au Japon, où leurs barques sont fort estimées. Ils ont adopté le calendrier chinois pour la division des mois de l'année. Cette île produit du riz, du froment, et toutes sortes de végétaux en abondance. Les habitans qui demeurent sur les bords de la côte, sont en général très-habiles dans l'art de la pêche, et la mer et les rivières sont très-bien fournies de poisson. Ce sont aussi des plongeurs fort adroits, et ils rapportent des coquillages et de la nacre de perle, objets très-estimés à la Chine et au Japon.

« Ils ont beaucoup de bois propres à la teinture, et particulièrement un arbre qui produit une huile fort renommée. Ils ont aussi une grande quantité de fruits des plus déli-

cats, d'oranges, de citrons, de *long-y-ven*, de *lee-tchees*, de raisins, etc. Les loups, les tigres et les ours, sont inconnus dans ces climats; mais ils ont beaucoup d'animaux utiles, tels que des chevaux, des chiens barbets, des bestiaux à poil noir, des cerfs, des volailles, des oies, des paons, des pigeons ramiers et domestiques, etc.

« Le cèdre et l'ébénier sont au nombre de leurs arbres; et ils ont aussi un bois propre à la construction des vaisseaux et des édifices. On les représente comme méprisant l'esclavage, la fourberie et le mensonge. Ils aiment beaucoup les jeux et les plaisirs, et célèbrent avec la plus grande pompe le culte de leurs idoles, au commencement et à la fin de l'année. Il existe beaucoup d'union parmi les différentes branches des familles qui se réunissent souvent, et se donnent réciproquement des fêtes très-brillantes. »

Le philosophe chinois décrit de cette ma-

nière la cérémonie de l'installation du roi de Liou-tchiou.

« Quand le roi meurt, son héritier envoie un ambassadeur à l'empereur de la Chine, pour lui apprendre cet événement, et lui demander son investiture. — Pendant ce temps, les insulaires rendent au prince et à la princesse, son épouse, les mêmes honneurs qu'au roi et à la reine, et les regardent déjà comme leurs souverains, quoique suivant les réglemens chinois ce ne soit qu'après l'installation qu'ils en prennent le titre. Alors, l'empereur envoie l'un des grands de sa cour pour accomplir cette cérémonie, ou bien accorde ses pleins pouvoirs à l'ambassadeur de Liou-tchiou, pour l'exécuter lui-même à son retour.

« S'il se détermine pour le premier parti, l'empereur ordonne au tribunal des cérémonies de chercher une personne capable de soutenir dignement la majesté de l'empire. Le choix tombe toujours sur celle que l'em-

pereur désire, et l'on en désigne une seconde en cas de mort ou de maladie. L'empereur, après avoir approuvé le choix, accorde une audience à l'ambassadeur, et lui donne les instructions nécessaires, ainsi que les présens destinés au roi et à la reine. Les mandarins de Fokien reçoivent l'ordre d'équiper un vaisseau, et de choisir un capitaine, des officiers, des matelots, des soldats et des pilotes; leur nombre réuni s'élève quelquefois à plus de trois cents. L'ambassadeur est conduit en grande pompe, depuis la cour jusqu'à la capitale de Fokien, où il est logé dans un palais vaste et spacieux, et traité avec beaucoup de distinction.

« Il s'embarque avec beaucoup d'appareil, et après les cérémonies d'usage, et les prières adressées au ciel et à la déesse Tien-fey, le vaisseau met à la voile. Lorsqu'il aborde près de Napa-kiang, le roi donne les ordres nécessaires pour que l'ambassadeur soit reçu avec tous les honneurs dus au titre

d'*envoyé céleste*, c'est-à-dire, d'envoyé du fils du ciel; ou de l'empereur de la Chine. Les princes et les grands se rendent au port en grand cortége. Ils vont prendre à bord l'ambassadeur dans des barques richement décorées, et le conduisent, lui et sa suite, jusqu'au palais qui lui est destiné, en ayant soin de déployer une pompe et une magnificence qui fassent honneur à leur nation. Tout est réglé d'avance pour défrayer l'ambassadeur et ceux qui l'accompagnent, et qui tous ont le privilége, même jusqu'au dernier domestique, d'apporter une certaine quantité d'argent et de marchandises chinoises, *pour faire un petit trafic*. Du temps de la dynastie des Ming, le profit qu'ils en retiroient étoit considérable; il est beaucoup moindre à présent. L'ambassadeur se fait ordinairement un point d'honneur de ne pas prendre part *personnellement* à ces opérations mercantiles (1).

(1) Voilà bien le style ampoulé de ces habitans du cé-

« Après avoir pris quelque repos, il se rend dans la grande salle du palais, où il trouve une estrade magnifique sur laquelle il s'assied. On donne un signal, et au même instant, les princes, les ministres, et les grands du premier ordre, placés selon leur rang, font les neuf prostrations en l'honneur de l'empereur. L'ambassadeur se tient debout, et après la cérémonie fait un profond salut. Quand les chefs de seconde et de troisième classes se prosternent à leur tour, il se tient aussi debout, et leur présente la main. Quand c'est le tour des chefs inférieurs, l'ambassadeur est assis, mais il leur présente également la main. Ce cérémonial terminé, quelques grands viennent, de la part du roi, féliciter l'ambassadeur de son heureuse arrivée. Le reste du jour se passe en fêtes, en concerts, en réjouissances publiques dans

*leste empire ; toujours grands , toujours nobles en théorie ;
toujours vils , toujours sordides en pratique.*

toutes les villes et les villages environnans, et à bord des vaisseaux. A un jour marqué, l'ambassadeur va au temple de la déesse Tienfey, pour la remercier de la protection qu'elle lui a accordée; et de là au palais impérial, où il accomplit les cérémonies chinoises en l'honneur de Confucius. Un autre jour, il se rend avec toute sa suite dans la grande salle du trône, où l'on apporte les tablettes où sont inscrits les noms des rois décedés.

« Alors l'ambassadeur, en présence de l'héritier de la couronne, qui n'est encore que prince et n'est pas revêtu des marques de sa dignité, rend les devoirs, usités dans la Chine, à la mémoire du feu roi, prédécesseur du prince régnant, et aussi à celle de ses ancêtres, et présente les parfums, les soieries, et l'argent envoyé à cet effet par l'empereur. Le prince fait alors les neuf prosturations pour remercier l'empereur, et s'informe de l'état de sa santé. Il salue ensuite

l'ambassadeur, et dîne familièrement avec lui.

« Quand tout est réglé pour l'installation, l'ambassadeur avec toute sa suite, et au milieu d'un grand concours de peuple, se rend au palais. La cour est remplie de seigneurs et de capitaines, dans le costume le plus riche, et rangés dans l'ordre de leur dignité. A son arrivée, il est reçu par les princes, et conduit, au son de la musique, dans la salle du trône, où l'on a élevé une estrade pour le prince et la princesse, et réservé une place d'honneur pour l'ambassadeur. Tous les princes, les grands et les ministres étant debout, l'ambassadeur lit, à haute voix, le diplôme impérial, dans lequel, l'empereur, après quelques éloges donnés à la mémoire du feu roi, reconnoît pour souverains le prince héréditaire, et la princesse son épouse. Cette déclaration est accompagnée d'exhortations de l'empereur au nouveau monarque, de gouverner suivant les lois, et aux habitans

des trente-six îles d'être fidèles à leurs sermens. Après cette lecture, la patente impériale est présentée au roi qui la remet au ministre, pour être conservée dans les archives de la couronne. Alors, le roi, la reine, les princes, etc. font les neuf prostrations pour saluer et pour remercier l'empereur. Après avoir répondu par les complimens d'usage, l'ambassadeur déploie les riches présens que son maître envoie au roi et à la reine. Il se retire ensuite pendant quelques instans dans une salle voisine; et pendant ce temps, le roi et la reine, assis sur leur trône, reçoivent les hommages des princes, des ministres, des grands et des députés des trente-six îles. La reine se retire alors, et le roi donne à l'ambassadeur un banquet où il déploie toute sa magnificence.

« Quelques jours après, le roi, porté sur un trône magnifique, et suivi des princes, des ministres, et d'un cortège brillant, se rend à l'hôtel de l'ambassadeur.

« La route est ornée d'arcs de triomphe, et à certaines distances, sont placées des tentes contenant des fruits, des fleurs et des parfums. Autour du trône du roi, sept jeunes filles, à pied, portent ses drapeaux et ses parasols. Les princes, les ministres et les grands sont à cheval, et sont jaloux de se distinguer, dans cette occasion, par la beauté de leurs costumes, et par leur suite nombreuse et la magnificence de leur cortège.

« L'ambassadeur, à la porte de l'hôtel, reçoit respectueusement Sa Majesté, et la conduit à la grande salle. Alors le roi salue encore l'empereur, après quoi il fait à l'ambassadeur l'honneur de lui offrir, de sa propre main, du vin et du thé. L'ambassadeur s'excuse de les accepter, et rendant la coupe, il en prend une lui-même, qu'il ne vide que lorsque le roi a déjà vidé la sienne. Cette cérémonie terminée, Sa Majesté retourne au palais avec sa suite. Elle nomme, quelques

jours après , un ambassadeur , pour aller à la cour de l'empereur , remercier Sa Majesté , et lui offrir des présens , dont une liste est communiquée à l'ambassadeur chinois , et ordonne qu'un vaisseau soit équipé pour accompagner ce dernier lorsqu'il y retournera . Enfin l'envoyé impérial , après avoir fixé le jour de son départ , prend congé du roi , qui , presque aussitôt , se rend à l'hôtel de l'ambassadeur , pour lui souhaiter un heureux voyage , faire les prostrations d'usage en l'honneur de l'empereur , et lui renouveler ses remerciemens .

« Pendant le séjour de l'ambassadeur , le roi donne souvent des fêtes , soit dans le palais , soit dans ses maisons de plaisance , soit même quelquefois sur l'eau . La reine , les princesses et les dames de la cour , assistent à ces cérémonies . Les amusemens sont agréablement variés par la musique , la danse et le spectacle , ainsi que par des chansons en l'honneur des familles impé-

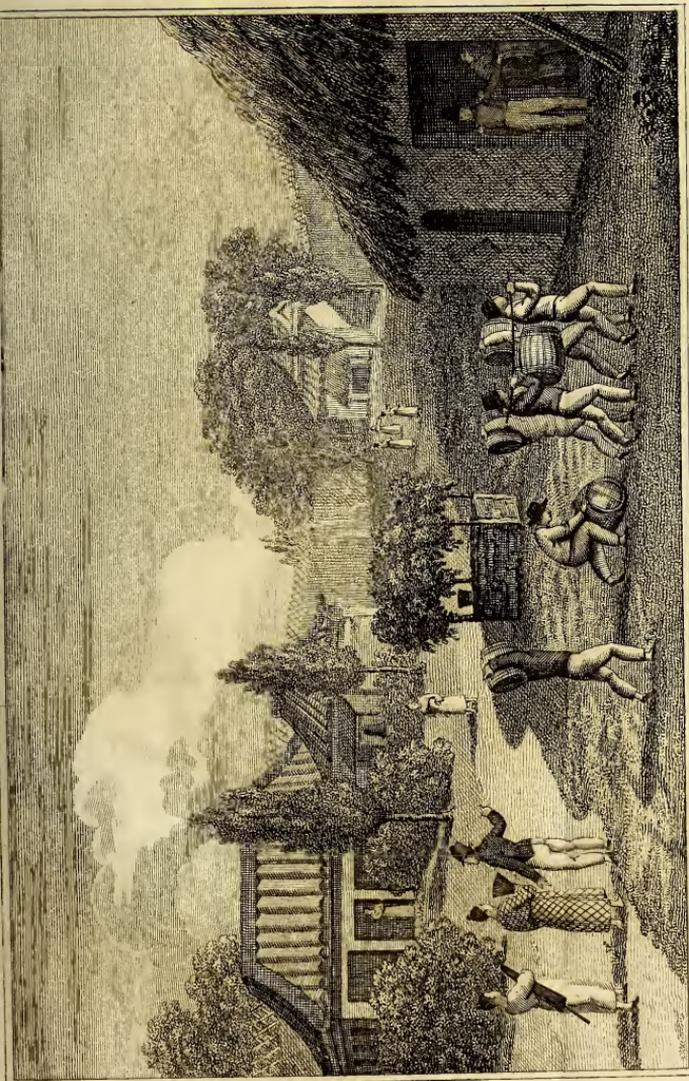
riales et royales, et de l'ambassadeur, etc. »

Tel est le récit de Supoa-Koang : ayant reconnu la vérité de ce qu'il raconte, par ses propres observations, il est juste que nous nous en rapportions à lui sur ce que nous n'avons pas eu l'occasion de voir ni de remarquer nous-mêmes. Il est une chose qui frappe à la lecture de ce récit, c'est l'humiliation où, à force de cajoleries, on a réduit ces panvres insulaires ; c'est l'assujettissement à ces cérémonies serviles qu'on leur impose, et qu'ils ne connoissoient pas avant l'usurpation des Chinois.

CHAPITRE IV.

Détails sur les îles Liou-tchiou. — Costume. — Beauté du pays. — Exemple de l'intelligence des insulaires. — Leur politesse et leur obligeance. — Obsèques d'un marin anglois. — Médecine et chirurgie. — Danses. — Physique des naturels. — Leur origine présumée. — Visite de l'héritier présomptif du trône. — Fête qu'il donne aux Anglois. — Départ des îles Liou-tchiou.

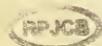
L'HABILLEMENT des habitans de Liou-tchiou est aussi remarquable par sa simplicité que par son élégance. Leurs cheveux, qui sont d'un noir luisant (étant frottés d'une substance onctueuse que leur donne la feuille d'un certain arbre), sont relevés, par devant et par derrière, et vont se réunir au sommet de la tête, où ils sont attachés étroitement ensemble. On a grand soin qu'ils



Vin du Jardin du Temple de Picoucthou.

L

L
tel
cit
qu
d'u
la f
par
au
être



soient tous parfaitement unis ; et la partie des cheveux qui est au-dessus du cordon , et dont on forme une espèce de petite fontange , est retenue par deux anneaux , appelés *comesachi* et *usisachi*. Ces anneaux sont d'or , d'argent ou de cuivre , suivant le rang et la fortune de celui qui les porte ; et le *comesachi* est surmonté d'une petite étoile. Ce genre de coiffure est universellement adopté , depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets , avec la plus stricte uniformité , et produit un effet très-agréable. A l'âge de dix ans , les enfans commencent à porter l'*usisachi* , et à quinze , ils y joignent le *comesachi*. A l'exception des personnes en place , qui ont un bonnet , mais seulement pendant l'exercice de leurs fonctions , les habitans ne paroissent point se couvrir la tête , du moins lorsqu'il fait beau. Ils portent une espèce de chemise et des caleçons , et mettent par-dessus une longue robe flottante , avec des manches très-amples , et at-

tachée par une large ceinture. Ils ont à leurs pieds des sandales, artistement faites avec de la paille ; et les grands mettent aussi des guêtres blanches, qui montent au-dessus de la cheville. La qualité de leurs robes dépend du rang de celui qui en est revêtu. Les classes supérieures portent des étoffes de soie de diverses couleurs, avec une ceinture d'une nuance toute différente, et qui, quelquefois, est brodée en or. La basse classe se sert généralement d'une espèce d'étoffe de coton, dont la couleur est ordinairement brune, quelquefois blanche, tachetée de bleu.

Les grands ou officiers publics, sont divisés en neuf classes, et distingués par leurs bonnets ; nous en remarquâmes quatre sortes : le plus remarquable étoit porté par un membre de la famille royale. Il étoit de couleur violette, et orné de fleurs d'un jaune éclatant ; ensuite venoit la couleur pourpre, puis la jaune ; et enfin la rouge qui sem-

bloit être le partage de la dernière classe.

Nous ne pûmes faire que peu d'observations sur la toilette des femmes. On dit que les plus distinguées portent simplement une robe large et flottante sans aucune ceinture. Elles laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules, ou bien les relèvent sur le côté gauche de leur tête, en les attachant avec un ruban autour duquel des boucles de cheveux frisés retombent de toutes parts. Les femmes du peuple ont de petits jupons, assez semblables aux jupes écossaises, avec une robe courte, mais très large, par-dessus.

L'île de Liou-tchiou est située dans le meilleur climat du globe. Rafraîchie par les brises qui, d'après sa position géographique, soufflent sur ses côtes dans toutes les saisons de l'année, elle n'est tourmentée, comme beaucoup d'autres pays, ni par des chaleurs ni par des froids excessifs; tandis que, par la nature même du sol, qui ne donne naissance qu'à des ruisseaux et à des

rivières , sans être infectée par des étangs et des marais fangeux, cette source malheureusement si féconde de maladies, dans les climats plus chauds , n'existe pas sur ses bords; et le peuple y paroît jouir d'une santé robuste , car nous ne vîmes nulle part d'êtres souffrans et maladiés , non plus qu'aucune espèce de mendiens.

Les plaines verdoyantes , et les paysages romantiques de Tinian et de Juan Fernandès, si bien décrits dans le voyage d'Anson, se montrent ici aux regards dans une plus haute perfection et sur une échelle plus magnifique , car la culture y prête un nouveau charme aux beautés de la nature. Du haut d'une éminence qui dominoit sur les vaisseaux , la vue est , dans toutes les directions, pittoresque et délicieuse. — D'un côté , ce sont les îles qui, de distance en distance, sortent du sein de l'Océan, tandis que la clarté de l'eau, permet à l'œil de sonder la profondeur de la mer, et d'apercevoir tous ces récifs de corail

qui protègent l'ancrage. Au midi, s'élève la ville de Na-fou : plus bas, sont les bâtimens à l'ancre dans le port, avec leurs banderoles qui flottent dans les airs ; et dans l'espace intermédiaire, paroissent de nombreux hameaux, parsemés sur les bords des rivières qui baignent la vallée. Partout l'œil est charmé par l'aspect des couleurs variées du superbe feuillage qui serpente autour de leurs habitations. A l'est, les maisons de Kint-ching, la capitale, captivent l'attention tant par la singularité de leur architecture, que par la beauté de leur position. Elles semblent sortir du milieu des arbres charmans qui les entourent et les couvrent de leur ombrage, et s'élèvent l'une sur l'autre, dans une progression successive et pittoresque, jusqu'au sommet d'une montagne que couronne le palais du roi. Les plaines qui séparent Kint-ching de Napa-fou, à la distance de quelques milles, sont ornées d'une longue suite de maisons de campagne. Au nord, l'œil découvre d'im-

menses forêts dont il ne peut embrasser l'étendue.

Non loin de cette éminence, un sentier conduit le voyageur à ce qui ne semble d'abord qu'un petit bois. En y entrant, sous une arcade formée par les branches entrelacées des arbres, plantés des deux côtés du chemin, on se trouve dans un labyrinthe qui forme mille détours, et serpente de tous côtés, sans laisser voir d'issues. A peu de distance, on aperçoit de petites portes d'osier, et en en ouvrant une, on est tout surpris de voir une basse-cour et une maison, et tous les attirails d'une ferme : entrez, et vous verrez une nombreuse famille, qui n'est qu'une foible image de mille autres répandues tout autour ; de sorte que, tandis que le voyageur se croit dans une retraite isolée et solitaire, il est, en effet, au milieu d'un village nombreux, mais invisible.

La nature a prodigué tous ses dons à l'île de Liou-tchiou ; car telle est la bonté du sol

et du climat , que des productions du règne végétal , de nature très-différente , et qui se trouvent ordinairement dans des pays très-éloignés l'un de l'autre , y croissent en même temps , et dans le même verger. Ce n'est pas seulement , comme on pourroit le croire , le pays des oranges et des citrons ; mais le bananier de l'Inde , et le sapin de la Norwège , le thé et la canne à sucre y viennent également. Indépendamment de tous ces avantages , qui ne se trouvent pas souvent réunis , cette île possède encore des rivières et des ports excellens ; et ce qui surtout lui fait le plus d'honneur , c'est l'heureux caractère , l'affabilité et la bienveillance de ses habitans.

Beaucoup de ces insulaires nous montrèrent une intelligence et une pénétration , qui sembloient d'autant plus extraordinaires , qu'ils vivent dans la retraite et dans l'isolement. On a souvent remarqué que cet état d'abstraction influoit sur les facultés morales ; mais nos amis de Liou-tchiou font excep-

tion à la règle générale. — *Madera-Cosyong*, l'un de nos plus constans et de nos plus intimes amis, acquit, en peu de semaines, une assez grande connoissance de la langue angloise, pour se faire passablement entendre. Dans le premier moment, il étoit évident qu'il ne venoit à bord que pour espionner notre conduite, lorsque les insulaires n'étoient pas encore certains que nous n'eussions pas de mauvaises intentions, et personne n'eût pu le faire avec plus d'adresse et de succès; car, comme ses manières affables et engageantes lui concilioient tous les cœurs, il avoit un libre accès partout, et, si nous eussions eu réellement des motifs ou des projets cachés, il n'eût pas manqué sans doute de les découvrir.

Ce qui nous lui fit supposer cette intention, c'est qu'il ne nous avoua son rang et sa naissance, qui étoient assez distingués, que lorsqu'il fut entièrement rassuré sur notre compte, ce qu'il fit alors avec fran-

chise. Pour apprendre notre langue , il écou-
toit attentivement la prononciation des mots
anglois les plus ordinaires , et les plus sou-
vent répétés , soit à table , soit dans la con-
versation ; quand il l'avoit bien retenue , il
l'écrivoit , ainsi que sa signification , par le
moyen des signes de sa propre langue : par
ce moyen , et en ayant recours à son petit
vocabulaire , il pouvoit s'exprimer sans le
secours d'aucun interprète. S'il se prome-
noit sur le rivage avec quelques officiers , il
ne vouloit pas perdre le sens ou la pronon-
ciation d'un mot , parce qu'il n'avoit pas son
livre , mais il les traçoit sur l'écorce d'un ar-
bre et les transcrivoit ensuite à loisir.

La première fois qu'il essaya de lier une
phrase , il nous étonna tous , et nous n'eus-
sions jamais cru qu'il pût être encore en
état de le faire. Un soir qu'il se levoit pour
partir , après sa leçon ordinaire , il articula
lentement : « vous , donner du bon vin , —
merci , — moi , revenir. » — Il étoit en-

chanté quand il apprenoit quelque chose de nouveau , et ses remarques étoient toujours justes et naturelles. — Nous lui fîmes voir une mappemonde , et lui traçâmes la route que le vaisseau avoit suivie depuis l'Angleterre jusqu'à Liou-tchiou , en lui donnant toutes les explications possibles. Il parut nous écouter avec la plus grande attention , et finit par comprendre en grande partie ce que nous lui disions , quoique ce sujet fût entièrement nouveau pour lui , et qu'il n'eût , ainsi que tous les autres insulaires , aucune idée de la vaste étendue , ni de la figure du globe. Il étoit gai ou sérieux , suivant l'occasion , mais conservoit toujours une espèce de dignité ; enfin on pouvoit dire avec raison de Madéra , qu'il étoit véritablement noble , non pas parce que son rang et sa naissance lui en donnoient le titre , mais parce que la main souveraine de la nature sembloit lui en avoir imprimé le caractère.

Tous les habitans sembloient être doués

d'une politesse aisée et naturelle , qui ne sentoit ni l'étude ni la contrainte.

Le capitaine Maxwell ayant un jour invité plusieurs insulaires à dîner avec lui , porta, entre autres santes, celle du roi de Liou-tchiou : — l'un d'eux , s'adressant aussitôt avec beaucoup de chaleur et de sentiment à l'interprète, le pria de témoigner combien ils étoient sensibles à cette attention, qu'ils ne manqueroient pas de publier partout , lorsqu'ils seroient de retour dans leurs foyers; et il proposa en même temps de boire à la santé du roi des *Engelès*. Un mandarin chinois eût, dans cette circonstance , fermé ses poings, comme c'est l'usage; il eût reniflé autant de fois qu'il est prescrit; il eût fait le *nombre établi* de grimaces, et bassement servile, il se fût courbé jusqu'à terre au seul nom de son tyran; mais il ne lui fût jamais venu dans l'esprit, de porter à son tour, la santé du souverain de l'Angleterre.

Cette supériorité de manière nous rappela

la grossièreté des Chinois près de Pei-ho. Quelques mandarins, qui n'étoient pas d'un rang assez distingué pour être à la table du capitaine, furent invités à dîner avec les officiers; et quelques-uns d'entre eux, après avoir rongé une cuisse de volaille, en jetoient sans façon les restes dans le plat le plus voisin d'eux: et au lieu de suivre notre exemple (ce que nos bons insulaires ne manquoient jamais de faire), et de verser le vin dans les verres; enfin, de se conformer à nos usages, ils prenoient le flacon à deux mains, et le portant à leurs bouches grasses et dégoutantes, s'assuroient ainsi la possession exclusive de la bouteille.

Ces insulaires passent pour être d'une exacte probité, et pour avoir la plus grande horreur pour le mensonge; et ils paroissent mériter complètement cette réputation. Les chefs nous assurèrent qu'il n'étoit pas probable qu'ils dérobaient la moindre chose; mais comme des outils de fer seroient pour

eux un grand objet de tentation , ils nous prièrent de ne point en laisser traîner aucun. Cependant , quoiqu'on fût obligé de laisser pendant plusieurs nuits , sur le rivage , le métier pour les cordes , et d'autres instrumens , et qu'ils eussent , même à bord , des occasions sans nombre d'en dérober , jamais il ne s'en égara aucun , pendant tout le temps de notre séjour dans cette île. Ce noble sentiment de supériorité nationale , porté au plus haut point par les marins anglais , et peut-être même trop loin par la classe commune , ce sentiment qui leur fait mépriser tous les étrangers , et leur prodiguer même des épithètes insultantes , les traitant de *patauds d'étrangers* , dans leur propre pays , fut , dans cette île , entièrement subjugué par les manières douces et prévenantes de ce peuple , le plus pacifique de l'univers. Quoique toujours réunis , et travaillant souvent ensemble , tant à bord que sur le rivage , jamais il n'y eut entre eux , la

moindre querelle , la plus légère dispute. Chaque jour au contraire sembloit ajouter à l'amitié, à la bonne intelligence qui régnoient entre ces braves gens et nos matelots.

Quoique ce fût enfreindre les réglemens, que de permettre à des étrangers d'aborder sur leurs rivages, cependant ils se relâchèrent le plus possible de leur devoir en notre faveur, et nous accordèrent beaucoup de liberté, leurs dispositions pour nous semblant diamétralement opposées à celles de la loi. Si l'un des officiers venoit à passer les bornes prescrites, il n'étoit jamais rudement repoussé, comme en Chine, ou dans l'empire de Maroc; mais on le prioit avec douceur de retourner : c'étoit comme une faveur que demandoient ceux qui étoient de garde, de peur qu'ils ne fussent compromis; aussi, jamais aucun de nous ne se refusa-t-il à leur demande.

Ils élevèrent des espèces de petits corps de garde de bambou, où résidoient ceux

qui étoient de service , et lorsque nous nous promenions de leur côté , ils nous escortoient d'un poste à l'autre. Ils pressoient toujours les officiers d'entrer , et de partager leur repas , qui étoit souvent fort bon , surtout une espèce de bœuf salé , qu'ils avoient l'art d'apprêter parfaitement.

Ils paroissent aimer beaucoup ces dîners impromptu , ayant une petite boîte vernissée , avec des compartimens pour chaque espèce de viande , boîte qu'ils faisoient généralement porter par un enfant , sur un bambou , dans l'endroit de la plaine où ils jugeoient à propos de dîner.

Un homme que nous nommions quelquefois , à cause du sourire qui siégeoit continuellement sur sa figure , *le mandarin riant* , portoit constamment avec lui une provision de rafraîchissemens , et d'une liqueur du pays , nommée *chazzi* , ce qui nous fit croire qu'il étoit spécialement chargé de

veiller à ce qu'il ne manquât rien à nos officiers.

Nous avons été en peu de temps exposés à toutes les vicissitudes du temps et des saisons. Partis d'Angleterre par un froid des plus vifs, nous étions passés tout à coup dans la zone torride; de là, dans les climats glacés de l'Océan atlantique méridional, pour retrouver encore la chaleur au cap de Bonne-Espérance; puis croisant, dans une plus haute latitude, le froid Océan méridional, nous étions arrivés sur les côtes brûlantes de Java, de sorte qu'en moins de quatre mois, nous avons éprouvé trois étés et trois hivers consécutifs. Ces variations continuelles exercent ordinairement une influence funeste sur la santé. A notre arrivée, les maladies étoient graves, quoique peu nombreuses; et c'est en grande partie aux soins obligeans des naturels, que nous devons en attribuer la guérison. Non-seulement les malades avoient des logemens

vastes et commodes, mais les principaux chefs (1) alloient tous les jours eux-mêmes, voir ce dont ils pouvoient avoir besoin, apportant des *coogas*, ou des œufs, à ceux dont la situation en exigeoit, et ayant pour tous, les plus grandes attentions; car ce n'étoit pas par ostentation, c'étoit par humanité qu'ils étoient charitables.

Nous y perdîmes un jeune homme dont l'état étoit depuis long-temps désespéré. Nos charpentiers firent un cercueil pendant la nuit, tandis que les naturels creusèrent une

(1) Pendant que M. Fisher (le sous-chirurgien) se trouvoit à l'hôpital, un vieillard, qu'il prit pour un médecin, écrivit quelque chose sur le bureau. M. Fisher crut que c'étoit une ordonnance; mais en le traduisant ensuite à Canton, il se trouva que c'étoit une maxime de morale. — « Ne passons pas un seul jour dans l'oisiveté. — Les jours de notre jeunesse ne reviendront pas. — Soyons diligens et studieux, et nous parviendrons aux dignités. » — (Littéralement :) « Nous monterons à cheval, et porterons des habits brodés. »

fosse, à la manière angloise, dans un lieu solitaire, ombragé par quelques arbres, assez près du rivage.

Le lendemain matin, nous fûmes très-étonnés de trouver un grand nombre des principaux habitans en deuil (des robes blanches avec une ceinture noire ou bleue), qui attendoient pour suivre le convoi. Le capitaine vint à terre avec une compagnie dont le défunt faisoit partie, et se rendit au jardin où le corps étoit exposé. Ses camarades portoient le cercueil, qui étoit couvert du drap mortuaire. Les matelots, deux par deux, se mirent à la suite, puis les sous-officiers, ensuite les officiers supérieurs; et enfin, le capitaine, le dernier de tous, comme c'est l'usage dans ces sortes de cérémonies militaires. Les naturels qui avoient examiné attentivement cet arrangement, observant que l'ordre étoit interverti, sans qu'on leur eût dit la moindre chose, mais avec cette modestie et cette délicatesse natu-

relles qui les caractérisent, quand le convoi se mit en marche, se mirent à la tête, et dans cet ordre, marchèrent lentement jusqu'au lieu de la sépulture. Quoiqu'il y eût un grand concours de peuple, la plus grande décence et le silence le plus profond régnerent pendant que l'aumônier célébroit le service funèbre. Ils retournèrent ensuite au jardin, mais dans un ordre différent. Ils demandèrent alors conseil sur la forme d'une pierre qu'ils désiroient placer en tête d'un mausolée qu'en marque de respect, ils avoient déjà commencé à ériger sur la tombe. Cette opération fut bientôt terminée, et la forme des lettres angloises étant tracée avec de l'encre de la Chine, malgré la simplicité et l'imperfection de leurs outils, ils taillèrent avec beaucoup d'adresse l'épithaphe suivante, qui, lorsqu'on la leur expliqua, parut les flatter infiniment.

(132)

CI-GIT

WILLIAM HARÈS, MARIN, A BORD DE L'ALCESTE,
VAISSEAU DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

MORT LE 15 OCTOBRE 1816,

AGÉ DE VINGT-UN ANS.

CE MONUMENT FUT ÉRIGÉ

PAR LE ROI

ET PAR LES HABITANS

DE CETTE ÎLE HOSPITALIÈRE.

Le lendemain de l'enterrement, ils se rendirent au lieu de la sépulture, et célébrèrent le service funèbre, suivant les rites de leur religion. Ce bon, cet excellent peuple ne fait rien que l'œil n'observe, et que le cœur ne se rappelle avec plaisir. Non contents d'avoir aplani le sentier de la mort, ils portoient leurs égards et leurs regrets jusqu'au delà du tombeau.

Ils ne pouvoient pas se former d'idée de notre religion, et il n'étoit point possible de la leur expliquer; ils parurent d'abord

nous regarder comme des adorateurs du soleil ou de la lune, et prendre nos astronomes pour des grands prêtres, parce qu'ils les voyoient dans un observatoire que nous avions fait élever dans notre jardin, examiner avec un grand télescope la marche des corps célestes.

Un dimanche, on remarqua quelques-uns qui, par les écoutilles, cherchoient à voir le service divin; mais ils furent aperçus trop tard pour qu'on pût les inviter à entrer.

Un jour que le capitaine Maxwell étoit allé inspecter les travaux des ouvriers, son cheval se cabra et s'abattit sur des cailloux fort aigus. Par cet accident, le capitaine eut l'index de la main gauche non-seulement fracturé, mais encore entièrement démis. Quelques-uns de ses amis de Liou-tchiou, qui étoient près de lui, coururent aussitôt chercher un de leurs chirurgiens dans le plus proche village. Le chirurgien arriva

bientôt, et après beaucoup de salutations, se mit à examiner la blessure (on avoit déjà, dans l'intervalle, fait la réduction de la fracture). Il avertit que dans une heure il se rendroit à bord du vaisseau où le capitaine alloit retourner, pour y mettre les applications nécessaires. Au temps marqué, nous vîmes arriver un des chefs insulaires, accompagné de ce chirurgien, et d'une autre personne qui paroissoit être médecin. Ils avoient beaucoup de gens à leur suite, dont plusieurs portoient une petite caisse remplie de médicamens. Le chef avoit été député pour inspecter la cure, et suivre leurs opérations. Après avoir examiné de nouveau la blessure, le chirurgien fit tuer un poulet avec beaucoup de cérémonie, le fit ensuite écorcher, et mêlant ensemble de la farine et des ceufs, avec quelques ingrédiens, d'une consistance pâteuse, il appliqua sur la partie fracturée cette composition, qui avoit pour objet de retenir le doigt dans sa

position naturelle, et renferma le tout dans la peau du poulet. Comme ce poulet paroisoit avoir été offert en sacrifice, sa peau qui servoit d'enveloppe générale, étoit probablement censée devoir opérer comme un charme ou un talisman.

Les opérations chirurgicales terminées, le médecin procéda à son tour, et commença par examiner l'état général de la santé; pour cela, le poulx parut être son principal ou plutôt son seul guide. Le bras fut découvert jusqu'à l'épaule; et, avec autant de gravité qu'il en est jamais sorti d'aucune école de médecine angloise, il appliqua ses doigts sur l'artère, en suivit le cours tout le long du bras, pour s'assurer qu'elle battoit bien partout; et de peur de se tromper sur un point de cette importance, l'autre bras subit la même perquisition. Toute la suite étoit pendant ce temps très-grave et très-sérieuse. Après avoir ensuite prononcé sur les médicamens nécessaires dans cette occasion, il

se fit apporter sa caisse avec sa *pharmacopée* et une espèce de *guide clinique*, indiquant la qualité et la quantité de la dose.

Cette caisse étoit extrêmement propre ; elle étoit noire et vernissée à l'extérieur , et renfermoit un grand nombre de compartimens , subdivisés eux-mêmes en une infinité de cases , qui pouvoient contenir jusqu'à cent quatre-vingts espèces d'articles différens , (quantité bien suffisante , en conscience , pour les plus grands hypocondres et les amateurs les plus insatiables de médecine). Mais heureusement ce n'étoit qu'une collection de simples , de plantes , de racines , de graines et de fleurs sèches du pays. Il paroissoit y avoir aussi du Ginseng , production de la Tartarie et de la Corée , très en usage dans ces climats. Quelques-uns de ces articles furent mesurés avec une spatule d'argent , et réduits en petites parcelles , et on laissa par écrit la manière de faire la tisane et de la boire. Le lendemain , le mé-

decin revint avec ses acolytes ; ils furent enchantés de voir le bon effet de leurs remèdes , que l'on n'avoit pas pris (combien de pauvres docteurs sont ainsi la dupe de leurs rusés malades !) ; et ils mirent sur le doigt une nouvelle application qu'ils appeloient cataplasme de poisson , et dont l'odeur et la couleur rappeloient assez la gelée de groseille.

Après avoir continué ce manège pendant quelques jours , nous leur dîmes que le doigt alloit trop bien pour que leurs soins et leurs conseils fussent plus long-temps nécessaires. Le capitaine , en récompense de leurs services , leur présenta quelques petits articles , entre autres , en addition aux trésors que contenoit déjà la caisse , des gouttes d'Hoffmann , en leur en démontrant les effets sur les nerfs olfactifs , ce qui parut les étonner beaucoup. Ils parurent recevoir aussi avec beaucoup de plaisir , et regarder comme une acquisition précieuse , un peu d'eau de lavande , et d'huile de menthe. Le médecin paroissoit être un

homme très-respectable , et étoit traité comme tel par ceux qui l'entouroient. Les Chinois semblent avoir été leurs guides dans l'art de la médecine , et ils en ont les mêmes notions , ou plutôt la même ignorance , sur la circulation du sang. Ils paroissent aussi n'avoir aucune idée d'anatomie , et ne sauroient , en conséquence , entreprendre de grandes opérations. M. Rankin , chirurgien de *l'Alceste* , examina un insulaire dont le bras avoit été coupé , et vit que le moignon en étoit très-grossièrement formé. Mais revenons à nos bons habitans.

Jaloux de leur montrer combien nous étions sensibles à leur accueil obligeant , nous leur donnâmes plusieurs choses que nous crûmes pouvoir leur être utiles. Nous leur laissâmes du blé qu'ils promirent de cultiver ; et le capitaine Hall qui avoit heureusement quelques pommes de terre angloises , d'une espèce très-productive , les leur donna , en leur apprenant la manière de les planter.

Leurs champs sont extrêmement bien cultivés; les sillons sont tracés avec beaucoup de régularité, par une charrue, d'une construction simple et ingénieuse, traînée par des taureaux. Ils se servent aussi quelquefois d'une espèce de houe; et nous eûmes occasion de remarquer qu'ils emploient l'irrigation pour la culture du riz. Un jeune taureau, de race angloise (quoique né dans l'île), fut présenté aux principales autorités par le capitaine Maxwell. Il leur laissa aussi une vache, en ayant deux à bord, de sorte qu'il se peut que les premiers voyageurs qui aborderont à Liou-tchiou, y trouvent une race de bestiaux d'une plus grande taille, mais il est impossible qu'ils en trouvent une meilleure.

La danse de ce peuple est bizarre et singulière. Ils sautent toujours sur une seule jambe, tenant l'autre en l'air, en changeant alternativement, faisant un grand nombre de contorsions, et frappant dans leurs mains,

en même temps qu'ils chantent leur air de danse. C'est la seule action que nous leur ayons vu faire entièrement dépourvue de grâce et d'agrément. Ils commençoient leurs cabrioles dès qu'ils voyoient paroître nos officiers dans la soirée, et formoient un spectacle très-grotesque. Ils essayèrent nos contredanses; et si l'on songe que c'étoit la première fois qu'ils faisoient usage des deux jambes en dansant, il faudra convenir qu'ils y réussirent assez bien.

Les habitans de Liou-tchiou sont très-petits; la taille des hommes n'excédant jamais 5 pieds. Presque tous les animaux sont aussi remarquables par leur petitesse; mais tous sont excellens dans leur espèce. Leurs bœufs pèsent rarement plus de trois cent cinquante livres; mais ils sont gras et robustes, et la chair en est fort belle: leurs chèvres et leurs cochons suivent la même proportion; leurs volailles seules font exception. Cependant, quoique petits, les

hommes sont forts, vigoureux et bien constitués. Nous n'eûmes pas d'occasion de mesurer les femmes, mais leur taille nous parut être proportionnée à celle des hommes.

Ces insulaires sont très-probablement originaires du Japon et de la Corée, ayant beaucoup de rapports dans les traits du visage avec les habitans de ce dernier pays, quoique leurs traits soient plus doux et plus délicats. Il est certain qu'ils ne sont point d'origine chinoise, car ils n'ont rien de cet œil singulièrement coupé et sans expression qui distingue éminemment ce peuple; et il ne paroît pas que le peu de Chinois qui se sont établis dans l'île, se soient jamais mêlés par alliance avec les naturels du pays, les traits nationaux et les caractères des deux peuples étant parfaitement distincts et différens sous tous les rapports. Ils n'ont pas non plus dans leur physionomie le moindre rapport avec les Indiens, et ils sont tout aussi blancs que les Européens du midi;

ceux même qui sont le plus exposés aux ardeurs du soleil, sont à peine aussi basanés que les laboureurs espagnols ou portugais.

La langue chinoise est apprise par quelques habitans, comme le françois l'est parmi nous; mais les bonzes, qui sont aussi maîtres d'écoles, apprennent aux enfans la langue du pays, qui est un dialecte du Japon, et qui est douce et harmonieuse. Ils n'ont rien de cette hésitation, de cette difficulté à prononcer que l'on remarque dans les Chinois, et qui demandent souvent que les mains viennent au secours de la langue, et que les gestes facilitent la sortie des paroles (1). Les ordres et les statuts du gouvernement sont tantôt dans la langue du pays, tantôt dans celle du Japon; mais ils ont des livres écrits en langue chinoise.

(1) Sous ce rapport le Chinois ressemble au François, dont on dit que : lui lier les mains, c'est lui ôter la parole.

Ils brûlent le corps des habitans qui viennent à mourir, et déposent leurs cendres dans des urnes (du moins dans les environs de l'île où nous étions), sous des voûtes formées par la nature, ou dans des antres de rochers, le long du rivage. Les tombeaux du peu de Chinois qui habitent dans cette île, sont creusés à la manière de leur pays.

Les crimes sont très-rares dans cette contrée. Il paroît que les habitans ne sont pas armés; car nous ne vîmes parmi eux aucuns instrumens de guerre, d'aucun genre, pas même d'arcs ni de flèches; et nos canons, nos fusils, notre mousqueterie paraissoient être pour eux de grands sujets d'étonnement. C'est sans doute la politique des Chinois qui les a désarmés; car on dit que, dans le principe, ils se défendirent vaillamment contre leurs attaques, aussi-bien que contre celles des Japonois. Lorsqu'ils remarquèrent l'effet de nos fusils de chasse, ils nous prièrent de ne pas tuer les oiseaux,

qu'ils aimoient à voir voltiger autour de leurs habitations , et quand ils apprirent que c'étoit pour les manger , ils envoyèrent tous les jours , pour nous en tenir lieu , un surcroît de poulets et de volailles. — Un ordre du capitaine défendit aussitôt la chasse.

On dit que le peuple de Tatao et des îles du nord-est , avoient des livres , avant l'attaque des Chinois contre la grande île de Liou-tchiou , et qu'ils étoient plus policés , même que dans l'île principale. Tatao et Ki-ki-ai produisent une espèce de cèdre , appelé *Kien-mou* par les Chinois , et *Iseki* par les habitans. Le bois en est incorruptible ; il se vend très-cher , et les colonnes des palais des grands en sont généralement formées.

Les vaisseaux de ces îles , à en juger par leur forme extérieure , par leurs agrès et par leurs voiles , sont précisément les mêmes que ceux que nous avons remarqués sur toute notre route , depuis le golfe de Pe-tche-li ,

jusqu'à Napa - kiang. Ils ont aussi des canots qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé; ces canots ressemblent beaucoup à ceux des autres parties du monde où l'on en construit du même genre, et ils sont assez grands pour contenir aisément six à huit, ou même dix personnes. Pour des transports plus considérables, ils ont des bateaux plats, fortement construits.

C'est dans ces bateaux qu'ils nous apportoient de l'eau, des bœufs et d'autres provisions. L'eau n'étoit pas renfermée dans des barils, mais dans des cuves ouvertes d'où on la jetoit dans nos tonneaux.

Pendant notre séjour, le peuple nous ayant dit qu'il y avoit du côté du nord, un port plus sûr et mieux abrité, *la Lyre* fut détachée par l'officier commandant, pour louvoyer autour de l'île, et en examiner les côtes. Le capitaine Hall mit aussitôt à la voile, et revint au bout de sept jours à Napa - kiang.

Ils découvrirent une petite île, extrêmement bien cultivée, que le capitaine Hall appela l'île Pain-de-sucre. Ils remarquèrent une ville, qui de la mer avoit une fort belle apparence; les arbres remplissant, suivant l'usage du pays, l'intervalle entre les maisons qui s'élèvent en amphithéâtre, depuis le bord de la mer jusqu'au pied des montagnes.

A dix milles à l'est de l'île de Liou-tchion, ils jetèrent l'ancre près d'une petite île, qu'ils nommèrent *l'île d'Herbert*: ils s'avancèrent alors dans les chaloupes pour examiner ce qui sembloit être l'embouchure d'une rivière. Il n'y avoit pas moins de dix brasses d'eau dans cet endroit, et le passage étoit étroit et tortueux. Enfin ils découvrirent un port, qui ne le cède en rien, et qui même sous quelques rapports est supérieur au port Mahon, à Minorque. Ce bras de mer est protégé par des rocs très-élevés, dont le sommet est couvert de plantes et de fleurs sauvages. Il a, de plus, un avantage sur

le port Mahon , celui d'avoir une seconde issue ou communication avec la mer , car on découvrit qu'une île , à l'entrée d'une baie profonde , formée sur la côte de l'île principale , offroit des deux côtés un passage navigable , ainsi que de bons ancrages , et une quantité d'eau suffisante pour les plus grands vaisseaux , sur un fond ferme. Il fut nommé le port *Melville*.

Dans une vallée qui s'étendoit sur la droite , entre deux pointes de rochers , le capitaine Hall découvrit quelques petits villages assez bien situés , et trouva dans les habitans la même affabilité , la même politesse que dans toutes les autres parties de l'île.

A la partie nord-est des îles de Liou-tchiou , il aperçut une longue chaîne de forêts , et les campagnes ne lui parurent pas aussi peuplées ni aussi bien cultivées que du côté du sud-ouest ou du Chéouli ; et c'est

aussi du côté de l'ouest que lui parurent être les meilleurs ancrages.

Quelques jours avant notre départ de l'île, on nous donna avis qu'un homme de la première distinction (on disoit que c'étoit un des princes, et l'héritier présomptif de la couronne), comptoit nous rendre une visite. Il vint jusqu'à l'embouchure de la petite rivière, en face de l'ancrage, dans une chaise à porteurs, ou palanquin, au milieu d'un immense concours de peuple, qui étoit accouru de toutes parts. — Il entra avec beaucoup d'appareil dans une grande barque, ornée de drapeaux et de banderoles. A son approche, il fut salué par tous les vaisseaux de sept coups de canons, et fut reçu à bord de *l'Alceste*, avec tout le respect et toutes les attentions possibles, les voiles déployées, et les officiers en grand uniforme. — Il étoit plus grand que les autres insulaires, et avoit les traits un peu plus européens. Sa robe étoit d'une étoffe de soie vio-

lette; son bonnet étoit d'une nuance un peu moins foncée, et parsemé de fleurs jaunes. Sa figure, son maintien, tout son extérieur annonçoit une noble simplicité. C'étoit à la noblesse de sa physionomie, et non pas à sa hauteur et à sa fierté, qu'on reconnoissoit le prince; au contraire, ses manières étoient douces et engageantes.

Lorsqu'il passa sur le tillac, son peuple le salua en s'agenouillant, les mains croisées sur la poitrine, et la tête profondément inclinée. Il examina le vaisseau dans le plus grand détail, et témoigna autant de surprise que d'admiration de tout ce qu'il voyoit. Après avoir accepté une somptueuse collation, préparée dans la chambre du capitaine, il invita le capitaine et les officiers à un banquet, et fut accompagné jusqu'à sa barque avec les mêmes honneurs qu'on lui avoit rendus à son arrivée. Le jour marqué pour la fête se trouvant être le 25 octobre, anniversaire de l'ayénement au trône de no-

tre vénérable souverain, des salves d'artillerie commencèrent dès la pointe du jour; à midi, l'étendard royal fut déployé, et les pavillons arborés; et après une nouvelle salve, les chaloupes contenant les capitaines et tous les officiers qui n'étoient pas absolument nécessaires à bord du vaisseau, s'avancèrent vers Napa-kiang.

Ils furent reçus absolument comme la première fois, si ce n'est que le nombre des grands étoit plus considérable, et qu'il paroissoit y avoir encore plus de pompe et d'appareil. Le prince les conduisit lui-même dans la salle du banquet; trois tables y étoient dressées, l'une près de l'autre; la première pour le prince et les capitaines; la seconde pour les officiers supérieurs, et la troisième pour le reste des officiers. Le prince faisoit les honneurs de sa table, et il plaça deux chefs supérieurs aux deux autres, pour avoir soin que les étrangers fussent bien traités, et pour porter les toasts. Tous les autres chefs étoient

debout autour de la salle , mais partageoient de bon cœur l'alégresse générale. Les santés de notre roi et de la famille royale furent portées avec beaucoup de respect , et l'anniversaire du couronnement de Sa Majesté , fut un jour de fête et de réjouissances à Napa-fou. Les santés du souverain de Liou-tchiou , de la reine et des princes furent proposées par les Anglois , tandis que les insulaires , qui ne se laissoient jamais vaincre en politesse , portoient celle des femmes et des enfans de leurs amis *les Engelès*. Dans le dîner qu'il avoit offert à bord du vaisseau , le capitaine Maxwell avoit donné aux insulaires , qui étoient mariés , le même nombre de gâteaux qu'ils avoient d'enfans : ceux-ci voulurent adopter la même base dans leur distribution , et il étoit assez plaisant de voir les jeunes officiers se métamorphoser tout à coup en chefs de *familles nombreuses*.

Les capitaines offrirent aux chefs , ce jour-là , quelques présens personnels , des nappes

damassées, des verres et des carafons élégamment ciselés, présens qui parurent leur faire beaucoup de plaisir; et ils envoyèrent en retour à bord des vaisseaux, quelques pièces de draps, produits de leurs manufactures.

A leur départ, le prince accompagna, jusqu'au rivage, les capitaines, qui, avant de prendre congé, lui offrirent (à la suggestion du capitaine Hall) deux nouveaux présens, en le priant de les accepter en mémoire de cette heureuse époque. L'un consistoit en un joli petit thermomètre portatif (on lui en avoit expliqué l'usage sur le vaisseau); l'autre en un cachet de cornaline, monté en or, tous deux attachés avec un ruban, qu'on lui mit autour du cou: cette cérémonie se fit en public, et sembloit l'investir d'un ordre, ce qui parut le flatter infiniment. Lorsque les chaloupes s'éloignèrent du rivage, l'équipage salua les habitans par trois grandes acclamations, auxquelles ils répondirent à

leur manière. Ils avoient envoyé à bord un grand nombre de lanternes de papier de couleur , afin que le soir nous pussions illuminer le vaisseau , en l'honneur de notre roi. Lorsque la nuit fut venue, les lanternes furent rangées symétriquement le long des vergues et des agrès, tout le tillac fut couvert de verres de couleur; les matelots, groupés sur les cordages, firent partir, pendant toute la soirée, des fusées volantes et d'autres pièces d'artifices; et enfin, pour le bouquet, ils firent une triple décharge de mousqueterie autour du vaisseau. Ce spectacle devoit produire un effet assez brillant du rivage, où des milliers d'insulaires s'étoient rassemblés pour le contempler.

Ce fut à peu près alors que la femme du contre-maître de *l'Alceste*, qui avoit été souvent à terre, et à laquelle plusieurs des principaux habitans avoient accordé beaucoup d'attentions, se vit faire des propositions très-brillantes, par une députation envoyée

par quelque grand personnage, si elle vouloit rester dans l'île. On lui promettoit une maison magnifique, et toutes sortes d'égarde et d'attentions; on fit aussi de grandes offres au contre-maître pour l'engager à consentir à ce marché; mais, après deux jours de délibération, la négociation fut rompue par le mari, qui refusa de se séparer de son épouse. Il est probable que ces propositions venoient du roi lui-même; car il n'est pas vraisemblable qu'un de ses sujets eût pu conclure un traité de cette sorte.

Une jeune dame de distinction, qui avoit un grand désir de voir cette *Inago-Engelèse*, ou femme angloise, lui fut amenée un jour qu'elle étoit absolument seule, et tourna pendant assez long-temps autour d'elle, la regardant avec les plus grandes marques de surprise.

Les mariages, dans ce pays, ne se font pas aveuglément comme dans la Chine, et sans que les époux se soient jamais vus: on

permet à la jeunesse des deux sexes de faire son choix elle-même, et les filles jouissent de toute leur liberté, au lieu d'être toujours tristement renfermées. Les Chinois semblent avoir une crainte superstitieuse de toutes les étrangères; au point que tout vaisseau, qui a des femmes à bord, se voit forcé de les débarquer à l'établissement portugais de Macao, avant qu'il lui soit permis de passer la rivière. Ils pensent que si elles mettoient le pied sur la terre *céleste*, il leur arriveroit quelque grande calamité; ou peut-être craignent-ils plutôt que la liberté entière dont elles jouissent, ne soit d'un mauvais exemple pour leurs tristes recluses.

Les récifs qui sont près des côtes de Liou-tchiou, sont tous de corail; et l'on en voit tout le long du bord de la mer, des masses immenses, dont quelques-uns ont une forme très-singulière. Nous en trouvâmes aussi sur la terre, à quelque distance du rivage; situation dont il est assez difficile de se rendre

compte, à moins qu'on ne suppose qu'elles y aient été élevées par la force d'un volcan.

L'époque de notre départ étant alors fixée, toutes les marchandises furent embarquées dans la soirée du 26 octobre. Le lendemain matin, pendant que les vaisseaux démarroient, les habitans de Liou-tchiou, se revêtirent de leurs plus belles robes, et se rendant au temple, offrirent à leurs dieux un sacrifice solennel, les conjurant de protéger les *Engelès*, de détourner tous les dangers de leur tête, et de les conduire sains et saufs dans leur pays natal. Il y avoit dans cette espèce d'adieu, un mélange de grandeur et de bienveillance, bien plus propre à toucher le cœur, que les complimens raffinés d'un peuple plus civilisé. C'étoit le caractère simple et sans art de la bonté, c'étoit la plus fidèle image de la primitive innocence. Aussitôt après la célébration de cette solennité, nos amis particuliers accoururent à bord, pour nous dire un dernier adieu;

et les larmes qu'ils ne pouvoient retenir, prouvoient la sincérité de leur attachement. Notre *Buonaparte*, lui-même, malgré la dureté, l'insensibilité peinte dans tous ses traits, ne put s'empêcher de montrer quelque émotion; et nos bons insulaires, quand les vaisseaux levèrent l'ancre, nous suivirent pendant très long-temps dans leurs canots, cherchant à nous témoigner par tous les signes possibles, leur affection et leurs regrets.

Nous cinglâmes en haute mer, et le vent étant favorable, nous perdîmes bientôt de vue cette île heureuse; mais tous les officiers, tous les matelots de *l'Alceste* et de *la Lyre*, se la rappelleront long-temps; car les manières douces et hospitalières de ces habitans firent une impression vive et durable sur tous nos cœurs.

CHAPITRE V.

Retour de l'Alceste près de Canton. — Malveillance du vice-roi de cette province. — Le vaisseau ne peut obtenir une passe pour remonter le fleuve. — Il entreprend de le remonter. — Les jonques chinoises et deux forts tirent sur l'Alceste. — Bordée tirée par le vaisseau qui met fin au combat. — Il remonte le fleuve sans opposition. — Le vice-roi envoie complimenter le capitaine sur son arrivée. — Bassesse et fausseté des Chinois.

Nous dirigeant entre ce que nous avons appelé le récif de *la Lyre*, sur lequel elle avoit été si près de périr, et les îles situées au sud, nous avançâmes vers le sud-ouest. Le lendemain nous vîmes Typinsan, l'une des plus considérables des îles Liou-tchiou, et

le 30 nous passâmes au nord de Botel Tobago Xima qui , dans ses traits généraux , ressemble beaucoup à Ste. Hélène. Nous aperçûmes le même jour l'île Formose. La partie au sud-est (celle que nous vîmes) a les côtes très escarpées et est fort montagneuse. On assure qu'il en est de même de toute l'île. Nous avions alors un vent impétueux de nord-est , et les flots se brisoient avec une violence effrayante contre les récifs qui l'entourent. (1) La nuit devenant trop obscure pour marcher avec sureté entre la pointe

(1) La partie occidentale de Formose est sous la domination de la Chine ; mais les côtes de l'ouest sont encore habitées par les aborigènes. On assure qu'ils sont dans un état complètement incivilisé ; qu'ils courent avec la vitesse d'un lévrier , et qu'ils sont si habiles à tirer de l'arc , qu'ils sont sûrs d'abattre un faisan en lui perçant l'aile. L'eau de cette île passe pour être très-insalubre.

Leur manière de faire la cour est assez singulière. Quand un jeune homme a rencontré l'objet qui peut enchaîner son affection , il rode autour de la maison où de-

méridionale de l'île et les rochers de Vele-
kete , nous louvoyâmes jusqu'à ce que nous
fussions à l'abri de ce danger. Notre passage
à travers le détroit de Formose ne fut pas
sans difficulté. Le vent souffloit avec vio-
lence du nord-est , et la mer éprouvoit cette
agitation toujours plus dangereuse aux vais-
seaux dans un détroit qu'au milieu de l'Océan.
L'Alceste reçut quelques dommages, et pen-
sa couler à fond , ayant fait plusieurs voies
d'eau dans son avant , et souffert d'autres
avaries.

Le 2 novembre nous vîmes la grande Lem-

meure celle qu'il aime , et se met à jouer de quelque ins-
trument de musique. A ce signal, la jeune fille sort de
chez elle , si l'amant lui plaît , et ils conviennent de leurs
faits. Dans le cas contraire, tout le talent de l'Orphée
formosien est inutile ; la belle ne paroît point , et l'amant
doit chercher fortune ailleurs. Les maris , dans cette île ,
transportent leur amour filial à leur beau-pere ; et dans le
fait, ils sont regardés, après le mariage , comme faisant
partie de la famille de leur femme.

na, et le même jour nous jetâmes l'ancre à l'île de Lintin, sans pilote. Nous y restâmes quelques jours sans qu'on prît garde à nous. Enfin plusieurs jonques de guerre vinrent mouiller près de nous; un mandarin, leur amiral, passa sur notre bord, et, après les interrogatoires d'usage, promit de nous envoyer une passe et un pilote pour nous faire remonter le fleuve. Du temps de lord Anson, le Typa près de Macao étoit de profondeur suffisante pour recevoir le *Centurion*, vaisseau de 60 canons: mais aujourd'hui une frégate de premier rang ne peut y entrer sans danger, l'accumulation de la vase ayant rendu son lit beaucoup moins profond. Exposés aux extorsions réunies des Chinois et des Portugais, nous n'aurions pu, sans de grands frais, louer des bâtimens pour faire transporter à bord des vaisseaux les vivres et les provisions qui y avoient été laissés pour notre usage. *La Lyre* fut donc chargée de ce service.

Nous commençâmes bientôt à éprouver la malveillance invétérée du vice-roi, Tsong-tou, de Canton. Sachant que l'objet de l'ambassade avoit pour but principal de mettre un terme à ses exactions, et à celles de ses myrmidons, sur notre commerce, il avoit conçu la haine la plus violente contre tout vaisseau attaché à cette mission. Les habitans de Lintin, sans doute à l'instigation de leurs supérieurs, arrêterent le cours de l'eau, et ce ne fut qu'après avoir placé des sentinelles le long du petit ruisseau qui nous servoit d'aiguade, qu'il nous fut possible de remplir nos jarres. Le *comprador*, ou la personne chargée de fournir aux vaisseaux leurs provisions et tout ce qui leur étoit nécessaire, ne pouvoit y venir qu'en cachette pendant la nuit, et s'en alloit précipitamment, de crainte que la clarté du jour ne le fit surprendre près de nous avec ses barques. Son maître, ou son associé, Aming, avoit été depuis peu emprisonné, torturé,

et mis à l'amende; ou, pour me servir d'une tournure de phrase chinoise, on l'avoit pressé de manière à en exprimer une somme très-considérable, sous prétexte qu'il connoissoit l'intention de quelques capitaines de bâtimens faisant le commerce de la Chine, d'entrer dans la ville pour présenter un mémoire au vice-roi, et qu'il n'en avoit pas donné avis afin qu'on pût les en empêcher. Il paroît que le vice-roi, par animosité contre *le Général Hewitt*, parce que ce bâtiment étoit venu avec l'ambassade, ne vouloit pas lui permettre de prendre de chargement, sous prétexte que c'étoit un navire *porteur de tribut*; qu'il devoit attendre, pour reprendre les présens qui n'avoient pas été acceptés, et que par conséquent il n'auroit pas de place pour une cargaison de thé.

Dans le cas où les présens n'auroient pas été acceptés, on avoit dessein d'en disposer d'une autre manière; mais quand *le Général Hewitt* auroit dû les remporter, ils n'au-

roient pas fait la dixième partie de son chargement. D'ailleurs les arrangemens relatifs au *tribut* non accepté, ne regardoient nullement le vice-roi. En conséquence, le capitaine Campbell, suivi de quelques-uns de ses officiers, et de plusieurs membres de la factorerie, trouvant toute autre mesure inefficace, prit le parti de s'adresser personnellement au vice-roi, et de lui présenter un mémoire pour lui remontrer l'injustice et les inconvéniens de cette défense. Cette manœuvre hardie ne réussit pourtant point, et au lieu de recevoir leur mémoire, on les soumit à mille indignités, et le peuple leur cracha à la figure. *Le Général Hewitt* fut gardé avec plus de rigueur que jamais, des jonques de guerre l'entourèrent, et avant notre arrivée, le capitaine Collin Campbell, de la marine royale, qui se trouvant sans emploi, avoit accompagné son frère dans ce voyage, fut détenu prisonnier à la seconde barre, pendant plus de cinq semai-

nes, avec tous ceux qui se trouvoient à bord.

Le 11, un autre mandarin se rendit à bord de *l'Alceste*, avec un interprète qui sembloit être lui-même un homme de quelque conséquence, et qui se faisoit évidemment un plaisir d'interpréter des propos que des Anglois ne pouvoient entendre sans indignation. Ce mandarin nous déclara qu'il ne connoissoit nullement celui que nous avions déjà vu, que ses promesses n'étoient rien, et qu'il s'étoit amusé à nos dépens en nous promettant une passe. Il ajouta que l'ambassadeur avoit été renvoyé de Pékin en disgrâce; qu'il arriveroit incessamment; qu'on l'enverroit à bord sur-le-champ, et qu'on le feroit partir, ainsi que tous les vaisseaux anglois; que nous devions rester à notre ancrage actuel, sans prétendre entrer dans le fleuve; et que même pendant le séjour que nous y ferions, il seroit nécessaire que nous eussions le cautionnement d'un

négociant pour garantir notre bonne conduite. Le capitaine Maxwell les invita à ne pas répéter la dernière partie de cette rodomontade, relativement au cautionnement à fournir par un vaisseau de roi, à moins qu'ils ne voulussent être jetés par-dessus bord. Il leur dit qu'il attendroit un temps raisonnable pour que le vice-roi lui envoyât une passe pour remonter le fleuve, ce qu'il désiroit faire pour deux raisons : la première, que le vaisseau avoit besoin de radoub et d'autres réparations, ce qui ne pouvoit se faire dans la situation exposée et sans abri où il se trouvoit : la seconde, que lors de la première ambassade, on avoit accordé au *Lion* un lieu de sureté, et que l'empereur ayant, dans l'origine, témoigné son bon plaisir que *l'Alceste* obtînt la même réception, ce seroit un affront que de ne pas permettre au vaisseau d'entrer dans le fleuve, et que ce seroit établir un exemple fâcheux. Ils devinrent alors un peu plus ré-

servés, et après quelques minutes de conversation insignifiante, ils se retirèrent. Le capitaine Maxwell, pour leur ôter toute occasion de subterfuge, eut grand soin de leur faire bien comprendre que si on ne lui envoyoit pas une passe sous quarante-huit heures, il regarderoit la permission comme accordée.

Ce délai se passa sans que nous reçussions aucune nouvelle. Le pilote qui s'étoit rendu à bord dans l'espoir de conduire le vaisseau dans le fleuve, s'esquiva pendant l'obscurité, en disant qu'il seroit dangereux pour lui d'avoir quelque rapport avec nous.

Un capitaine anglois n'est jamais embarrassé pour savoir comment il doit agir, quand il est attaqué ouvertement; mais la circonstance où nous nous trouvions étoit embarrassante et délicate, et imposoit une responsabilité sérieuse et pesante. On ne pouvoit souffrir qu'un vaisseau de Sa Majesté ne fût approvisionné que par un individu

non autorisé, en cachette, et à la faveur des ténèbres, et l'on ne pouvoit regarder que comme un acte d'hostilité directe le refus sans exemple qu'on lui faisoit de l'admettre dans le port, et l'obligation qu'on lui imposoit, en cette saison de l'année, de rester dans une rade ouverte et dangereuse.

Il auroit été inutile d'attendre plus longtemps une réponse cathégorique. Un Chinois ne s'oublie jamais assez, même dans les occasions les moins importantes, pour répondre à une demande d'une manière franche, sincère et sans réserve. Il seroit regardé par ses concitoyens comme un fou, et par les étrangers comme un prodige.

C'est un peuple habitué aux manœuvres par suite de son éducation et d'une pratique constante. Il a toujours beaucoup plus de plaisir à parvenir à son but par la fraude, la ruse et la fourberie, que par des moyens directs, francs et honorables. Il fournit un exemple frappant de la distinction qu'il

faut faire entre une basse subtilité et une véritable sagesse.

D'une autre part, le représentant du roi étoit au pouvoir des Chinois, et cette circonstance rendoit encore plus difficile la détermination à prendre; mais il étoit également évident que le gouvernement qui essayoit de déshonorer le pavillon, ne respecteroit pas l'ambassadeur, et l'expérience a bien prouvé que l'humble soumission des autres nations n'a fait qu'ajouter à l'orgueil et nourrir l'insolence des Chinois. Telles furent peut-être les réflexions du capitaine Maxwell quand il fit lever l'ancre le 12, mais il ne les fit pas connoître. Cependant l'examen que fit le canonier des carronades, et quelques autres préparatifs, furent regardés sur le vaisseau comme un augure favorable, et excitèrent de vives espérances, car les Chinois n'ont pas un ami parmi les étrangers; tous les marins de la marine royale ou marchande, ayant l'expérience

de leur mauvaise foi, se trouvent en état de guerre dès qu'ils entrent dans leur pays. Nous avançâmes ce soir jusqu'à Lan Keet-Flat, sans pilote; mais M. Mayne, maître de l'équipage, qui connoissoit le terrain, se chargea de conduire le vaisseau aussi loin qu'il pourroit aller. Nous y passâmes la nuit sur nos ancres, et nous parlâmes au *Cornwall*, bâtiment de la compagnie des Indes, qui retournoit en Angleterre.

Le lendemain, vers deux heures après midi, nous levâmes l'ancre, et favorisés par la marée, nous nous dirigeâmes vers la bouche Tigris, ou la Bogue, embouchure de la principale branche du fleuve sur lequel Canton est situé, et où il n'a guère que la largeur de la Tamise à Londres; mais les rives en sont formées par des terres élevées, surtout du côté de l'est.

Les fortifications de cette passe étoient autrefois en mauvais état, et on les laissoit démantelées; mais depuis peu elles ont été

réparées avec soin, et mises dans un état plus respectable. On a construit une nouvelle batterie de 40 canons un peu plus loin, et du même côté que l'ancien Annan-hoy : 110 pièces de canons de différens calibres ont été montées sur ces forts, en y comprenant celui de l'île de Wang-tong, qui est située en face. Ils sont placés tous trois à demi portée de canon les uns des autres, et ils avoient alors une garnison d'environ 1200 hommes.

Chumpi, qui est dans un coin un peu plus loin, a douze ou quatorze canons; mais un vaisseau peut se tenir hors de leur portée. Tandis que nous avançons, quelques jonques de guerre se formèrent en ligne en avant de ce fort, et plusieurs autres étant venu les joindre, elles se trouvèrent au nombre de dix-sept à dix-huit. Elles portent, l'une parmi l'autre, six canons, et sont montées de soixante à quatre-vingts hommes. Vers cinq heures, l'impudent interprète dont j'ai déjà

parlé, vint à bord de la part des mandarins, et nous ordonna d'un ton impérieux de jeter l'ancre sur-le-champ, en ajoutant que si nous osions avancer plus loin, les batteries nous couleroient à fond sur-le-champ. Il saisit cette occasion pour nous témoigner son *peu* de considération, et dit en propres termes au capitaine, qu'il le trouvoit fort impertinent. Le capitaine lui répondit froidement, qu'il passeroit d'abord au delà des batteries, et qu'il le feroit pendre ensuite à la grande vergue, pour avoir osé apporter un message si insolent, à bord d'un vaisseau de roi de Sa Majesté Britannique. Il fit alors couper le cable de la barque qui l'avoit amené, et le retint prisonnier. Les jonques commencèrent aussitôt à tirer à poudre. Nous affectâmes de prendre cette décharge pour un salut, et nous y répondîmes par trois coups tirés du vaisseau. Nous ne tardâmes pas à nous approcher de ces guerriers, qui restèrent tranquilles jusqu'à ce que nous fus-

sions au milieu d'eux , et que nous arrivâmes sous Chumpi. Alors ce fort , le petit Annan-hoy et les jonques qui avoient mis à l'ancre , commencèrent à tirer à boulets. En ce moment le vent devenant foible et variable , nous fûmes obligés de jeter l'ancre dans la baie d'Anson , afin de conserver le terrain que nous avions gagné , et pour qu'ils ne pussent croire qu'ils nous avoient forcé à reculer. En faisant cette opération , nous tirâmes un seul coup de canon contre l'amiral des jonques , par forme d'avertissement (1). Leur feu cessa aussitôt , les jonques jetèrent l'ancre autour de nous , et tout resta tranquille jusqu'à huit heures du soir. Une

(1) Ce premier coup fut tiré par le capitaine lui-même , parce qu'il voulut que si les Chinois demandoient qu'on leur livrât celui qui auroit fait le premier feu , au lieu de celui qui l'auroit ordonné , et s'ils vouloient ainsi faire punir un homme innocent , il se trouvât lui-même seul responsable de toutes les conséquences.

brise qui favorisoit notre marche s'étant alors levée , nous remîmes à la voile. Dès que les jonques s'en aperçurent , leur feu recommença , et elles tirèrent des fusées pour donner l'alarme. A l'instant toutes les batteries des forts furent complètement illuminées avec des lanternes aussi grandes que des ballons de moyenne grosseur , et qui nous fournissoient d'excellens points de mire. Un feu vif , mais mal dirigé partit des deux forts. Nous y répondîmes par un feu lent et régulier , autant que les canons pouvoient porter , sans retarder la marche du vaisseau qui avançoit constamment.

Le vent étoit fort léger , et la canonnade contribua encore à l'abattre , ce qui fut cause que nous fûmes quelque temps avant d'arriver en face de la principale batterie. Enfin , quand nous en fûmes à portée de pistolet , et avant qu'ils eussent pu pointer tous leurs canons , nous leur lâchâmes une bordée complète bien dirigée , qui fit siffler à leurs

oreilles une grêle de mitrailles , accompagnée de trois acclamations successives qui partirent du vaisseau.

Cette salve fut décisive sur ce point. Toutes les lanternes s'éteignirent en un clin d'œil , et les batteries cessèrent de tirer. Le fort de l'île en face continua son feu , mais les boulets passaient par-dessus nos têtes et alloient frapper le fort d'Annan-hoy , qui profitoit ainsi du feu des Chinois comme du nôtre.

Après avoir gagné ce point , nous marchâmes en avant , et nous montrâmes notre poupe à nos braves adversaires. Il est assez extraordinaire que nous ayons remporté cet avantage si facilement , car , quoique nous eussions été arrêtés près d'une heure dans cet étroit passage , nous ne perdîmes pas un seul homme , le corps du vaisseau ne reçut que deux boulets , et nous n'éprouvâmes que de légers dommages dans nos agrès. Des canoniers européens , avec les mêmes avanta-

ges , auroient fait sauter la frégate hors du fleuve. Pendant cette affaire, le feu des canons, réfléchi sur la surface des eaux, et les échos des montagnes voisines en répétant le bruit, produisoient un effet imposant et animoient nos marins. L'interprète chinois, qui s'étoit sauvé à fond de cale , quand il avoit vu les choses prendre une tournure sérieuse, voyant alors que nous ne plaisantions point, commença à croire que, puisque le capitaine avoit rempli la première partie de sa promesse, il pourroit bien aussi exécuter l'autre. Il monta donc en tremblant sur le tillac, se prosterna aux genoux du capitaine, lui baisa les pieds, et implora sa merci. Entendant en ce moment donner l'ordre de pointer les canons de babord sur l'île du Tigre, où nous pensions qu'il existoit une batterie : « Quoi ! » s'écria-t-il d'un air consterné, « n'avez-vous donc pas encore fini ? » — « Nous ne sommes pas à moitié, » lui répondit-on. « Combien avez-vous de canons

dans l'île du Tigre? » Mais soit que son trouble lui permît de réfléchir qu'il n'y en avoit point, soit qu'il n'eût pas entendu la question, il ne resta pas pour y répondre, et courut de nouveau se cacher à fond de cale.

Nous avançâmes encore quelques milles avant de jeter l'ancre. Le lendemain matin, avant le jour, nous nous trouvâmes entourés par la grande flotte des Chinois; mais ils furent assez sages pour ne pas nous attaquer, car ayant une fois rompu la glace, il étoit trop tard pour prendre des demi-mesures, et nous avions une bonne provision de mitrailles pour leur nettoyer les dents, s'ils s'étoient avisés de nous les montrer.

En toute affaire, les demi-mesures semblent être un mauvais système; mais surtout quand on traite avec un peuple non civilisé: il est porté à attribuer la patience à la crainte, et cette fausse impression lui donne un nouveau courage.

Lorsque le feu amiral Drury jugea conve-

nable de déployer ses forces devant Canton , et que des circonstances le décidèrent à ne pas en venir à des hostilités actuelles , il n'y eut pas de fin aux gasconnades des Chinois ; ils regardèrent sa retraite comme une grande victoire qu'ils avoient remportée , et il existe encore dans une de leurs pagodes , une inscription qui célèbre cet événement.

Dans la matinée du 15 *l'Alceste* jeta l'ancre à la seconde barre , au milieu des bâtimens de la Compagnie des Indes ; elle étoit toujours suivie , mais très-respectueusement , par toute la flotte chinoise.

Le capitaine Maxwell , suivi de deux officiers , se rendit lui-même à Canton , dans la soirée , pour demander satisfaction (après l'avoir bien tirée lui-même) de l'insulte faite à l'Angleterre , en faisant feu sur un vaisseau du roi. En s'y rendant , ils passèrent la soirée avec le capitaine Campbell , commandant *le Général Hewitt* , et l'affaire entre la frégate et les forts étant devenue publique , on

en conçut d'abord beaucoup d'alarmes, à cause des conséquences qu'elle pouvoit avoir; mais on fut agréablement surpris de voir arriver le lendemain, près du *Général Hewitt*, plusieurs jonques chargées de thé, le vice-roi ayant accordé la permission de faire sur-le-champ sa cargaison. Il arriva aussi que le vice-roi jugea à propos d'envoyer le même jour à bord de la frégate, un mandarin de haut rang, accompagné d'un des négocians de Hong, pour féliciter le capitaine sur son arrivée dans le fleuve, et le complimenter avec toute la politesse possible.

Il paroît donc que le cérémonial siffant que nous avons adopté, avoit appris la civilité au vice-roi, et fait sortir le thé des magasins. Il est probable que c'est la seule espèce de *ko-tou* (1), par lequel on puisse ob-

(1) Le *ko-tou* est la cérémonie exigée de tous les princes tributaires, et de leurs ambassadeurs, quand ils approchent de la présence de l'empereur. Elle consiste à

tenir l'une et l'autre des Chinois, à des conditions raisonnables. Ils affectent, dans leur jargon ordinaire et mensonger, de mépriser notre commerce; ils disent qu'ils s'en passeroient parfaitement; que c'est une grâce et une faveur qu'ils nous accordent, en nous permettant d'approcher de leurs côtes, et de faire un commerce où nous trouvons tant d'avantage : mais dernièrement, quand les agens de la compagnie furent réduits à la

s'agenouiller en plaçant les mains en avant, et à frapper la tête trois fois contre terre. *Le patient* se relève alors, et à l'ordre qu'il en reçoit, recommence la même cérémonie une seconde et une troisième fois, ce qui fait en tout trois prostrations et neuf frappemens de tête. Ce cérémonial est requis, non-seulement en présence de l'empereur, mais en recevant de lui un message ou un présent des restes de sa table. Il fut accompli par l'ambassade hollandoise en 1795, pour quelques os à demi-rongés. On peut voir à ce sujet la relation de Van-Braam. De cette manière, un homme, pour paroître souvent à la cour de la Chine, a besoin d'avoir un crâne aussi épais que celui d'un buffle.

nécessité de quitter Canton , de cesser toute opération commerciale , de cesser toute relation avec eux ; quand ils eurent abattu le pavillon , et se furent mis en route pour partir , les autorités chinoises prirent pourtant l'alarme , les envoyèrent prier de revenir , et , par de belles promesses , replâtrèrent , pour un temps , la mésintelligence qui avoit existé. Ils n'auront jamais l'intention , ni de conduire le commerce avec honneur , ni de cesser toutes relations avec nous , et nous serons de jour en jour , leur jouet et l'objet de leurs insultes.

L'interruption de notre commerce pendant une seule année , et l'arrivée sur les côtes de la Chine de quelques-uns de nos moindres croiseurs jetteroient la confusion dans tout *le céleste empire*. Les Chinois ne sont préparés à supporter ni la perte qu'ils souffriroient dans le premier cas , ni les troubles et les convulsions qu'exciteroient la destruction de leurs pêcheries , et

la ruine de leur commerce côtier. Leur puissance navale est si foible, qu'après avoir fait la guerre bien des années aux pirates, qui chassoient leurs jonques jusque dans le fleuve de Canton, et qui saccageoient les villes et les villages à quelques milles de cette place, ils furent enfin obligés de traiter avec eux, de les payer pour obtenir la paix, et de faire leurs chefs mandarins de première classe.

Krusentern, navigateur russe, plein d'intelligence, qui eut occasion de toucher à ce port, dans son voyage autour du monde, qui y fut vexé et insulté, dit, avec une justesse et une vérité dont chacun doit convenir, « que la patience et la douceur déplacée des grandes puissances européennes a donné à ces sauvages la hardiesse, non-seulement de regarder tous les Européens comme des barbares, mais de les traiter comme tels. »

Le capitaine Maxwell, en arrivant à

Canton , envoya une note très-forte au vice-roi pour se plaindre de l'insulte faite à son vaisseau. Celui-ci y répondit par le moyen d'une lettre que les négocians de Hong écrivirent à sir Théophile Metcalfé , chef de la factorerie , qui leur répondit que n'ayant aucune autorité sur les officiers du roi , il ne pouvoit ni la recevoir , ni se charger de la transmettre. Ils portèrent alors au capitaine Maxwell leur lettre d'explication sur *le fracas* qui étoit arrivé ; mais le capitaine refusa de les voir et de recevoir leur missive , en alléguant que des marchands chinois ne pouvoient convenablement servir d'intermédiaire entre le vice-roi et lui. La chose en resta là. On sut que cette lettre contenoit en substance une misérable excuse , et prétendoit qu'une erreur avoit eu lieu dans l'envoi de la passe , et que les mandarins commandans des forts n'en ayant pas été instruits , avoient été obligés d'agir suivant leurs or-

dres. Mais ce qui démontra l'effronterie impudente de leurs assertions, fut le compte public qu'ils rendirent de cette affaire (car ils affectent de rendre un compte public de toutes leurs transactions) en présentant cette lettre d'explication. Ils voulurent faire passer tout ce qui étoit passé pour une simple affaire de salut. Le premier bruit, avant la fabrication officielle, étoit qu'ils avoient eu quarante-sept hommes tués, et un grand nombre de blessés. (1) Cette version approche probablement de la vérité, attendu qu'ils étoient très serrés. Mais après la publication

(1) Chez ce peuple *sage et éclairé*, quand un homme a reçu une blessure dangereuse, il faut qu'il périsse, car on n'y permet, ni qu'un naturel du pays acquière les connoissances nécessaires pour faire une opération, ni qu'un étranger qui les possède, en fasse une pour le sauver, si ce n'est au risque de sa vie; car si le patient venoit à mourir dans les quarante jours par suite de l'opération ou par quelque autre cause, l'*anatomiste* seroit certainement étranglé, ou, s'il étoit riche, il lui en coûteroit au moins une somme considérable.

de l'édit, ce fut un sujet dont personne ne pouvoit parler. (1) C'est ce qu'on appelle à la Chine, *faire bonne mine*, ou sauver les apparences, quand ils veulent arranger à leur manière la relation de quelque événement; et ceux qui en ont été les témoins reçoivent littéralement l'ordre de ne pas croire l'évidence de leur sens, mais de s'en rapporter uniquement à l'édit, nom qu'ils donnent à leurs proclamations (2). Ce récit

(1) On en parloit pourtant beaucoup en secret. Des boulets trouvés dans leurs batteries, furent envoyés à Canton, et pesés, et ils ne pouvoient revenir de leur étonnement, en voyant que des navires, que nous nommions nos petits vaisseaux, pouvoient lancer des balles de trente-deux livres. Ils se demandoient sérieusement, quelles seroient les suites du renvoi de l'ambassade, et si nos grands vaisseaux viendroient remonter le fleuve. Les dernières nouvelles reçues de Canton annoncent que les craintes ont plutôt augmenté que diminué.

(2) De manière ou d'autre, le mot *édit* a passé en usage pour désigner toute proclamation publique, qu'elle

est alors envoyé dans les autres parties de l'empire, et il passe à la postérité comme une histoire véritable que personne n'oseroit contredire. On doit supposer que peu de voyageurs ayant été en Chine seront assez crédules pour s'imaginer que le peuple y ait le droit de critiquer la conduite de ses supérieurs, et même de faire publiquement des remarques sur celle de l'empereur. La loi qui le permet, peut passer pour une ironie sanglante sur l'état actuel des Chinois.

Il est plus que probable que l'insulte que vouloit nous faire le vice-roi, ne se bornoit pas à défendre à *l'Alceste* l'entrée du fleuve; ce qui le prouve, c'est qu'il avoit placé ses jonques sur la route de Macao, et non sur celle qu'avoit suivie lord Macartney pour se rendre à Canton, et qu'après l'événement dont nous venons de rendre comp-

vienne ou non de l'empereur, qu'elle ait ou n'ait pas force de loi.

te, on les retira de cette station. La teneur générale de sa conduite en est d'ailleurs la meilleure preuve. Quoi qu'il en soit, c'eût été un triomphe pour lui et ses adhérens, que l'ambassadeur fût arrivé à Canton avec aussi peu d'éclat et de démonstrations de respect que possible. Les apparences extérieures étant toutes pour les Chinois, cette circonstance avoit ajouté à leurs yeux, comme à ceux des étrangers, l'idée de disgrâce et d'humiliation qu'ils attachoient au renvoi de l'ambassade. Mais l'arrivée de *l'Alceste* à Wampoa, non-seulement assuroit à l'ambassadeur une entrée aussi brillante qu'aucune qu'on eût jamais vue (1); mais ce qui n'étoit pas d'une moindre importance, elle soutenoit la dignité de notre pavillon, et avoit réduit le vice-roi qui l'avoit insulté,

(1) Si les Chinois ne s'y joignirent pas, c'est une nouvelle preuve qu'ils l'auroient empêchée, s'ils en avoient eu la hardiesse.

à faire de basses félicitations à ceux qui avoient défié sa flottille et canonné ses fortifications.

CHAPITRE VI.

Notions générales sur les Chinois. — Infanticide. — Musique. — Religion. — Mariages. — Lois et gouvernement. — Opinions diverses sur les Chinois. — Retour de l'ambassadeur. — Cérémonie de son entrevue avec le vice-roi. — Remise d'une lettre de l'empereur pour le prince régent.

ON peut regarder Canton comme la ville la plus intéressante de la Chine. Il en est peu, en effet, qui soient aussi grandes, et il n'en est peut-être point d'aussi opulente. En même temps que le voyageur peut y observer les mœurs et les usages chinois *dans toute leur pureté*, aussi parfaitement que partout ailleurs, il a aussi l'avantage de les voir comme à côté des Européens, et de pouvoir suivre les brillans efforts de leur gé-

nie imitateur pour les égaler, et rivaliser dignement avec eux dans le commerce.

Les nombreuses jonques et barques de tous genres qui sont sans cesse en mouvement sur le Tigris, présentent encore un spectacle plus mouvant et plus animé que la Tamise; car, sur ce fleuve de la Chine, les barques sont l'unique habitation de plusieurs milliers de familles, qui demeurent continuellement sur l'eau, et qui cherchent à gagner leur vie, les uns, en passant des voyageurs sur l'autre rive; les autres, en pêchant ou en ramassant tout ce qu'ils voient flotter sur l'onde; la plupart en exerçant leurs talens de la même manière que nos écu-meurs de mer et nos pirates de rivière. — Le fleuve, entièrement illuminé par les lampes et les lanternes de tous les bateaux, présente un brillant spectacle d'un effet neuf et piquant.

On dit que l'infanticide n'est pas aussi commun en Chine qu'on l'a cru pendant

long-temps; mais il existe encore, et les Chinois eux-mêmes ne cherchent pas à s'en défendre. L'un d'eux, interrogé sérieusement sur ce sujet, convint aussitôt, sans paroître regarder cette action comme un crime, qu'il étoit vrai qu'ils noyassent leurs enfans lorsqu'ils étoient par trop nombreux et leur causoient trop d'embarras; mais que le plus souvent on exposoit les garçons dans les rues, et que si on les enlevoit, ils devenoient *coulis* ou esclaves. Il paroîtroit par là que les filles seroient plus souvent victimes de cet usage, étant moins utiles à leurs parens lorsqu'elles sont grandes; car la loi patriarcale de la Chine considère les fils comme les esclaves de leur père; et il est en droit de les vendre s'il le juge à propos.

Les fêtes données à Canton par les marchands de Hong, à leurs amis européens, sont toujours magnifiques. Il est rare qu'il y ait moins de cent personnes assises dans la grande salle du festin. La table est ordi-

nairement servie à l'angloise (quoiqu'ils donnent aussi quelquefois des banquets à *la chinoise*), et couverte des meilleures viandes, des vins et des fruits les plus délicats. La soupe aux nids d'oiseaux en fait toujours partie, et c'est un grand régal auquel les Chinois attribuent des vertus très-extraordinaires, telles que celle de fortifier le corps et de lui donner une nouvelle vigueur. Nous ne nous sommes cependant pas aperçus que cette soupe ait produit aucun effet sur nous, et nous sommes obligés d'en croire là-dessus les habitans sur parole. Ces nids d'oiseaux qui se trouvent dans l'archipel de la Sonde reviennent fort cher, et il faut en donner un poids équivalent en argent. Leur composition n'est pas connue, mais c'est quelque substance gélatineuse, sans doute du règne végétal, que ramassent les oiseaux qui les construisent.

Pendant tout le temps du festin, on représente une pièce sur un théâtre érigé au

bout de la salle; il seroit difficile à un Européen d'en comprendre le sujet, quand même le bruit assourdissant de la musique ne l'empêcheroit pas d'en suivre la marche. Rassemblez dans un petit espace une douzaine de taureaux et autant d'ânes, une troupe de forgerons autour d'un chaudron de cuivre, et de bucherons avec leurs coignées; ajoutez-y une trentaine de chats; laissez tout cela meugler, braire, frapper, et miauler tous ensemble, et vous pourrez vous former quelque idée de la mélodie d'un concert chinois (1). Leurs jongleurs sont extrêmement adroits, et les sauteurs exécutent des tours surprenans d'agilité.

Le gouvernement chinois, sous le rapport de la religion est tolérant. Ce n'est que dans les affaires civiles qu'il est tyrannique,

(1) Leur musique, hors du spectacle, soit dans les noces ou dans d'autres occasions, est plus douce et moins désagréable à l'oreille.

et il paroît indifférent sur la doctrine qu'un homme professe, pourvu qu'il ne s'ingère point dans les affaires de l'Etat. Peu de temps avant notre arrivée, un homme qui se disoit évêque catholique, étant soupçonné de se mêler des affaires temporelles, et d'avoir excité les dernières séditions, fut étranglé dans une des provinces. On nous dit qu'un autre, accusé du même crime, venoit d'être condamné à mort.

Les Chinois ne se bornent pas à adorer leurs divinités tutélaires, mais ils font aussi des offrandes aux génies malfaisans; ou, suivant l'expression vulgaire du pays, « ils brûlent une chandelle au diable, » pour détourner les maux qui pourroient les menacer. Ils n'ont pas de jour particulièrement consacré au culte religieux et à l'adoration publique, et ils ne se rendent pas en congrégation dans leurs temples. Leurs prêtres ou bonzes ne sont pas traités avec ces égards et ce respect que la raison et la justice com-

mandent à tous les peuples pour les ministres de la religion. Leurs mœurs sont du reste pures et régulières ; ils n'ont point parmi eux de farouches fanatiques, comme il en existe dans les Indes ; ils ne sont point tourmentés, comme certains pays de l'Europe, par des inquisiteurs spirituels tout puissants ; et il n'y a point comme en Angleterre, de ces charlatans impies, de ces prédicateurs déhontés qui, montés sur des bancs, dou où ils lancent et propagent le venin de leur doctrine, abusent de la tolérance, et déshonorent la religion.

Les Chinois sont étrangers à l'amour : d'après l'esprit de leurs institutions qui violent toutes les lois de la nature, en défendant toute relation entre les deux sexes, ils ne peuvent jamais connoître cette passion ; et le mariage n'est qu'un trafic où le cœur n'est pour rien, et qui se négocie par l'intermédiaire de quelque agent femelle, lorsque l'homme juge à propos d'avoir une

épouse. Comme il ne voit jamais la demoiselle avant d'ouvrir la portière de la chaise à porteur, dans laquelle on la lui amène, portière dont la clef lui a été envoyée quelques instans auparavant, il est très facile de le tromper, et de lui jouer des tours d'autant plus piquans qu'ils sont sans remède. — La polygamie, par exemple, étant permise, un homme peut avoir une femme assez jeune, pour qu'elle puisse passer pour sa fille; ce cas peut se rencontrer tous les jours. Désirent-ils, lui de l'argent, et la dame, un autre époux (quoi de plus naturel!), ou bien ont-ils quelque autre raison pour vouloir se séparer, il la vend comme sa fille à un autre, et la pauvre dupe ne trouve que de tristes restes; au lieu des prémices qu'il attendoit. La rigueur de la loi contre ce nouveau genre de friponnerie, et la sévère bastonnade qu'elle prononce contre les auteurs et les complices de semblables délits, prouvent que ces sortes

de fraude se renouvellent assez souvent.

Comment avec un peuple qui croit encore que la terre est une plaine, dont la Chine est le centre avec tous ses royaumes tributaires autour d'elle ; qui n'est pas mieux instruit dans l'astronomie ; qui en défendant l'étude du corps humain , coupe la racine même de l'arbre de la science médicale, et empêche d'en recueillir les heureux fruits ; qui en un mot , dans toutes les branches de la philosophie naturelle , montre la même ignorance , s'en fait gloire, et y persiste volontairement ; comment avec un tel peuple allier le mot de *science*, sous quelque forme , de quelque manière qu'on veuille l'envisager ? Je ne parlerai ni des productions naturelles du pays , ni des connoissances de ses habitans dans l'agriculture et dans les arts , connoissances qui sont précisément au même point où elles étoient avant la publication de ce fameux édit qui les déclara parfaits , et leur défendit de passer les bornes de cette

perfection ; elles ont déjà été décrites , et le seront sans doute encore avec de nouveaux détails , par ceux que leur talent et leurs observations réitérées mettent à même d'en parler avec autant de justesse que de précision.

Le gouvernement de la Chine dont je parle ici , moins par ce que j'ai pu observer en aussi peu de temps , que d'après le témoignage réuni de tous ceux qui ont habité ce pays , quoiqu'il puisse être tolérable en théorie , est de tous ceux qui sont connus , le plus inique , le plus vexatoire en pratique. Les mandarins et même l'empereur , ne peuvent pas il est vrai , dans un moment de caprice faire sauter les têtes comme un pacha turc , ou comme le dey d'Alger ; mais ils ont d'autres passe-temps , peut-être aussi barbares , et peuvent , en distribuant à leur gré les bastonnades , les tortures , enfin tous les genres de tourmens et de vexations , rendre la vie mille fois plus insupportable que la

mort. Leurs lois, à l'exception de quelques absurdités, telles, par exemple, que d'infliger le même châtement pour l'homicide purement accidentel et involontaire, que pour le meurtre le plus prémédité, sont très-belles et très sages *à la lecture*, et si elles étoient appliquées d'une manière juste et impartiale, elles seroient assez bien adaptées, comme devroient l'être toutes les lois, au génie et au caractère du peuple pour lequel elles ont été faites; mais la justice dans ce pays, ne mérite pas le beau nom qu'elle porte; et il est si peu de magistrats qui ne se laissent gagner ou corrompre, que la corruption n'excite pas même l'indignation ni le mépris.

Quelques années auparavant, il étoit survenu, comme il en arrive souvent, une rixe entre quelques matelots d'un bâtiment de la compagnie des Indes, qui se trouvoient à Canton, avec permission, et la populace chinoise, rixe dans laquelle un chinois avoit

été malheureusement tué. Les autorités chinoises demandèrent , en expiation , la mort d'un pauvre matelot qu'ils avoient fait arrêter et détenir dans la factorerie. Leur demande , cependant , ne leur fut pas lâchement accordée , comme dans l'affaire de l'innocent canonnier , qui fut sacrifié si inhumainement il y a plusieurs années ; mais on leur répondit que les Chinois avoient été les agresseurs , et que l'homme avoit été tué par accident et sans qu'il y eût aucune préméditation de la part des matelots. Heureusement le *Lyon* , de 64 canons , capitaine Rolles , se trouvoit alors à Canton , ce qui , sans doute , donna quelque poids à ces argumens ; et les mandarins , étant fort disposés à arranger l'affaire pour de l'argent , proposèrent qu'on leur payât une certaine somme , *pour les parens du défunt* , et qu'alors on achetât un esclave aux Portugais à Macao , pour l'étrangler en place du matelot , afin que *la loi fût entièrement satisfaite*.

On s'imagine aisément que la proposition ne fut pas acceptée , et à la fin , l'affaire s'arrangea , sans qu'il fût besoin de recourir à cet horrible mode d'expiation. (1)

Il est pénible d'observer que les institutions d'une nation puissent produire l'effet d'anéantir tout sentiment de compassion et de sensibilité , et d'exciter l'inhumanité de l'homme envers son semblable , au lieu d'y mettre des bornes. Ce spectacle affligeant s'offre encore dans la Chine ; et si quelqu'un se blesse , par malheur , dangereusement , s'il tombe dans une rivière , s'il se trouve enfin dans quelque situation alarmante , il est certain de ne recevoir d'assistance d'aucun des spectateurs , chacun fuyant au plus vite , pour se soustraire au danger d'être vu le dernier près de lui.

(1) L'auteur tient ce fait de P. J. Cotton , de la factorie angloise à Canton.

Dans le mois de novembre 1816, vers minuit, *l'Alceste* étoit à l'ancre à la seconde barre, quand des cris qui paroissent venir du milieu de l'eau, se firent tout à coup entendre à quelque distance du vaisseau. L'honorable M. Stopfort, qui étoit de quart, rassemblant quelques personnes qui se trouvoient sur le tillac, se jeta avec elles dans une chaloupe, la dirigea du côté d'où parloient les cris, et retira, l'un après l'autre, trois Chinois, de la rivière qui a, dans cet endroit, plus de sept milles de largeur.

La nuit étoit superbe, et un grand nombre de petites jonques naviguoient à l'entour; plusieurs même passaient à quelques brasses de ces pauvres gens qui imploroient du secours; et quoique ceux qui les montoient eussent pu les sauver tous sans la moindre difficulté, ils continuoient tranquillement leur course, regardant avec la plus froide indifférence les efforts de ces malheureux se débattant contre la mort.

En transportant ces trois hommes à bord de la frégate, nous apprîmes qu'ils traversoient la rivière dans une petite *sanpan*, ou barque, qui contenoit, en outre, la femme et l'enfant de l'un d'eux, lorsque leur barque avoit été renversée par une grande jonque, qui avoit continué sa route sans faire la moindre attention à leur détresse, quoique ce fussent eux qui l'eussent occasionnée. Les autres jonques suivoient froidement cet exemple, lorsque heureusement leurs cris avoient été entendus du vaisseau, et qu'ils avoient été recueillis par la chaloupe. La pauvre femme et son enfant, incapables de nager, n'avoient pas pu se soutenir sur l'eau, et avoient été engloutis.

Ces malheureux quittèrent le vaisseau à la pointe du jour, et retournèrent dans une barque qui passa près de nous. Dans l'après-midi, l'un d'eux revint à bord, avec un *cumshaw*, ou présent, de trois canards sauvages, qu'il offrit à genoux à la personne

qui l'avoit sauvé, en disant que, par l'in-humanité des autres Chinois, il avoit perdu sa femme et *son jeune veau* (c'est ainsi qu'il appelloit son enfant), et que sans son assistance, il eût péri lui-même, ainsi que ses deux compagnons. Non moins surpris que charmés de trouver cette apparence de gratitude où nous en attendions si peu, nous lui donnâmes quelque argent pour ses canards, et lui permîmes de venir vendre à bord du poisson et d'autres objets; et comme il devint le favori de tout l'équipage, il se vit bientôt à même de réparer la perte de sa barque.

Les Chinois, de quelque côté, de quelque manière qu'on les envisage, sont assurément un peuple très-singulier, et nous offrent un triste exemple de la perversité de la nature humaine, en nous montrant une nation qui a depuis des milliers d'années une lueur de civilisation, lueur qui n'a jamais pu se propager ni s'étendre, mais qui, au

contraire, a été presque éteinte et anéantie par les principes les plus vils et les plus erronés. Sans cette folie présomptueuse, de se croire arrivée au comble de la perfection, sans cette tyrannie absurde qui impose au génie des entraves insurmontables, en empêchant toute innovation, toute amélioration, la Chine auroit pu être, et seroit sans doute à présent la plus grande nation du monde. Au lieu de ces prétentions impuisantes, de ces rêves chimériques de suprématie universelle, elle eût pu jouir, par l'avantage de sa position et de son antiquité, de la gloire réelle d'être le siège des arts, de la littérature, du commerce et du pouvoir.

Qu'ont donc gagné les gouvernans et les gouvernés, en se séparant ainsi des autres nations? qu'ont-ils gagné à ce stupide mépris qu'ils professent pour le reste du genre humain? les rois ont-ils cru par là assurer leur puissance? le changement fréquent des dynasties, les révoltes, les rebellions sans

cesse renaissantes, prouvent alors combien ils se sont trompés, tandis que l'état de misère et d'humiliation où se trouve réduit le peuple, montre suffisamment qu'un plan aussi sordide, aussi ignominieux, ne procure aucun avantage à la masse générale.

Les Chinois, cependant, ne sont pas sans admirateurs. Il en est qui attribuent leurs manières soupçonneuses, leur mauvaise foi, leur sot orgueil, enfin tous leurs défauts, à la forme vicieuse du gouvernement, qui rétrécit leurs idées, en les forçant de donner toute leur attention à des formalités pué-riles, en attachant trop d'importance à l'observation de vaines cérémonies, et en ne permettant pas de s'écarter le moins du monde du sentier battu, même dans les transactions les plus simples, les plus indifférentes. Ils prétendent, en un mot, que, sans ces entraves, et cet esclavage qui finit par abrutir l'ame, ce seroit un peuple gai, civil, honnête et industrieux. Peut-être ces

argumens sont-ils fort justes; mais alors il est bien malheureux qu'il ne s'introduise pas quelque changement dans un système dont les résultats sont si désastreux pour l'humanité. Une autre classe, absolument distincte, de panégyristes (de la véritable école antediluvienne), affichent pour eux la plus grande estime, uniquement à cause de leurs habitudes invariables, et de leur stricte adhérence à leurs anciens usages; et comme ils sont à présent, sous tous les rapports, précisément ce qu'ils étoient il y a deux ou trois mille ans, ils les vénèrent comme des monumens vivans des anciens temps, et comme des espèces de *médailles antiques*, très-précieuses. Je ne puis les juger que par ce qu'ils sont aujourd'hui; mais je doute qu'à présent il y ait beaucoup de *modernes* qui les quittent avec des sentimens de considération ou d'estime; peut-être même l'antiquaire le plus invétééré, s'il avoit d'autres relations avec eux que celles

purement spéculatives, perdrait-il quelques-uns de ses vieux préjugés.

Nous n'avions rien appris de positif sur l'ambassade depuis près de cinq mois, si ce n'est qu'elle n'avoit pas été reçue; et ce ne fut qu'à son arrivée à Canton que nous sûmes d'une manière certaine, que le refus de se soumettre à un cérémonial humiliant, qui lui eût imprimé un caractère absolument tributaire, en étoit l'unique cause; et que la réception de l'ambassade, achetée par une lâche adhésion aux conditions ignominieuses imposées par les Chinois, eût été beaucoup plus préjudiciable à l'objet de la mission, que le refus même de l'admettre, attiré par une ferme résistance (1). Mais

(1) D'après les relations de M. Ellis, il paroît que la véritable cause du renvoi de l'ambassade, fut le refus que fit l'ambassadeur, de paroître à l'audience de l'empereur, à l'instant même de son arrivée.

ces affaires importantes sont étrangères à la narration d'un voyage par mer, et seront trop bien décrites par des témoins officiels, pour que de plus longues observations soient nécessaires.

Quoique le vice-roi de Canton fût en correspondance suivie avec le légat, ou commissaire, nommé pour accompagner l'ambassade jusqu'à Canton, il gardoit le plus profond silence sur le jour probable de son arrivée, ne nous faisant aucune communication, pour que nous pussions nous préparer à la recevoir. Ce ne fut que le 31 décembre qu'une lettre de lord Amherst, d'une date ancienne, et que l'on avoit sans doute retenue pendant quelque temps, fut remise entre les mains du capitaine Maxwell. Elle lui annonçoit le jour de l'arrivée de l'ambassade, qui eut lieu le lendemain. Une longue procession de barques, composée des chaloupes des deux vaisseaux, portant les capitaines et les officiers, tous en grand uni-

forme; de celles de la factorerie, du consul américain, et des bâtimens de la compagnie des Indes, qui étoient très-nombreux, remonta le fleuve pendant quelques milles, jusqu'à ce qu'elle rencontrât les barques chinoises, ayant à bord l'ambassade. Cette réunion fut extrêmement agréable aux deux partis, après une séparation de près de cinq mois, pendant laquelle tous deux avoient, dans leur routé respective, observé beaucoup de scènes nouvelles, et éprouvé des événemens extraordinaires.

Lord Amherst étant passé sur sa barge (celle de *l'Alceste*), les barques se rangèrent en deux lignes de chaque côté, et dans cet ordre, descendirent le fleuve. Lord Amherst aborda à l'entrée du grand temple, du côté d'Honan, d'où il fut conduit à la demeure qui lui étoit destinée, suivi d'un cortége très-nombreux qui s'étoit rassemblé pour le recevoir. Les appartemens avoient été meublés avec beaucoup de goût, sous

la direction de M. Urmston, de la factorerie. Une espèce de kiosque, garni intérieurement d'écrans jaunes, avec le fauteuil de parade au milieu, ayant aussi des ornemens jaunes, ainsi que les chiffres et les armes de l'empereur, fut érigé en bois dans la cour principale, pour l'entrevue que le vice-roi devoit avoir avec l'ambassadeur, afin de lui remettre la lettre de l'empereur au prince régent. Cette cérémonie eut lieu quelques jours après l'arrivée de lord Amherst. Le vice-roi avoit reçu l'ordre de sa cour de haranguer l'ambassadeur en lui présentant cette lettre (harangue qui avoit été en répétition pendant plusieurs mois, et dont la substance étoit connue de tout le monde par le moyen des traductions portugaises); il paroît que la teneur en étoit un peu insultante, contenant des expressions telles que celles-ci : « Votre bonne fortune a été mince; vous soupiriez après le bonheur, et vous ne fûtes pas admis à contempler le soleil, »

c'est-à-dire, à voir le *céleste* empereur, et d'autres de cette sorte. Le préambule de cet édit portoit qu'il ne paroissoit pas y avoir de manque de respect de la part du roi ou du prince, qui avoit envoyé de si loin pour rendre hommage à Sa Majesté impériale; mais que la faute étoit aux ambassadeurs qui ne connoissoient point les règles de la vraie politesse; qu'en conséquence, l'empereur avoit daigné accepter quelques-uns des moindres présens dudit roi, et lui avoit envoyé en retour une foule de dons précieux, suivant la maxime de Confucius, « Prenez peu, et donnez beaucoup; » et qu'en recevant ces dons, les ambassadeurs avoient paru extrêmement flattés, et avoient témoigné beaucoup de regret de leur conduite (1).

(1) On trouve un assez bon exemple de la manière dont les Chinois savent tout arranger à leur guise, dans la discussion qui eut lieu relativement au cérémonial du Koutou. Comme on alléguoit que lord Macartney avoit été

L'édit ajoutoit que « le vice-roi leur donneroit une fête à leur arrivée, *pour ne pas manquer à la politesse*, après quoi il devoit s'en débarrasser le plutôt possible; et que s'ils le *supplioient* encore d'accepter leurs présens, il lui étoit enjoint de répondre : « L'édit est rendu, et ne peut plus être révoqué. L'empereur ne veut pas être importuné davantage. »

Comme il paroissoit que ce projet d'adresse avoit été répandu à dessein dans le public, on crut, pour empêcher ces sottes *rodomontades*, devoir faire entendre au vice-roi, la veille de l'entrevue, qu'il feroit

dispensé de s'y conformer, l'empereur déclara, par l'organe de ses ministres, qu'il avoit vu lui-même l'ambassadeur pratiquer cette cérémonie. On eut même l'impudence d'invoquer le témoignage, à cet égard, de sir Georges Staunton, qui avoit été page, lors de cette ambassade. Il n'y a aucun doute qu'on n'eût fait constater, dans les archives publiques, que l'ambassadeur anglois s'étoit soumis à cette humiliation.

bien de prendre garde de rien dire d'inconvenant, parce qu'il pourroit s'attirer des réparties désagréables. L'entrevue eut lieu à l'heure indiquée, et l'on fit des deux côtés grande attention à l'étiquette.

La lettre de l'empereur, renfermée dans une cassette de bambou, couverte de soie jaune, fut prise sur le trône, et présentée à l'ambassadeur qui la transmit à son secrétaire. On avoit réglé d'avance le nombre de personnes qui auroient des chaises. Lorsqu'elles furent assises, après le nombre ordinaire et invariable de questions préalables, comme : « quel âge avez-vous ? » et d'autres de la même importance, le vice-roi commença, par l'intermédiaire de M. Morrison, qui servoit d'interprète : « Par la faveur de l'empereur, vous avez fait le commerce dans ce pays pendant plus de cent ans, à votre grand avantage. » — « Dites-lui, dit lord Amherst, que l'avantage est mutuel. » Cette réponse étant transmise au vice-roi : « Non,

reprit-il, l'avantage penche beaucoup de votre côté. » « Répétez-lui, » dit l'ambassadeur, « que l'avantage est *strictement* mutuel. » Le ton noble et fier dont ces paroles furent prononcées, ton, dont à cause de son haut rang et de la bassesse des vils esclaves qui l'entouroient, il n'avoit pas jusqu'alors la moindre idée, parut déconcerter entièrement le vice-roi. Il vit que les impertinences qu'il avoit préparées ne seroient pas souffertes, et seroient vigoureusement repoussées. Il ne put achever son chef-d'œuvre d'éloquence, et il murmuroit quelques mots entre ses dents, pour dire qu'il voyoit bien que « le sujet étoit désagréable, » lorsque l'ambassadeur, considérant que la cérémonie étoit terminée, puisqu'elle ne consistoit que dans la présentation de la lettre de l'empereur, se leva, et lui souhaitant le bon jour, se retira avec la même pompe que lorsqu'il étoit entré dans la salle d'audience.

CHAPITRE VII.

*Départ de Canton. — Macao. — Manille.
— Remarques sur les îles Philippines.
— Naufrage de l'Alceste dans le détroit
de Gaspar. — L'équipage se sauve dans
l'île de Pulo-loat. — L'ambassadeur part
avec sa suite pour Batavia dans les cha-
loupes.*

Tout étant prêt pour le départ, l'ambassadeur quitta la ville de Canton dans l'après-midi du 20 janvier 1817, et fut accompagné jusqu'à Wampoa avec le même cérémonial qui avoit été observé lors de son arrivée; à quoi il faut ajouter qu'en passant devant les différens bâtimens qui se trouvoient sur le fleuve, chacun d'eux le salua de dix-neuf coups de canon, honneur qui lui fut aussi rendu par les jonques de guerre. Dès que lord Amherst fut entré dans sa

barque pour descendre le fleuve , le vice-roi lui fit présenter une carte de visite ; mais l'ambassadeur la refusa , le mode de cette politesse paroissant aussi peu convenable , que le temps en étoit mal choisi. Le 21 *l'Alceste* leva l'ancre et descendit le fleuve ; et dans la matinée du 22 , nous passâmes devant nos amis des deux forts , que nous avions canonnés , et dont chaque batterie tira un salut en l'honneur de l'ambassadeur , de même que toutes les jonques de guerre. Toute leur garnison , excepté ceux qui servoient les batteries , se déploya dans la baie d'Anson , et fit une décharge générale de mousqueterie.

Le vaisseau répondit tour à tour à chacun de ces saluts par trois coups de canon. Le même soir nous mouillâmes devant la ville de Macao , et le lendemain matin son excellence descendit à terre. Mais l'esprit de la feue reine de Portugal s'étoit fait jour à travers le centre de la terre ; car nous

étions aux antipodes du Brésil, ce qui empêcha de rendre à l'ambassadeur aucuns honneurs publics, parce qu'on venoit de recevoir justement la nouvelle de sa mort. Le fait est que ces pauvres gens vivent dans un état misérable d'esclavage, tellement asservis par les Chinois, que, malgré la meilleure volonté, ils n'oseroient rien faire qui pût leur déplaire, ces derniers ayant toujours le pouvoir de leur couper les vivres pour peu que les Portugais manquent de soumission, et ayant fréquemment recours à cette mesure. En cette occasion, il paroît que les Chinois vouloient avoir seuls la direction des honneurs à rendre à l'ambassadeur, un mandarin étant venu le voir à son débarquement, comme il l'auroit fait si le drapeau chinois eût été déployé à Macao, au lieu du portugais.

On assure que cette ville est une possession de peu d'importance, si elle en a quelque une pour le Portugal; et la situation où

ses sujets s'y trouvent, n'est certainement ni honorable, ni indépendante; la seule chose qui puisse y attirer les regards du voyageur, est la grotte du Camoens, où il composa son célèbre poëme de la *Lusiade*. Camoens, sans contredit, le plus illustre, peut-être le seul poëte portugais dont la réputation s'étendit jamais au delà des limites de sa patrie, méritoit un sort plus heureux, et il est pénible de penser qu'il mourut mendiant dans les rues de Lisbonne.

Le 9 janvier l'ambassadeur s'étant embarqué, nous prîmes congé de la Chine, et fîmes voile pour Manille, capitale des Philippines, ou de l'Inde espagnole, où nous arrivâmes le lundi 3 février; mais nous trouvâmes que ce n'étoit que le dimanche en cet endroit, ce qui vient des différentes routes que suivent les Espagnols et les Portugais pour se rendre dans les mers d'Asie, les uns prenant par le cap de Horn, et les

autres par le cap de Bonne-Espérance; circonstance qui peut occasionner des méprises à des étrangers nouvellement arrivés à Manille. Par exemple, un voyageur recevra une invitation pour le mercredi; sans réfléchir au chemin par où il est venu, il fera toilette le mardi, et arrivera sans être attendu.

La ville de Manille, d'après sa situation péninsulaire, ayant, d'un côté et de l'autre, un fleuve profond et rapide, avec des tranchées bien fortifiées qui traversent l'isthme, devrait être facile à défendre avec une garnison convenable, car il n'y a dans les environs aucune hauteur qui la commande; mais il ne s'y trouve presque aucun autre soldat que des mulâtres et des nègres, et la discipline y paroît plongée dans une profonde léthargie.

Les métisses, ou femmes mulâtres, qui sont une race croisée, provenant des Espagnols et des naturels du pays, se font remar-

quer par la régularité de leurs traits et leur air imposant. Ce genre de beauté est si universel, qu'on y trouve à peine une exception. La religion des Indiens, qui vivent sous la domination immédiate des Espagnols, est le christianisme; mais à Mindanao et dans les autres îles, dont le nombre s'élève à plus de mille, et où ils sont gouvernés par leurs sultans, on dit que c'est un mélange du mahométisme et du paganisme qui y régnoit autrefois. Les bords du fleuve, de même que ceux du lac d'où il sort, qu'on appelle Laguna de Bria, et dont le point le plus voisin de la ville en est à environ dix-huit milles, sont, dit-on, enchanteurs, et offrent ces beaux paysages qu'on trouve sous les Tropiques.

Ce lac s'étend à plus de trente milles dans l'intérieur. A son extrémité sont des sources d'eau chaude, nommées *los banos* ou les bains; mais elles paroissent trop chaudes

pour qu'on puisse s'y baigner. Luçon (1) a environ quatre cents milles de longueur sur deux cents de largeur, et si l'on savoit en tirer parti, elle fourniroit toutes les productions des deux Indes occidentales, et de l'Archipel qui en est voisin.

L'air y est si salubre que les médecins n'y ont presque rien à faire, et qu'ils se plaignent

(1) Le nom de Canada vient, dit-on, de ce que les Espagnols, en débarquant dans ce pays, répétèrent les mots *aca nada*, « il n'y a rien ici, » voulant dire qu'il ne s'y trouvoit pas d'or, mot dont les Indiens retinrent le son. Il paroît qu'une circonstance à peu près semblable donna lieu au nom de Luçon. Lorsque Magellan et son équipage y descendirent, ils trouvèrent sur le rivage une femme qui battoit du riz, comme c'est encore l'usage aujourd'hui, dans un mortier fait d'un tronc d'arbre creusé. Se voyant entourée d'étrangers, elle leur présenta le gros pilon de bois dont elle se servoit, en prononçant le mot *louson*, nom de cet instrument dans le pays, et les Espagnols n'en saisissant que le son, donnèrent à l'île le nom de *Luçon*.

qu'il ne s'y trouve pas d'*enfermedades reynantes*, de maladies régnantes, comme la fièvre jaune qui existe à la Havane, à Vera-Cruz, à Carthagène, et dans d'autres établissemens situés plus à l'est, suivant leur calcul. Ce malheur vient probablement de ce que Manille a, comparativement, moins de relations avec les Européens, ou *nouveaux venus*, les Espagnols qui y demeurent étant tous créoles, presque sans exception (1). Il en résulte donc qu'ils se trouvent acclimatés dès leur naissance. Une preuve de ce peu de communications, c'est que dans toute la ville et dans les faubourgs de Manille, il n'existe pas une seule auberge pour y recevoir les étrangers. On y voit des émigrans chinois par milliers; ils sont fort industrieux, et gagnent beaucoup d'argent. De

(1) Cette expression, *créole*, ne signifie pas une personne ayant le moindre mélange de sang noir; elle s'applique seulement aux blancs nés dans le pays.

même que la dernière classe de nos Juifs, ils vendent et même fabriquent toutes les petites marchandises de détail. Comme on les trouve dispersés dans presque toutes les îles des Indes , on pourroit les regarder comme les Juifs de l'est , s'ils étoient seulement à moitié aussi honnêtes.

Les Espagnols ne paroissent pas aujourd'hui être en pleine possession de Luçon. On pourroit dire qu'ils ne sont maîtres que des points qu'ils occupent militairement; car , d'après le compte qu'ils en rendent eux-mêmes , non-seulement il est dangereux de voyager dans la campagne sans escorte , mais il ne seroit pas prudent à un Espagnol de se promener seul dans les faubourgs , après le coucher du soleil. Un ou deux jours après notre arrivée , trois naturels coupables du meurtre d'une marquise , furent étranglés devant le portail d'une église. Ils sembloient avoir été poussés à ce crime par esprit de vengeance , plutôt que

par le désir du vol , car ils l'avoient commis sur une place publique , en la tirant de sa voiture , comme elle retournoit chez elle dans la soirée. Les assassinats de cette nature ne sont pas rares. Un officier de *l'Alceste* se trouvant un soir dans une société où l'on parloit des meurtres que les naturels commettent fréquemment , dit qu'il feroit donc bien de prendre garde à lui en s'en retournant : mais on l'assura , qu'étant officier anglois , il n'avoit rien à craindre. « Ils nous tuent , » ajouta-t-on , « mais ils vous craignent. » Ce ne peut être la crainte seule qui détourne les naturels d'assassiner les officiers anglois qui s'exposent sans crainte dans les endroits et dans les momens les plus favorables pour des meurtriers , sans recevoir la moindre insulte ; et il est probable qu'un François , un Allemand , ou tout autre étranger qui ne feroit que passer dans le pays , n'y courroit pas plus de danger , car il est évident que c'est contre leurs maîtres

que cet esprit d'hostilité existe , et c'est sans doute le résultat d'un mode impolitique de gouvernement. Un tel état de choses rendroit les Philippines une conquête fort aisée pour toute force armée qui voudroit les envahir en temps de guerre. Mais la cour d'Espagne, dans le moment actuel , paroît avoir plus à redouter ces sentimens d'indépendance qui se sont propagés de Buenos-aires à Manille, et qui semblent former un point qui réunit presque toutes les classes, sans même en excepter la hiérarchie ecclésiastique.

Le célèbre et infortuné La Peyrouse étant en cet endroit , lors de son voyage de découvertes, fait les remarques suivantes : « Manille est bâtie sur le bord d'une baie qui porte le même nom , et qui a plus de vingt-cinq lieues de circonférence. Elle est située à l'embouchure d'un fleuve navigable jusqu'au lac qui lui donne naissance , et c'est peut-être la ville du monde placée dans la position la plus délicieuse. On y trouve en

grande abondance des provisions de toute espèce , et à fort bon marché ; mais les étoffes , les marchandises et les meubles d'Europe y sont excessivement chers. Le défaut de concurrence , les prohibitions et les entraves multipliées auxquelles le commerce est assujetti , rendent toutes les productions de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères dans cette colonie qu'en Europe , et quoique les diverses importations fassent entrer tous les ans dans le trésor public 80 mille piastres , elle coûte en sus à l'Espagne 1,500 mille piastres qui y sont envoyées chaque année de Mexico.

« Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de diriger essentiellement son attention vers les Philippines. Ces îles ressemblent aux domaines de ces grands seigneurs , dont les terres restent sans culture , quoiqu'elles pussent faire la fortune de plusieurs familles. Je n'hésiterois point

à assurer qu'une très-grande nation qui ne posséderoit d'autre colonie que les Philippines, et qui y établiroit le meilleur gouvernement possible, pourroit voir sans envie tous les établissemens européens, d'Afrique et d'Amérique.

« Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient près du tiers. Ils ne paroissent, sous aucun rapport, inférieurs aux Européens. Ils cultivent la terre avec intelligence. On trouve parmi eux, charpentiers, menuisiers, serruriers, orfèvres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages, et j'en ai trouvé les habitans bons, hospitaliers et communicatifs. Quoique les Espagnols en parlent et les traitent avec mépris, je remarquai que les vices qu'ils attribuent aux Indiens, doivent plutôt être mis sur le compte du gouvernement qu'ils y ont établi eux-mêmes. »

En parlant du peu d'encouragement qu'y reçoit l'agriculture, il dit : « Dès que les

habitans ont la quantité de riz, de sucre et de végétaux, nécessaire à leur subsistance, le surplus n'est d'aucune valeur. En pareil cas, le sucre s'est vendu moins d'un sou la livre, et le riz est resté sur la terre sans être récolté.

« La société la moins éclairée auroit peine à former un système de gouvernement plus absurde que celui qui est suivi dans cette colonie depuis les deux derniers siècles.

« Le port de Manille qui devoit être libre et ouvert à toutes les nations, étoit encore fermé à tous les Européens il y a peu de temps, et ne s'ouvroit que pour quelques Mores, les Américains, et les Portugais de Goa. Le gouverneur est investi de l'autorité la plus despotique, et l'audience qui devoit modérer son pouvoir, est sans force devant le représentant du gouvernement espagnol. En point de fait, quoique non légalement, il dépend de lui de laisser entrer ou de confisquer les marchandises étrangères, que l'espoir du gain peut amener à Manille, et

c'est un danger auquel on ne s'expose que d'après la probabilité d'un très-grand profit, qui fait en définitif la ruine des consommateurs.»

C'est sans contredit le comble de la démence et de l'aveuglement, qu'une nation travaille à se faire un fardeau d'une colonie qui, si on le lui permettoit, pourroit non-seulement se suffire à elle-même, mais encore enrichir sa mère patrie. Ce fait peut marcher de pair avec le rétablissement de l'inquisition.

Les autorités espagnoles à Manille eurent des attentions marquées pour l'ambassadeur pendant le séjour qu'il y fit. Nous levâmes l'ancre le 9 février, cinglant vers l'Angleterre, et nous nous séparâmes de *la Lyre*, qui fit voile pour l'Inde, où elle portoit des dépêches.

Nous dirigeâmes alors notre course de manière à éviter les rochers et les écueils nombreux et encore peu connus, qui se

trouvent dans cette partie de la mer de la Chine, et surtout à l'ouest des Philippines, et du nord-ouest de Bornéo. Nous trouvant le 14 hors de ces parages, nous prîmes la route ordinaire pour passer par le détroit de Banca, ou par celui de Gaspar. Il fut décidé que nous prendrions le dernier comme étant plus direct, et moins sujet aux calmes que le premier. Nous les regardions tous deux comme aussi sûrs l'un que l'autre, d'après les reconnoissances qui en avoient été faites, et les cartes que nous avions à bord, et dont quelques-unes avoient été dressées par des personnes qui avoient elles-mêmes examiné les lieux. Dans la matinée du 18, à la pointe du jour, nous vîmes l'île Gaspar, à l'instant même où nous nous y attendions, et l'ayant passée nous nous dirigeâmes vers le détroit. Comme il est d'usage de le faire en approchant d'une côte ou d'un détroit, et surtout quand on ne le connoît point parfaitement, on prit toutes les me-

sures de précaution convenables. Le capitaine, le maître d'équipage, et l'officier de quart, qui sont en pareil cas particulièrement chargés de veiller à la sûreté du vaisseau, avoient passé toute la nuit précédente sur le tillac, et y étoient encore ce matin. La sonde donnoit un résultat conforme à ce qui se trouvoit marqué sur nos cartes, et nous suivions exactement la ligne qu'elles prescrivoient pour ne rencontrer aucun danger, le dernier de cette nature qui se trouvât encore entre nous et l'Angleterre, quand à sept heures et demie du matin le vaisseau toucha, avec un fracas épouvantable, sur un récif de rochers caché sous les eaux, et y demeura retenu.

Nous ne reconnûmes que trop tôt que tout essai pour le faire avancer auroit les suites les plus funestes, car des deux côtés des rochers sur lesquels nous étions retenus, la mer avoit de dix à dix-sept brasses de profondeur, et les avaries que le vaisseau

avoit reçues devoient le faire couler à fond en quelques minutes, s'il venoit à quitter cet étroit récif. Nous jetâmes promptement notre meilleure ancre de toue pour l'assurer, et l'en cessa bientôt de travailler aux pompes, dont on vit que le secours ne pouvoit nous être utile.

On mit alors des barques en mer, et le lieutenant Hoppner reçut ordre de partir sur le cutter et la barge, avec l'ambassadeur et sa suite, et tous ceux dont la présence n'étoit pas indispensable, et de les débarquer sur le point le plus voisin de l'île de Pulo-leat, qui paroissoit à la distance d'environ trois milles et demi. Pendant ce temps, le capitaine et les officiers restés sur le vaisseau, travaillèrent à sauver toutes les provisions auxquelles on put atteindre, tâche qui n'étoit pas facile, car tout étoit sous l'eau, qui s'élevoit au-dessus du pont d'orlop.

L'Alceste toucha, sans doute, à marée montante, car dans l'après-midi l'eau baissa

autour du vaisseau et par conséquent dans son intérieur, ce qui nous mit en état de nous préserver de la famine, en sauvant encore des caisses de provisions qu'on fit porter sur le rivage par les barques. On construisit aussi un radeau. On y plaça les objets les plus pesans et quelques bagages, et l'on employa les rames pour le conduire dans l'île. Au retour du cutter et de la barge qui avoient conduit à terre son Excellence et sa suite, nous apprîmes que le débarquement étoit très-difficile. Les mangliers croissoient dans la mer jusqu'à une distance considérable, et ce ne fut qu'après avoir cotoyé le rivage pendant près de trois milles, à partir de l'endroit où ils avoient cru pouvoir débarquer, qu'ils trouvèrent une petite ouverture à travers laquelle ils gagnèrent la terre ferme en grimpant de rocher en rocher. Là, en coupant au pied d'une hauteur une assez grande quantité de broussailles, car l'île étoit entièrement couverte de bois, ils parvinrent à

nettoyer un espace assez considérable pour pouvoir y bivouaquer à l'ombre des plus grands arbres.

Les travaux se continuoient avec activité à bord de *l'Alceste* : on s'efforçoit de sauver tout ce qui pouvoit être le plus utile dans la triste situation où nous nous trouvions; mais au retour de la marée, les flots ayant soulevé le vaisseau, le firent retomber sur les rochers avec tant de violence qu'il devint indispensable, vers minuit, de couper le mât de perroquet. Le mercredi 19, à la pointe du jour, je me rendis à terre avec deux hommes qui avoient été dangereusement blessés par la chute des mâts, et le capitaine me chargea d'un message pour lord Amherst. L'endroit dans lequel étoient nos compagnons étoit suffisamment romantique, mais il sembloit un séjour de ruine et de désolation. Peu de ceux qui s'y trouvoient avoient autre chose qu'une chemise et des pantalons, et l'ambassadeur étoit de ce nombre.

On voyoit dispersés par terre, les livres qu'on avoit pu sauver, et qu'on appelloit assez plaisamment un engrais littéraire; et des robes parlementaires, des habits de cour, des vêtements de mandarins étoient suspendus à tous les arbres avec de vieilles chemises et des gilets de matelots.

Lord Amherst ayant appris qu'on n'avoit pas encore pu transporter d'eau douce du vaisseau, et qu'il étoit à peine présumable qu'on pût s'en procurer en visitant le pont inférieur, fit assembler tout le monde autour de lui, et ordonna qu'on distribuât à chacun, sans distinction, un verre de celle qu'on avoit apportée la veille, et qui s'étoit trouvée sur le tillac, dans les fontaines filtrantes et dans quelques jarres. Il y fit ajouter un demi-verre de rhum, et prenant sa portion d'un air de bonne humeur, il donna l'exemple du calme et du courage, et prouva qu'il étoit disposé à partager toutes les privations; conduite qui ne manque jamais, en

pareille occasion , de produire un effet aussi heureux que puissant , surtout quand elle est adoptée , comme cela devoit toujours être , par un homme du premier rang.

Plusieurs détachemens revinrent après avoir inutilement cherché de l'eau. Ils creusèrent en divers endroits , et ne trouvèrent que de l'eau salée , peut-être parce qu'ils étoient trop près de la mer. Dans un endroit ils découvrirent le squelette d'un homme , et l'horrible idée qu'il étoit mort de soif se présenta à tous les esprits. Ceux qui pénétrèrent dans les bois , pour ces excursions , étoient obligés de faire des marques sur les arbres à mesure qu'ils avançaient , afin de retrouver leur chemin.

Dans l'après-midi , le capitaine Maxwell se rendit à terre pour se concerter avec lord Amherst sur la meilleure marche à suivre dans la situation périlleuse où nous nous trouvions. Les chaloupes ne pouvoient transporter la moitié de l'équipage , en quelque

lieu que ce fût ; et comme il étoit indispensable que quelqu'un allât dans le port ami le plus voisin , pour y demander du secours , le capitaine pensa que le plus convenable étoit que l'ambassadeur , avec sa suite et une garde convenable , se rendissent à Batavia , ou dans tel autre port de Java qu'ils pourroient atteindre , d'où ils pourroient envoyer des bâtimens pour chercher le reste de l'équipage.

Comme on étoit alors à l'époque de ce qu'on appeloit la mousson du nord-ouest , il y avoit toute probabilité que les chaloupes qui se trouveroient aussi favorisées par le courant , arriveroient en trois jours à Java. Par cet arrangement , qui fut heureusement conclu sans perte de temps , le capitaine arrivoit à un double but qu'il avoit également à cœur , et qu'il se faisoit un devoir d'atteindre ; d'abord de placer sur-le-champ l'ambassadeur et sa suite en lieu de sureté ; ensuite d'assurer par là , d'une manière plus

certaine que par tout autre moyen , le salut des officiers et des marins qui restoient avec lui sur l'île déserte. On regardoit comme vraisemblable qu'on pourroit faire partir de Batavia des barques à rames aussitôt après l'arrivée de son Excellence, et qu'elles pourroient arriver à l'île , quoique contre le vent et les courans , en douze ou quinze jours. M. Ellis promit de revenir sur le premier bâtiment qui pourroit partir pour venir nous prendre , et cette promesse, jointe à l'influence qu'auroit l'ambassadeur sur le gouvernement hollandois , étoit une nouvelle assurance qu'on ne mettroit aucun délai à venir à notre secours. Après *une fête champêtre*, fort courte et fort maigre dans ce désert, dans laquelle on regardoit le sel avec la même horreur que si ç'eût été de l'arsenic (1), vers cinq heures du soir, son

(1) Sans doute parce qu'on manquoit d'eau douce.

Note du traducteur.

Excellence , accompagnée de toute sa suite, du lieutenant Hoppner , commandant les chaloupes, de M. Mayne, comme pilote, de M. Cooke, lieutenant de la marine royale, de M. Blair, sous-officier, de M. Somerset, qui avoit accompagné l'ambassade pour voir le monde, et d'un détachement de gardes, dans le cas où l'on rencontreroit quelques-uns des pirates malais qui infestent ces mers, se rendirent sur le bord du récif, et s'embarquèrent sur le cutter et sur la barge. Ils étoient au nombre de quarante-sept, et avoient pour toute provision une moitié de mouton, un jambon, une langue, environ vingt livres de biscuit commun, quelques livres de biscuit de qualité supérieure, sept gallons d'eau, autant de bière, autant de spruce (1), et une trentaine de bouteilles de vin. Ce fut tout ce qu'on put leur donner. On jugea ces provisions suf-

(1) Espèce de bière. — *Note du traducteur.*

fisantes pour les soutenir pendant quatre à cinq jours; et au bout de ce terme, ils devoient être arrivés, ou se trouver dans un lieu où l'on est à l'abri de tous les besoins de l'humanité.

Après avoir un peu travaillé pour sortir des rochers, ils prirent le large, firent voile vers le sud, suivis des vœux de tous ceux qui restoient derrière eux, et nous les perdîmes bientôt de vue. Il restoit dans l'île 200 hommes, en y comprenant les mous-
ses et une femme.

CHAPITRE VIII.

Fâcheuse position du capitaine Maxwell et de son équipage. — On creuse un puits. — Arrivée de pirates malais. — Dispositions de défense. — Les pirates pillent et brûlent le vaisseau. — Affaire avec les pirates. — Arrivée de quatorze barques. — Entrevue avec le chef. — Le nombre des pirates augmente. — Leurs démonstrations hostiles. — Arrivée du Ternate, bâtiment venant de Batavia. — Départ de l'île. — Observations.

APRÈS le départ de l'ambassade, la première mesure du capitaine Maxwell fut de nommer des travailleurs pour creuser un puits dans un endroit que diverses circonstances firent regarder comme celui où l'on pouvoit le plus espérer de trouver de l'eau. Il changea ensuite la position de notre bi-

vouac , et le plaça au sommet de la hauteur. On y jouissoit d'un air plus pur et plus frais , et cet endroit , non-seulement étoit plus convenable pour la conservation de notre santé , mais il offroit aussi plus de facilités pour nous défendre , en cas d'attaque. On traça un sentier pour y conduire , et le feu fut employé pour en nettoyer le sommet. Cette dernière opération servit encore à nous débarrasser de milliers de fourmis , de couleuvres , de scorpions , de mille-pieds , et d'autres reptiles dont ce climat est abondamment pourvu. D'autres étoient occupés à réunir notre petite provision de vivres , qui furent déposés sous bonne garde , dans une sorte de magasin formé par la nature sous quelques quartiers de rochers , tout au plus haut de cette éminence. Un autre détachement s'étoit rendu à bord du vaisseau pour essayer d'ajouter encore quelque chose à nos provisions , et enfin de sauver tout ce qu'il seroit possible de sauver. Il y avoit à

cet effet communication de l'île au vaisseau, toutes les fois que la marée le permettoit. Depuis deux jours chacun étoit horriblement tourmenté par la soif. Un petit tonneau d'eau étoit tout ce qu'on avoit pu en retirer du vaisseau, et la distribution, pendant cet espace de temps, fut à peine d'une pinte pour chacun de nous. Jamais peut-être question ne fut réitérée si souvent, et avec tant d'inquiétude, que celle-ci : « Le puits donne-t-il quelque espérance ? » Vers onze heures du soir, les travailleurs qui avoient été obligés de suivre une direction oblique à cause de pierres énormes qu'ils avoient rencontrées, étoient arrivés à une profondeur de vingt pieds. Ils trouvèrent alors une terre rougeâtre, à laquelle succéda une espèce de marne ou d'argile un peu humide, et qui n'offroit au goût aucune particule saline. Un peu après minuit, on apporta au capitaine une bouteille d'eau bourbeuse pour échantillon, et du moment qu'on

apprit qu'elle étoit douce, chacun s'empessa tellement de se précipiter vers le puits, qu'il n'étoit plus possible que les ouvriers travaillassent. On fut obligé d'y placer des sentinelles, d'abord pour qu'ils pussent terminer leur besogne, et ensuite pour donner à l'eau le temps de s'éclaircir un peu. Heureusement il tomba en ce moment une forte pluie, et l'on se procura quelque soulagement en étendant des draps, des nappes, etc., qu'on tordoit ensuite avec grand soin. Il y a peu de situations où des hommes exposés à un torrent de pluie, et n'ayant aucun abri, bénissent cet événement comme un bonheur inespéré : c'est pourtant ce qui arriva alors. Plusieurs avoient imaginé de se baigner dans la mer, afin de boire par absorption, et ils prétendoient s'en trouver soulagés.

Dans la matinée du jeudi 20, le capitaine fit assembler tout l'équipage. Il annonça en peu de mots que, d'après les réglemens de

la marine, chacun, dans la circonstance présente, n'étoit pas moins responsable de sa conduite qu'auparavant; que tant qu'il vivroit il feroit observer la même discipline, et même, s'il étoit nécessaire, avec plus de rigueur qu'à bord du vaisseau; que cette discipline étoit nécessaire au salut général, et qu'il espéroit que chacun sentiroit la nécessité de s'y soumettre. Il assura en même temps qu'il auroit grand plaisir à recommander ceux qui se distingueroient par la sagesse et la régularité de leur conduite; enfin, que les provisions qu'on avoit pu sauver seroient distribuées, nécessairement avec économie, mais avec la plus stricte égalité, sans distinction de rangs, jusqu'à l'arrivée des secours qu'il espéroit que lord Amherst ne tarderoit pas à nous envoyer de Java.

Pendant cette journée, le puits fournit une pinte d'eau pour chacun. Elle avoit un goût comme d'eau et de lait, ressemblant un

peu au jus de la noix de coco. Au surplus personne n'y trouva à redire (1). Au contraire, elle répandit cette espèce de bonheur qui ne peut être apprécié que par ceux qui ont éprouvé le tourment d'une soif dévorante, sous les rayons du soleil tombant directement sur la tête, tandis qu'on est obligé de remplir en même temps des devoirs fatigans et pénibles. Ce jour fut employé à monter sur la hauteur tout ce qu'on avoit sauvé. Les barques retournèrent au vaisseau, mais presque sans utilité, tout ce qui pouvoit nous être d'une véritable valeur dans la circonstance où nous nous trouvions, étant sous l'eau. Nous espérions pourtant que, le beau temps continuant, comme tout sembloit l'annoncer, nous pourrions y faire

(1) En mélangeant cette eau avec, un peu de rum, quel-
qu'un dit assez heureusement qu'elle ressembloit à du punch
au lait, et nous tâchâmes de nous persuader qu'il ne se
trompoit point.

quelques visites plus fructueuses à la marée basse, ou qu'en brûlant la partie supérieure du navire, nous recueillerions encore quelques objets utiles.

Le vendredi 21, un détachement qui avoit passé la nuit sur le vaisseau, se trouva, au lever du soleil, entouré par un assez grand nombre de pirates malais, qui paroissent bien armés et bien équipés. N'ayant pas un sabre, pas un fusil pour se défendre, nos gens n'eurent que le temps de se jeter dans la barque, et de chercher à gagner le rivage. Plusieurs pirates leur donnèrent chasse, mais voyant deux autres barques partir du rivage pour porter du secours à celle qu'ils poursuivoient, ils retournèrent au vaisseau et s'en mirent en possession. Peu après, l'on nous avertit que du haut du rocher où l'on faisoit la garde, on avoit vu ces sauvages débarquer dans l'île à environ deux milles. Au milieu de tous les maux qui suivent un naufrage, de la faim, de la soif et de la fa-

tigue ; à l'instant ou nous nous trouvions menacés par un ennemi sans pitié , il étoit glorieux de voir l'esprit anglois ferme et inébranlable. L'ordre qui fut donné à chacun de s'armer le mieux qu'il le pourroit , fut exécuté avec promptitude et gaieté. On fit des bois de piques en coupant de jeunes arbres , on attachait solidement à l'un des bouts de petites lames d'épées et de couteaux , toutes sortes d'instrumens pointus , et jusqu'à de gros clous aiguisés. Ceux qui n'en avoient point , endurcissoient au feu le bout d'un bâton , le tailloient en pointe , et en faisoient encore une arme passable. Nous avions une douzaine de sabres ; les soldats de marine avoient trente fusils et autant de baïonnettes , mais ils n'avoient en totalité que soixante-quinze cartouches. Nous avions heureusement sauvé un peu de poudre qu'on avoit retirée , après le naufrage , des canons qui étoient chargés sur le tillac , car la sainte-barbe avoit été sous l'eau avant l'es-

pace de cinq minutes, et les marins, en martelant leurs boutons d'uniforme, et en formant des cartouches de morceaux de bouteilles brisées, se procurèrent une sorte de mitraille qui pouvoit produire quelque effet en tirant de près, et on leur donna ordre de ne pas tirer un seul coup, sans être sûr qu'il portât. Le charpentier, M. Cheffy, avec ses aides, s'occupa à abattre des arbres, et forma autour de notre camp, sous la direction du capitaine, une espèce d'enceinte. Des pieux furent fixés en terre, de distance en distance, et les arbres abattus étant serrés et entrelacés par le moyen de leurs branches, formoient une sorte de palissade qui nous mettoit un peu à couvert, et qui pouvoit arrêter la marche d'un ennemi dépourvu d'artillerie. La partie de l'île où nous avions débarqué, consistoit en une chaîne étroite de montagnes de la largeur d'une portée de fusil, bordées d'un côté par la mer, et de l'autre par une crique qui s'étendoit à

plus d'un mille dans les terres , et qui communiquoit presque avec la mer à son extrémité. Notre montagne étoit le point extérieur de cette langue de terre , et l'on peut s'en représenter la forme par celle d'un bol à punch renversé ; le bas formeroit nos fortifications , et le haut seroit notre citadelle.

Peu de temps après le premier rapport qui nous avoit été fait du débarquement des Malais , les gens que nous avions envoyés à la découverte vinrent nous apprendre qu'ils ne l'avoient pas effectué , mais qu'ils s'étoient établis sur quelques rochers voisins , où ils déposoit tout ce qu'ils pouvoient piller sur *l'Alceste*. Ils s'occupèrent ainsi toute la journée.

Dans la soirée , le capitaine passa une revue générale , et jamais on ne vit un rassemblement plus grotesque d'hommes armés. Mais quelque grossiers que fussent leurs instrumens de défense , il étoit satisfaisant

de voir que le courage pour s'en servir ne leur manqueroit pas (1) si l'occasion s'en présentoit. On forma les officiers et les hommes en compagnies et en divisions régulières; on leur assigna leurs postes, enfin on fit toutes les dispositions convenables. Un officier à la tête d'un peloton fut chargé de veiller aux barques pendant la nuit, et on les remorqua près du rivage. Une alarme qui eut lieu pendant la nuit montra la sagesse de ces dispositions; elle fut donnée par

(1) Les mousses même avoient attaché au bout d'un bâton une fourchette de table, ou quelque autre chose semblable, afin de s'en servir pour se défendre. Un des deux hommes qui avoient été dangereusement blessés par la chute des mâts, étoit dans son hamac suspendu entre deux arbres. On remarqua qu'il attachoit avec soin la lame d'un vieux rasoir au bout d'un bâton. On lui demanda ce qu'il vouloit faire. « Je ne puis pas me tenir sur mes jambes, » répondit-il, « mais si quelqu'un de ces misérables vient à portée de mon hamac, je veux qu'il porte de mes marques. »

une sentinelle qui avoit entendu du bruit dans des buissons, et en un clin d'œil chacun fut à son poste, sans la moindre confusion.

Le samedi matin, 22 février, quelques barques de Malais approchèrent du lieu où les nôtres étoient amarrées. Voulant nous assurer s'ils étoient portés à avoir avec nous quelques relations amicales, un officier et quatre hommes partirent dans une barque, et s'avancèrent vers eux, portant à la main une branche d'arbre chargée de feuilles, symbole de paix universellement reconnu. Ils leur firent des signes d'amitié, témoignèrent le désir de leur parler; mais tout fut inutile, les Malais ne vouloient que reconnoître notre position, et ils retournèrent aussitôt à leur rocher.

Le lieutenant en second, M. Huy, reçut ordre alors de partir avec nos trois barques, qui furent armées le mieux possible, de se rendre au vaisseau, et d'en reprendre pos-

session de gré ou de force, les pirates ne paroissant pas alors y avoir plus de quatre-vingts hommes. Dès que ceux qui étoient sur le rocher virent nos barques en mer, ils chargèrent leur pillage sur les leurs, et prirent le large.

Deux de leurs plus grandes barques étoient alors à l'œuvre sur la frégate, mais en voyant les nôtres s'avancer, et leurs compagnons abandonner le rocher, elles mirent pareillement en mer, après avoir mis le feu au vaisseau, opération qui fut suivie d'un tel succès, qu'au bout de quelques minutes il n'offroit plus qu'une masse de flamme et de fumée. Nos barques ne purent y aborder et revinrent dans l'île.

Là s'éteignit tout espoir de pouvoir s'entendre avec eux, si jamais nous avions pu raisonnablement croire à un tel espoir. Les Malais, et surtout ces pirates errans qui fourmillent dans les environs de Bornéo, de Biliton, et sur les côtes les plus désertes de

Sumatra, sont une race de sauvages les plus cruels et les plus féroces peut-être qu'on puisse trouver dans tout l'univers. Les Battas sont à la lettre cannibales. En incendiant le vaisseau, ils nous donnèrent une preuve non équivoque de leurs dispositions à notre égard : mais en dépit de leurs mauvaises intentions, ils ne firent pourtant que ce que nous avions intention de faire nous-mêmes, car en brûlant les ponts et toute la partie supérieure, les objets qui se trouvoient au fond pouvoient surnager, et il devenoit plus facile de s'en emparer.

Le vaisseau continua de brûler pendant toute la nuit, et les flammes que nous apercevions à travers les arbres répandoient une lueur mélancolique, et faisoient naître les plus tristes idées. Une alarme soudaine fit encore courir aux armes cette nuit. Un marin vit dans le bois quelqu'un qui s'avançoit vers son poste. Il cria qui vive, ne reçut aucune réponse, et concevant des soupçons, il

tira un coup de fusil. On reconnut, à des indices certains, que ce visiteur nocturne appartenoit à une race de grands babouins que nous avions trouvés établis dans l'île, et qui nous en disputoient la possession. Après du puits on allumoit un grand feu toutes les nuits pour en écarter les mosquitoes; et les sentinelles y avoient eu plus d'une alarme, occasionnée par ces messieurs à figure noire. Ils tourmentoient surtout quelques canards que nous avions sauvés du naufrage, les emportant sur les arbres, et les laissant tomber quand on les poursuivoit. Aussi dès que les canards apercevoient leurs persécuteurs, ils accouroient vers nous, sentant que la compagnie des hommes étoit pour eux une protection.

Le dimanche matin, on envoya les barques au vaisseau qui fumoit encore. On en rapporta quelques caisses de vin et de farine, et un tonneau de bière qui flottoient. Ce dernier présent du ciel fut annoncé comme le

service divin finissoit ; on en fit distribuer à l'instant une pinte à chacun , ce qui fut suivi de trois acclamations d'alégresse (1). Ce n'est que de cette manière qu'un marin anglois sait témoigner les sentimens de son cœur. C'est ainsi qu'il rend grâces pour un bienfait qu'il reçoit , qu'il honore son ami , qu'il défie l'ennemi , et qu'il célèbre sa victoire.

Pendant cette journée nous continuâmes à travailler à nos retranchemens , nous coupâmes le bois tout autour à quelque distance , afin de voir ces barbares s'ils approchoient , et de pouvoir bien les recevoir. Ils

(1) Un de ces hommes , religieux jusqu'au ridicule , dit au chapelain que jamais il n'avoit vu une pareille scène en Angleterre ; des hommes pousser des acclamations en sortant du service divin ! « c'est que peut-être , » lui répondit le chapelain avec esprit et gaieté , « vous n'y avez jamais vu une congrégation mourant de soif , qu'on renvoyoit avec la promesse d'une pinte de bière. »

s'étoient retirés derrière une petite île nommée Pulo-chalacca , ou l'île du malheur , à environ deux milles de nous , et ils sembloient y attendre des renforts , car plusieurs de leurs barques avoient fait voile vers Billiton.

Le lendemain les barques retournèrent encore au navire , et en rapportèrent quelques tonneaux de farine qui n'étoit gâtée qu'en partie ; quelques caisses de vins , une quarantaine de piques et dix-huit mousquets. Le canonnier , M. Holman , s'occupa à faire des cartouches à fusil avec la poudre qu'on avoit retirée des canons avant de sortir du vaisseau ; et avec une petite quantité de plomb qu'on en avoit aussi rapporté , et quelques ustensiles d'étain qu'on fit fondre , on jeta des balles de mousquet dans des moules de terre. Tout cela n'ajoutoit pas peu à notre confiance et à notre sûreté. Le puits n'avoit pu nous fournir qu'une pinte d'eau par jour , à chacun pendant tout ce temps ,

mais on finit ce jour-là d'en creuser un autre au pied de la montagne , et il nous fournit une eau plus claire et plus abondante. Nous pûmes donc alors jouir sans restriction *du luxe* de boire à longs traits , et nous ne craignions plus d'exciter la soif , étant certains que nous n'en goûterions que mieux le plaisir de la satisfaire.

Le 25 , les barques firent leur expédition ordinaire au vaisseau. On trouva encore quelques caisses de vin , et un petit nombre de piques. Ces deux nouveaux présens de la Providence avoient chacun leur utilité entre les mains de gens également portés à bien recevoir leurs amis et leurs ennemis. On s'occupa à terre à terminer les sentiers conduisant aux puits , et à abattre les arbres qui nous cachotent la vue de la mer.

Le mercredi 26 , à la pointe du jour , on découvrit deux barques de pirates , traînant chacune un canot à la remorque , près de la petite baie où les nôtres étoient amarrées.

Le lieutenant Hay , gaillard aussi brave que vigoureux , y avoit été de garde cette nuit , et par conséquent y avoit couché. Il leur donna chasse à l'instant avec nos trois barques ; mais les pirates coupant le cable de leurs canots qu'ils abandonnèrent , s'éloignèrent à toutes voiles. Une des barques sur laquelle étoit M. Hay , les atteignit pourtant. Les Malais prirent alors une attitude menaçante , se montrèrent disposés au combat , et tirèrent sur la barque. M. Hay y répondit en faisant feu du seul fusil qu'il eût à bord. Dès qu'ils furent plus près , les Malais lancèrent des dards et des javelines. Plusieurs tombèrent dans la barque , mais sans blesser personne. M. Hay fit jeter le grappin dès qu'il le put , et étant monté à l'abordage , leur tua quatre hommes : cinq se précipitèrent dans les flots , aimant mieux mourir que demander quartier , et l'on fit deux prisonniers , dont l'un étoit dangereusement blessé.

Ils avoient pris des mesures pour que leur barque ne nous restât point, car elle coula à fond presque à l'instant même. Rien ne peut excéder la férocité farouche de ces pirates. L'un d'eux, qui avoit reçu une balle à travers le corps, ayant été porté dans notre barque, au moment où la sienne s'enfonçoit, dans le dessein de lui sauver la vie, saisit avec fureur un sabre qui se trouva à sa portée, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le lui arracher des mains. Il mourut au bout de quelques minutes. La seconde barque, après nous avoir envoyé une décharge de mousqueterie, prit le large et s'échappa en tournant l'extrémité nord de l'île. Nous nous emparâmes des deux canots où nous trouvâmes divers objets provenant du pillage du vaisseau. Nous jugeâmes que c'étoient les deux barques qui l'avoient incendié. Lorsque les deux prisonniers, dont l'un étoit d'un certain âge et l'autre encore jeune, furent amenés sur le rivage, ils parurent se regar-

der comme dévoués à la mort , et ils attendoient leur sort d'un air sombre et morne. Mais quand ils virent qu'on pansoit les blessures du plus jeune , qu'on délioit les mains de son compagnon , qu'on leur offroit des vivres , et qu'on les traitoit avec bonté , ils prirent un air plus serein , et ils parurent surtout charmés de voir enterrer avec décence le corps de leur camarade qui étoit mort pendant la traversée.

Les Malais sont un peuple d'un aspect peu prévenant ; leurs corps d'une couleur de bronze foncé , leurs dents noircies et leurs lèvres rougies à force de mâcher le bétel et le siri , leurs narines ouvertes , et leurs cheveux pendans en longues mèches droites sur leur front et sur leurs épaules , leur donnent un air d'assassins et d'anges de ténèbres. Ils sont ennemis de la joie , et on ne les voit jamais sourire.

L'état d'une des blessures qu'un des Malais avoit reçues (le genou percé d'une

balle , et les os matériellement injuriés) , auroit justifié l'amputation , surtout en suivant la pratique des camps ; mais nous pensâmes qu'il seroit impossible de faire concevoir au patient qu'on ne faisoit cette opération que pour son bien ; qu'il pourroit la prendre pour un supplice qu'on lui faisoit subir ; et que si quelqu'un des nôtres tomboit entre les mains des Malais , cela pouvoit leur donner l'idée de leur faire aussi quelque amputation : nous résolûmes donc de voir ce que pourroient faire des soins joints à une bonne constitution. On bâtit une petite cabane pour le malade , on lui donna une couverture et tout ce dont il avoit besoin , et son camarade fut chargé de le veiller. Ils refusèrent d'abord les vivres qu'on leur présenta , mais en leur donnant du riz pour le préparer à leur manière , ils parurent satisfaits. Comme ces pirates n'attendent aucun quartier quand ils sont faits prisonniers dans leurs expéditions , et qu'on leur

fait souvent perdre la vie dans de cruelles souffrances , ce motif pouvoit avoir déterminé leurs compagnons à se noyer.

Dans l'après-midi, immédiatement après cette rencontre , nous vîmes quatorze grandes barques et plusieurs plus petites , venir du côté de Banca , et peu après elles jetèrent l'ancre derrière Pulo-chalacca. Plusieurs hommes de leur équipage débarquèrent , portèrent sur leurs épaules des fardeaux dans le bois , et en allèrent chercher d'autres. D'après la direction d'où ils venoient , et voyant qu'ils avoient jeté l'ancre à l'endroit qui avoit été pris pour rendez-vous lors du départ de lord Amherst , nous conçûmes l'espérance que c'étoit un secours qui nous arrivoit de Batavia.

Le petit drapeau qui appartenoit à l'ambassade fut arboré sur le haut de la montagne où nous étions campés , et les étrangers en firent flotter un au même instant au haut de leurs mâts. Désirant savoir au juste

qui ils étoient , nous chargeâmes M. Syker et quelques jeunes gens d'avancer vers eux le long du rivage. Un détachement des nouveaux arrivés vint à leur rencontre , avec un drapeau. Lorsqu'ils furent près de se joindre , les Malais s'arrêtèrent , et le porte-étendard continua seul à marcher. On en fit autant de notre côté. Les deux députés s'approchèrent avec précaution ; force salamalecs d'un côté , beaucoup de salutations de l'autre ; on se prit la main ; enfin les deux partis se joignirent , et se rendirent en bonne intelligence dans le lieu où étoient le capitaine et plusieurs officiers. Convaincus alors que c'étoient des amis envoyés à notre secours , nos marins poussèrent des acclamations , et la joie brilloit sur tous les visages ; mais cette joie ne fut pas de longue durée. Quoiqu'ils eussent déposé leur drapeau aux pieds du capitaine , en signe de soumission , et que leur conduite fût civile , nous reconnûmes que ce n'étoit qu'une

tribu errante qui s'occupoit à recueillir une herbe marine qui croît sur les côtes de ces îles , et plus abondamment encore sur celles des îles Pelew. Cette herbe est, dit-on, un objet de commerce avec les épicuriens chinois qui en font des soupes ainsi que de leurs nids d'oiseaux. Nous apprîmes tout cela par signes et à l'aide de quelques mots malais que quelques-uns de nous connoissoient.

M. Hay à la tête de son détachement armé, auquel plusieurs officiers se joignirent, se rendit à bord de la barque de leur chef ou Rajah , comme ils le nommoient. Il avoit témoigné un grand désir de voir le capitaine, et lui avoit envoyé en présent du poisson et du lait de coco. Pendant la nuit on s'entretint des moyens d'entrer en négociation avec ces Indiens. Quelques-uns pensèrent que l'espoir d'une récompense pourroit les déterminer à nous conduire à Java , et que leurs barques jointes aux nôtres suf-

froient pour nous y transporter. D'autres , réfléchissant sur le caractère perfide des Malais , craignirent qu'ils ne fussent tentés de nous assassiner quand nous serions en leur pouvoir, afin de s'emparer du peu d'objets qui nous restoient, et qui pou eux étoient d'une grande valeur. Ils pensèrent donc que le meilleur parti étoit de les désarmer , de les forcer de nous conduire à Batavia , et alors de les récompenser du temps que nous leur aurions fait perdre et des peines que nous leur aurions données.

La matinée du 27 nous dispensa de discuter davantage ce sujet. *Le Rajah* et sa suite ayant découvert le vaisseau naufragé, nous vîmes toutes les barques occupées à le piller. Il est probable que la veille ils ne connoissoient pas notre véritable situation, et qu'ils s'étoient imaginé que quelque établissement avoit été formé en cet endroit comme à Minto. Tel étoit peut-être le motif de la civilité qu'ils nous avoient montrée

d'abord, car du moment que la vue du navire échoué leur eut ouvert les yeux sur notre position, nous n'entendîmes plus parler de présens de poisson ou de lait de coco.

On jugea qu'il seroit impolitique d'envoyer nos barques les attaquer ouvertement : cette mesure n'auroit servi qu'à les écarter momentanément du vaisseau, et à les mettre en garde contre une surprise nocturne, si nous la jugions nécessaire dans un jour ou deux. Leur pillage sur le navire ne pouvoit nous faire que peu de tort, car le cuivre et le fer qu'ils enlevoient alors ne pouvoient pas nous être d'une grande utilité.

Nous avions conduit nos barques la veille dans une autre petite baie, plus retirée, presque cachée sous les branches des arbres, et où elles étoient plus en sureté en cas d'attaque, attendu les rochers qui la protégeoient, et où nous placions toutes les nuits un officier et un piquet. On traça un sentier tortueux qui communiquoit de cet endroit avec le camp.

Le vendredi 28, les Malais étoient encore occupés autour du vaisseau. Une de leurs barques s'avança vers l'île dans l'après-midi, mais une des nôtres ayant été à sa rencontre, elle refusa de s'approcher, et retourna joindre sa flotte. Aucun secours n'étant arrivé de Batavia, et l'époque à laquelle nous croyions devoir en attendre étant passée, nous réparâmes nos barques, et nous travaillâmes à la construction d'un bon radeau, pour nous donner des moyens additionnels de quitter le séjour où nous nous trouvions, avant que nos provisions fussent entièrement épuisées.

Le 1^{er} mars, les Malais reçurent une grande augmentation de forces, par l'arrivée de quatorze nouvelles barques qui vinrent du côté du nord, et qui étoient probablement celles que nous avions déjà vues. Toutes travaillèrent avec ardeur au dépeçement du vaisseau.

Le dimanche 2, à la pointe du jour, les

pirates ayant encore reçu un renfort plus nombreux pendant la nuit, laissèrent les plus petites barques continuer le pillage, et s'avancèrent avec vingt de leurs plus gros bâtimens vers le lieu de notre débarquement. Ils firent feu d'une de leurs pièces d'artillerie, battirent leurs tambours, et poussant des hurlemens affreux, jetèrent l'ancre en ligne, à la distance d'un cable de notre baie. Nous fûmes tous à l'instant sous les armes; on envoya du renfort sur nos barques, et comme quelques-unes des leurs avoient tourné la baie, en arrière de notre position, on plaça des sentinelles pour surveiller leurs mouvemens, et l'on fit battre le pays par des patrouilles, de crainte qu'on ne nous dressât quelque embuscade par terre.

En ce moment, le vieux prisonnier malais qui étoit sous la garde des sentinelles placées près du puits, qui l'avoient imprudemment chargé de couper du bois pour

le feu , entendant les cris de ses concitoyens ,
laissa son camarade blessé se tirer d'affaire
comme il l'entendrait , s'enfuit dans le bois
en emportant sa hache , et parvint à s'échap-
per.

Après avoir fait tous ces préparatifs ,
voyant qu'ils ne faisoient aucune tentative
de débarquement , un officier sortit de la
baie sur un canot , en leur faisant des signes
d'amitié , afin de voir comment ils agiroient.
Après quelques instans de délibération , une
de leurs barques , montée de plusieurs hom-
mes armés de *cris* , ou poignards recour-
bés , s'approcha du canot ; mais cette entre-
vue ne servit qu'à fournir un nouveau trait
de leur esprit pillard , quelques-uns d'entre
eux s'étant pris d'une belle passion pour la
chemise et les pantalons d'un mousse. Ce-
pendant , comme il se montra peu disposé
à en céder la possession , ils n'eurent pas re-
cours à la violence.

Nous écrivîmes alors une lettre que nous

adressâmes au chef de l'établissement de Minto, situé à l'extrémité nord-ouest de Banca. Nous lui exposions la situation dans laquelle nous nous trouvions, avec prière de nous envoyer, s'il le pouvoit, un ou deux petits bâtimens, un peu de pain, quelques salaisons, et des munitions. Le même officier sortit encore de la baie dans un canot, et la même barque vint de nouveau à sa rencontre. Il remit la lettre à ceux qui la montoient, en répétant plusieurs fois le nom Minto, qu'ils semblèrent bien comprendre, et en leur désignant le côté où se trouvoit cet établissement. On leur fit entendre que s'ils nous apportoient une réponse, on les récompenseroit en leur donnant beaucoup de dollars, et on leur en montra un pour échantillon. C'étoit plutôt pour les mettre à l'épreuve, que dans l'espoir qu'ils nous rendroient ce service; et en effet, quoiqu'une de leurs barques partit presque à l'instant dans la direction de Pulo-chalacca, où

il paroît que résidoit leur principal chef, aucune ne prit celle de Banca.

Cependant leurs forces augmentoient rapidement, et ils n'avoient alors pas moins de cinquante bâtimens de diverses grandeurs. Les plus grands portoient seize à vingt hommes, les plus petits sept à huit, de sorte qu'en prenant un taux moyen de dix hommes, au plus bas, par chaque barque, ils devoient se trouver, tout au moins, au nombre de cinq cents. Le pillage du vaisseau paroissoit terminé, et n'être plus pour eux qu'un objet secondaire. Ils pensoient que le butin le plus précieux devoit être en notre possession. Ils établirent donc un blocus rigoureux autour de nous, resserrant notre baie d'une ligne fort étroite, surtout à haute marée, de crainte que nos barques n'en profitassent pour leur échapper.

Dans l'après-midi, quelques-uns des gens du *Rajah*, que nous avions d'abord consi-

dérés comme nos amis, s'avancèrent comme pour parlementer. On s'approcha d'eux, et ils nous firent entendre, tant par signes que par quelques mots que nous pûmes comprendre, que tous les Malais, excepté eux, avoient de mauvaises intentions contre nous; qu'ils avoient dessein de nous attaquer la nuit suivante, et ils nous proposèrent de nous envoyer une partie de leur troupe sur notre montagne pour nous défendre. Leur première conduite, et leur liaison avec les autres Malais, démonstroient si évidemment la perfidie de cette offre, qu'il est à peine nécessaire de dire que nous la refusâmes, en leur faisant entendre que nous saurions nous défendre nous-mêmes. Ils retournèrent aussitôt vers leur flotte, qui prit à l'instant une attitude menaçante.

Dans la soirée, quand tout le monde fut sous les armes, à l'ordinaire, pour passer la revue, et placer les différens postes, le capitaine prononça, d'un ton animé, le

discours suivant, presque mot pour mot.

« Vous devez, mes camarades, avoir tous observé, comme moi, aujourd'hui, le grand accroissement des forces des ennemis, car nous devons maintenant les considérer comme tels. D'après la posture menaçante qu'ils ont prise, et pour plusieurs autres raisons, j'ai tout lieu de croire qu'ils nous attaqueront cette nuit. Je ne chercherai pas à dissimuler notre situation, parce que je crois qu'il n'existe point parmi vous un seul homme qui craigne de faire face à quelque danger que ce soit; mais nous sommes maintenant fortement retranchés, et notre position est si bonne sous tous les rapports, qu'armés comme nous le sommes, nous pourrions la défendre même contre des troupes régulières. Que penseroit-on de nous, si nous nous laissions intimider par une bande de sauvages nus, armés de *cris* et de javelines? Il est vrai qu'ils ont des canons dans leurs barques, mais ils ne peuvent s'en

servir à terre. Je ne leur ai vu ni fusils, ni mousquets; et quand ils en auroient, nous n'en sommes pas dépourvus. Je ne veux pas vous abuser sur les moyens de résistance qui se trouvent entre nos mains. Lorsque nous fûmes jetés sur ce rivage, nous étions presque sans défense; nous n'avions que soixante-quinze cartouches; aujourd'hui nous en possédons seize cents. Je ne crois pas qu'ils puissent envoyer contre nous plus de cinq cents hommes; mais avec deux cents comme ceux que je vois autour de moi, je n'en craindrois ni mille, ni quinze cents. J'ai une entière confiance que nous les battrons. Les hommes armés de piques tenant ferme, nous leur enverrons une volée de mousqueterie à laquelle ils ne s'attendent pas; quand ils seront en confusion, nous les chargerons; nous les précipiterons dans la mer, et il y'a dix contre un que nous nous emparerons de leurs bâtimens. Que chacun soit donc sur le qui-vive; les armes à la

main, et si ces barbares osent se présenter cette nuit, qu'ils apprennent ce que c'est que d'avoir à faire à des Anglois. *Amos ne le*
 Jamais, peut-être, trois acclamations bruyantes ne furent données avec plus d'enthousiasme que celles qui partirent à la fin de cette harangue, aussi courtes que bien placée : les échos des bois les répétèrent, et les piquets placés près du puits et dans la baie ; y répondirent comme par un mouvement d'instinct et de sympathie. *prio est*
 Il régnoit dans ces acclamations une sorte d'accord et d'unité qui les rendoient bien différentes des cris et des hurlemens de ces sauvages ; et en parvenant à leurs oreilles, elles produisirent probablement quelque effet ; car on remarqua en ce moment (huit heures du soir) qu'ils faisoient des signaux avec des lumières à quelques-uns de leurs bâtimens qui étoient derrière l'île. Si jamais marins et matelots éprouvèrent l'ardeur de combattre, ce fut en cette occasion. Tout

conspiroit à les animer. Une attaque injuste, cruelle et barbare de la part des Malais, une attaque qui ajoutoit la calamité à l'infortune, faisoit naître dans tous les cœurs le désir d'une juste vengeance; et l'appel que le capitaine venoit de faire au caractère national, ne pouvoit pas laisser refroidir ce sentiment. Après un repas sobre, mais enjoué, chacun se coucha suivant l'usage, à côté de ses armes, et le capitaine resta avec ceux qui étoient de garde, pour faire exécuter toutes ses dispositions. Une alarme qui fut donnée pendant la nuit démontra l'utilité de préparer les esprits des soldats: chacun fut à son poste avec la rapidité de l'éclair; et si l'on éprouva de l'humeur et des regrets, ce fut de ce que l'alarme se trouva fautive.

Les premiers rayons du jour, le lundi 3, nous firent voir les pirates exactement dans la même position, en face de nous; mais dix nouveaux bâtimens étoient encore ve-

nus les joindre, ce qui portoit leur nombre à six cents hommes au moins. Leurs complots commençoient à mûrir, et notre situation devenoit à chaque instant plus critique. Les forces des ennemis prenoient un accroissement rapide, et nos foibles provisions diminuant tous les jours, rendoient indispensable d'adopter sans délai quelque mesure désespérée.

Ce qui nous paroissoit le plus praticable, étoit une attaque soudaine pendant la nuit par nos quatre barques bien armées, de nous emparer à l'abordage de quelques-uns de leurs bâtimens, de les garnir d'hommes, de renouveler ensuite notre attaque avec de plus grandes forces, et de faire sur eux de nouvelles prises où de les disperser. La possession de quelques-unes de leurs barques, jointes aux nôtres, devoit d'autant plus aisément nous mettre en état de gagner Java, que notre nombre diminueroit probablement en cette occasion. Tout essai pour tra-

verser sur un fradeau leur flotte armée de canons, étoit évidemment impossible. Notre situation étoit véritablement inquiétante, et le devenoit davantage à chaque instant. D'un côté, la famine menaçoit de nous assaillir incessamment; de l'autre, nous étions entourés de sauvages féroces, de qui nous n'avions à attendre ni pitié, ni merci. Aucun symptôme de découragement ou de désespoir ne se montroit pourtant parmi nous; tous les esprits étoient exaltés; et si l'on pouvoit juger du sentiment général par la physionomie, les manières et les expressions de chacun, il paroïssoit régner partout une calme détermination de les attaquer, de les vaincre, ou de périr comme il convient à des hommes, en travaillant à conquérir leur liberté.

Vers midi, tandis qu'on formoit force projets, et qu'on faisoit force propositions sur les moyens de les exécuter, M. Johnstone, toujours sur le qui-vive, ayant monté

sur un arbre qui nous servoit d'observatoire, et qui étoit le plus élevé de ceux qui se trouvoient sur le sommet de la montagne, aperçut à une grande distance vers le sud, un navire qu'il jugea plus considérable qu'un bâtiment malais. Tout autre sujet de conversation cessa aussitôt de nous occuper, et tous les yeux se fixèrent avec intérêt sur l'arbre d'où nous attendions la confirmation de nos espérances. On y fit monter un homme avec un télescope; mais un nuage épais qui couvrit cette partie de l'horizon, déroba cette voile à ses yeux. Elle reparut au bout d'environ vingt minutes, et il nous annonça que c'étoit bien décidément un navire européen. « En êtes-vous bien sûr? » lui demanda-t-on vivement. « Parfaitement sûr, » répondit-il, « c'est un vaisseau marchand ou brick qui s'avance vers l'île à toutes voiles. » La joie, les transports que fit naître l'espérance de notre délivrance, peuvent se concevoir plus aisément que se décrire. D'au-

tres pensées succédèrent tout à coup à celles qui nous occupoient, comme si nous nous fussions éveillés d'un rêve désagréable. Nous déployâmes un drapeau tout au haut de l'arbre, afin d'attirer l'attention du navire, dans le cas où ce seroit un bâtiment étranger se trouvant dans ces parages.

Les pirates ne tardèrent pas à faire la même découverte, un signal leur ayant été fait par leurs barques stationnées derrière Pulo-chalacca. Cette vue occasionna beaucoup de mouvement parmi eux. Comme la marée nous favorisoit, nous pensâmes qu'en dépassant tout à coup le récif, il nous seroit possible de mettre quelques-unes de leurs barques sous notre feu, et de nous en emparer; mais ils parurent soupçonner notre projet, car du moment que nos marins parurent sous des mangliers, la barque malaise la plus voisine leur tira un coup de canon, et toutes mirent à la voile au même instant. Nos gens firent feu sur eux, mais

sans aucun effet; car indépendamment de l'adresse avec laquelle ils savent manœuvrer, le vent les mit en état de tourner Tes rochers. Cette circonstance fut pourtant heureuse pour nous, car s'ils avoient conservé leur position, nous étions à leur merci tout aussi-bien qu'auparavant, le vent et les courans ayant obligé le navire de jeter l'ancre à huit milles de l'île, et à onze ou douze de l'endroit où nous nous trouvions; et comme le vent et les courans restèrent les mêmes pendant quelque temps, ils pouvoient aisément, avec leurs forces, couper toute communication entre nous. Il est même fort extraordinaire, et ce fut une faveur de la Providence, que pendant cette mousson, le vaisseau ait pu s'avancer autant qu'il le fit. Le blocus étant levé, une de nos barques fut dépêchée vers le navire avec MM. Syker et Abbot, qui trouvèrent qu'étoit le *Ternate*, bâtiment de la compagnie des Indes, envoyé à notre secours par

lord Amherst. Il avoit à bord MM. Ellis et Hoppner, qui s'étoient embarqués le jour même de leur arrivée à Batavia, et qui avoient fait voile sur-le-champ pour notre île. Notre barque put venir nous rejoindre, mais nos amis qui tentèrent de venir à terre dans le cutter du *Ternate*, furent obligés d'y renoncer, après avoir lutté neuf heures contre le courant, pendant la nuit du lundi et la matinée du mardi 4. Nous employâmes cette journée à disposer tout ce que nous avions sauvé de *l'Alceste* pour l'embarquer.

Le mercredi 5, M^{rs} Ellis et Hoppner purent se rendre près de nous. Le souvenir de la promesse que le premier nous avoit faite volontairement, lors de son départ, et qu'il remplissoit en paroissant en ce moment comme notre libérateur, ajouta aux circonstances intéressantes de notre réunion, et donna une nouvelle force à tous nos sentimens d'amitié. Ils furent reçus dans le fort

Maxwell aux acclamations de toute la garnison qui s'étoit mise sous les armes.

Ce fort et ceux qui l'habitoient offroient un aspect aussi singulier que romantique : les cabanes, ou cavernes, comme nous les appelions, de quelques-uns de nous, formées de branchages et couvertes de feuilles de palmiers, dispersées au pied d'arbres majestueux qui ombrageoient notre camp; les tentes rustiques des autres; le misérable accoutrement des hommes; leur longue barbe, les piques et les coutelas dont ils étoient armés, donnoient à cet endroit, surtout pendant la nuit à la lueur du feu, un air sauvage et pittoresque qui excédoit tout ce que l'imagination pourroit se figurer d'une scène de voleurs.

Deux des barques du *Ternate* arrivèrent aussi avec une caronade de 12, des boulets, de la mitraille, de la poudre et des balles, dans le cas où les pirates viendroient à reparoitre avant notre départ, dont les

préparatifs exigeoient toute la journée du mercredi, attendu la difficulté des communications.

Le jeudi 6, la majeure partie de nous partirent dans les barques, dont le nombre étoit augmenté, et se rendirent à bord du *Ternate*. Le radeau mit aussi à la voile avec quatre officiers, quarante-six hommes d'équipage et une vache; et après une heureuse traversée, pendant laquelle ils prirent plus d'un bain froid, ils arrivèrent au vaisseau à la nuit tombante. Tout ce que nous ne pûmes emporter, et qui parut pouvoir être de quelque utilité aux barbares malais, fut arrangé en pile au haut de la montagne, et nous en fîmes un feu de joie.

A minuit, les barques retournèrent à l'île pour en ramener le capitaine Maxwell et ceux qui y étoient restés avec lui. Ils arrivèrent à bord le 7 mars dans la matinée, et nous y reçûmes le meilleur accueil du

capitaine Davidson et de ses officiers (1).

L'île de Pulo-leat a environ six milles de longueur sur cinq de largeur. Elle est située à environ deux degrés et demi au sud de l'équateur. Elle est voisine de Banca, et fait partie de la ligne des îles qui se trouvent entre cette dernière et Bornéo. Elle est inhabitée, et autant que nous pûmes nous en assurer, ce qui n'étoit nullement facile, elle ne produit rien qui puisse être à l'usage de l'homme. Nous trouvâmes un grand nombre d'écorces d'un fruit, que nous découvrîmes ensuite à Batavia être le fameux et délicieux mangoustan, qui ne réussit que près de la ligne. Mais les babouins, seuls habitants de cette île, avoient déjà disposé des fruits. Si nous en eussions trouvé d'entiers, nous en aurions certainement mangé, quoi-

(1) Le Malais blessé fut aussi conduit à Batavia, et quoique l'articulation de son genou ne soit pas rétablie, il est probablement maintenant employé à bord du *Ternate*.

que sans en connoître la nature, l'exemple des singes pouvant servir à nous rassurer, surtout dans un moment où la nécessité nous forçoit à économiser nos provisions.

Le sol de cette île paroît susceptible de rapporter toutes les productions de la zone torride, et si elle étoit défrichée et cultivée, ce seroit un endroit fort agréable. On y trouve l'arbre qui produit le cachou.

La petite quantité de provisions sauvées du naufrage, et l'incertitude de la durée du séjour que nous devons faire dans cette île, faisoient une loi d'apporter de l'économie dans la distribution des vivres, et de veiller à ce que rien n'en fût perdu. Le mode qu'adopta le capitaine Maxwell à cet effet, étoit de faire couper en petits morceaux tout ce qui devoit fournir à la consommation de la journée, volailles, bœuf salé, porc, etc. On faisoit bouillir le tout ensemble, et on en distribuoit une mesure à chacun, publiquement,

ouvertement, et sans aucune distinction. (1)
 Par ce moyen, rien n'étoit perdu, et la distribution pouvoit se faire d'une manière plus égale que par tout autre moyen : enfin, l'économie qui régnoit dans les rations qui en étoient accordées ne les faisoit paroître que plus savoureuses. Tout le pain avoit été perdu, à l'exception de quelques livres. Les hommes d'équipage avoient une demi-mesure de rhum qu'on leur distribuoit par moitié au dîner et au souper. On accorderoit un supplément quand il y avoit des travaux pénibles. Les officiers avoient deux verres de vin à dîner, et un quart de mesure de rhum à souper.

On trouva un matin un petit sac de gruau

(1) La vérité exige que je dise ici, et cela n'a rien de bien étonnant dans un si grand nombre d'hommes, qu'il se trouvoit parmi nous un ou deux gloutons qui cherchoient le moyen de se procurer une ration un peu plus forte, mais leur manière d'agir n'avoit aucune influence sur le sentiment général.

d'avoine que quelques jeunes sous-officiers écossois jugèrent devoir leur appartenir. (1) Ils s'assirent donc avec une grande joie autour d'un bassin à laver les mains, (2) dans lequel ils avoient fait une espèce de bouillie : mais ils comptoient trop sur l'antipathie de leurs amis Anglois pour ce genre de nourriture ; ceux-ci pensant que ce n'étoit pas le moment d'écouter les préjugés nationaux, en réclamèrent leur part, et la mangèrent de bon appétit, sans faire la grimace.

La garde du poste qui couvroit les barques étoit alternativement sous le commandement de MM. Hay, Casey, Johnstone, Syker, Abbot, Brownrigg et Hope. La sur-

(1) Sans doute parce que le gruau d'avoine est une nourriture d'un usage général en Ecosse.

Note du traducteur.

(2) Ce ne fut pas le seul plat extraordinaire dont la nécessité nous obligea de nous servir.

veillance dans l'intérieur du fort , pendant la nuit , étoit confiée tour à tour au chapelain , au chirurgien , et à MM. Eden , Raper , Mostyn , Stopford et Gore : le fardeau devenoit ainsi plus léger , et nous étions en état d'avoir les yeux ouverts , de faire des rondes avec vigilance , de voir si toutes les sentinelles faisoient leur devoir , et de crier l'heure tous les quarts d'heure. Pendant le jour , les jeunes sous-officiers étoient placés à tour de rôle sur le rocher d'observation pour surveiller les mouvemens des pirates , et examiner s'il ne paroissoit aucun bâtiment , afin d'en donner avis.

Il est assez remarquable que pendant dix-neuf jours que nous restâmes dans cette île , exposés tantôt à des pluies violentes , tantôt à un soleil brulant qui dardoit perpendiculairement ses rayons sur nos têtes , aucun de nous ne fut atteint de la moindre maladie. Ceux même qui y étoient arrivés malades (et plusieurs l'étoient as-

sez dangereusement), guérèrent tous, à l'exception d'un soldat de marine qui étoit au dernier période d'une maladie de foie dont il avoit été attaqué en Chine, où il avoit été comme garde de l'ambassadeur. Un autre homme, d'un fort mauvais caractère, jugea à propos de nous quitter le troisième jour après notre arrivée. Peut-être fut-il mordu par un serpent dans les bois, et y mourut-il. Peut-être aussi tomba-t-il entre les mains des Malais. Quoi qu'il en soit, nous n'en entendîmes plus parler.

Nous écrivîmes sur les rochers, en gros caractères, en noir et à l'huile, la date de notre départ, pour servir de renseignements à ceux qui pourroient venir nous y chercher, et dans l'après-midi du 7, nous dûmes adieu à Pulo-leat, où il n'est pas étonnant que dans notre position, nous ayons souffert quelques fatigues et quelques privations; mais il est remarquable qu'étant entourés de tant de dangers dont un seul pouvoit nous

être fatal , nous avons échappé à leur réunion. Nous avons par exemple à remercier la Providence de ce que le vaisseau resta attaché au rocher sur lequel il avoit échoué , car s'il fut retombé en pleine eau , nous périssions tous ; de ce que nous trouvâmes de l'eau ; de ce qu'il n'y eut parmi nous ni mutinerie , ni division ; de ce que nous fûmes en état de disputer le terrain aux pirates ; enfin de ce que le *Ternate* réussit à jeter l'ancre en vue de l'île , ce qu'il ne put faire que grâce à un changement de vent qui ne dura qu'une heure. Une seule de ces circonstances nous manquant , pas un de nous ne seroit resté pour raconter notre histoire.

C'est une justice à rendre au capitaine Maxwell , et nous la lui rendons tous avec grand plaisir , que de reconnoître que sa conduite judicieuse nous préserva de toutes les horreurs de l'anarchie et de la confusion. Ses mesures inspiroient la con-

fiance , faisoient naître l'espoir , et son exemple , au moment du danger , encourageoit et animoit tout ce qui l'entouroit.

le lord Ankerst de Pulo-Seat à Java —
Etat de Java sous l'administration de
M Butler — Batavia — Remise de
Tite aux Hollandois — Départ de lord
Ankerst vers le Cèson — Alarme pro-
duite par le feu sur le vaisseau.

Nous arrivâmes le quinze à Batavia. Le
Terre-à-terre était un petit bâtiment, une partie
de l'équipage fit le trajet sur les barques
qui accompagnaient ce navire. Nous de-
partâmes le 20, et lord Ankerst nous reçut
de la manière la plus gracieuse. Il invita
tous les officiers à sa table, de même que
la suite de l'équipage, et l'on se procura des
logemens convenables pour tous les hommes
de l'équipage (1) qui se rendirent à terre.

(1) M. Ankerst et le capitaine Ankerst.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Batavia. — Journal du voyage de lord Amherst de Pulo-leat à Java. — Etat de Java sous l'administration de M. Rattler. — Batavia. — Remise de l'île aux Hollandois. — Départ de lord Amherst sur le César. — Alarme produite par le feu sur le vaisseau.

Nous arrivâmes le 9 mars à Batavia. Le *Ternate* étant un petit bâtiment, une partie de l'équipage fit le trajet sur les barques qui accompagnèrent ce navire. Nous débarquâmes le 10, et lord Amherst nous reçut de la manière la plus gracieuse. Il invita tous les officiers à sa table, de même que la suite de l'équipage, et l'on se procura des logemens convenables pour tous les hommes de l'équipage (1), qui se rendirent à terre

(1) MM. Milne et Terino offrirent l'hospitalité aux offi-

en bon ordre un jour ou deux après, portant le pavillon de *l'Alceste* qui avoit été sauvé. Lord Amherst vint au-devant d'eux jusqu'à Ryswick, et marcha à leur tête. A Welterreden, les officiers trouvèrent aussi une troupe de musiciens, leurs compatriotes, peu nombreuse, mais choisie. Nous n'oublierons pas facilement l'accueil que nous en reçûmes, et nous n'y songerons jamais sans plaisir.

Le lieutenant Cooke tint un journal abrégé du passage de l'ambassade sur les chaloupes, dans les mers de Java.

« Le mercredi 19 février, à sept heures du soir, tous les arrangemens nécessaires ayant été faits à la hâte, la barge et le cutter levèrent l'ancre, et mirent à la voile, la mer battant violemment contre le récif.

ciers pendant leur séjour, et l'on éprouva toutes les attentions possibles des capitaines Forber, Dalgains, Hanson et M. Mahon, de l'état-major de sir William Keir.

La sonde mesuroit dix-neuf brasses. Etant au milieu du détroit, nous appuyâmes sur le sud. A neuf heures du soir, l'île de Banca étoit à trois ou quatre milles à l'ouest.

« Jeudi 20. — Au point du jour la barge et le cutter voguoient de compagnie, — vent d'ouest-nord-ouest; — beau temps, — mer tranquille, — les hautes terres de Banca vers le nord. Nous étant trouvés très-serrés sur la barge pendant la nuit, quelques personnes passèrent sur le cutter, pour rendre plus égale la répartition du nombre d'hommes. A sept heures, on fit une première distribution de provisions. Chacun eut un morceau de viande fraîche et de biscuit, un quart de pinte d'eau et un petit verre de rhum. A dix heures, nous eûmes un grain de vent suivi d'une grosse pluie. Nous étendîmes des toiles, et en les tordant nous nous procurâmes un baquet d'eau qui fournit une demi-pinte à chacun. Le calme survint. Il fallut employer huit rames. Grâce

à l'aide des soldats de marine, les rameurs purent se relayer de deux en deux heures. On fit une seconde distribution de provisions et de grog, toujours avec grande économie. Le vent étant devenu contraire, nous cargâmes les voiles. Un calme lui succéda, et fut remplacé par une légère brise du sud-ouest. On distribua environ une demi-pinte de bière à chacun. — Eclairs de l'est au sud-ouest. — mer calme, — à minuit un peu de vent.

« Vendredi 21. — Une brise assez modérée soufflant de l'est se changea en ouragan en passant vers le sud. A sept heures on distribua le reste de la viande fraîche, et la même ration d'eau et de rhum que la veille. Après le déjeuner, on examina les provisions. Il nous restoit six gallons d'eau, huit de spruce, quatre de bière, quatre et demi de rhum, dix-neuf bouteilles de vin, cinq bouteilles d'eau, un jambon, une langue et trente livres de pain. A midi, on fit une

distribution de spruce, et une autre de grog dans la soirée. On continua à ramer toute la nuit, et l'on donna un verre de spruce aux rameurs qui commençoient à être fort fatigués. — Vent variable de l'ouest au sud-ouest.

Samedi 22. — On continua à ramer toute la matinée, la brise étant fort légère : on fit la revue des provisions qui diminuoient sensiblement. On fit à sept heures une distribution de grog et d'un peu de pain, réservant pour le dîner le jambon, la seule viande qui nous restât. Tous ceux qui pouvoient ramer relevèrent les rameurs. Vers une heure, une brise favorable s'éleva du nord-ouest. Nous déployâmes toutes les voiles, et à trois heures et demie passées, nous vîmes la pointe Carawang de l'île de Java, à la distance de neuf à dix milles. A six heures, la brise de terre qui survint nous obligea de jeter l'ancre. On distribua partie du jambon, avec un peu de biscuit et de grog,

comme à l'ordinaire. Le vent étant un peu tombé à sept heures, nous essayâmes d'avancer à l'aide des rames, mais l'équipage étoit tellement épuisé, qu'il fallut de nouveau jeter l'ancre à neuf heures. Le cutter n'ayant pas d'ancre de grappin, s'attacha à la barge. La nuit étoit belle, mais les vagues agitées occasionnoient beaucoup de roulis.

« Dimanche 23. — L'équipage ayant pris un peu de repos, et reçu une petite ration de vivres, on leva l'ancre, et on se dirigea sur Batavia. Entre deux pointes de terre, nous trouvâmes par hasard, quoique à une distance considérable du rivage, un courant d'eau douce provenant d'un ruisseau qui se jetoit dans la mer en cet endroit. Cette découverte ranima l'équipage. On en remplit un baquet, on y ajouta du rhum pour prévenir toutes suites dangereuses, et chacun en but environ une pinte. Un vent favorable s'étoit élevé, et à dix heures et demie nous abordâmes le vaisseau *la Princesse*

Charlotte, qui se trouvoit en rade, et par qui nous fûmes parfaitement accueillis. Toutes nos provisions, pour quarante-sept hommes, ne consistoient plus alors qu'en quatre à cinq livres de pain, un gallon d'eau, autant de rhum, cinq bouteilles de vin, et un peu de vin de Madère dans une cruche. »

Pendant toute la durée de ce petit voyage, la plus parfaite égalité s'observa dans la distribution des provisions, et si l'on fit quelque distinction, ce fut en faveur des rameurs, ceux qui n'étoient pas en état de manier la rame consentant à recevoir une ration plus foible pour augmenter celle des travailleurs.

Le courant d'eau douce que la Providence sembla étendre tout exprès jusque dans la mer, et qui se trouva si utile, se rencontre de même dans plusieurs parties du globe. La flotte angloise trouva le même avantage, il n'y a pas très-long-temps, devant Toulon, et put ainsi renouveler son eau à l'em-

bouchure du Rhône , sans perdre de vue le port dont elle formoit le blocus. Les vaisseaux peuvent boire l'eau du Mississipi avant même d'apercevoir la terre. La même chose a lieu pour l'Orénoque , dans l'Amérique méridionale , et il en est probablement de même de tous les fleuves dont l'embouchure est étroite , et dont le courant entraîne rapidement les eaux dans la mer. L'eau douce étant spécifiquement plus légère que l'eau salée , elle reste nécessairement sur la surface sans se mélanger , aussi long-temps que le courant conserve sa force.

Les principaux inconvéniens de ce voyage en chaloupe , vinrent de ce qu'elles étoient chargées de trop de monde , ce qui obligeoit d'y rester assis dans une position toujours la même , et de ce qu'on y souffrit beaucoup de la soif. Ce n'étoit pas sans peine qu'on empêchoit l'équipage de boire de l'eau de mer. Un homme tomba dans le délire , et on l'attribua à cette cause. Cet accident ve-

noit pourtant plus probablement de l'extrême irritation occasionnée par la soif; car quoique l'eau de la mer soit d'un usage assez étendu en médecine, on ne lui connoît pas encore l'effet de porter à la tête.

Vers le 21 mars, le vaisseau *la Charlotte* rentra dans le port de Batavia. Il en étoit parti avec *le Ternate*, ayant à bord messieurs Mayne, Blair et Marrige. Après avoir lutté contre le vent et le courant depuis le 24 février jusqu'au 16 mars, sans pouvoir aller plus avant que l'extrémité sud-est de Banca, le courant les repoussant constamment, dès qu'ils vouloient entrer dans le détroit, M. Mayne voyant qu'on ne pouvoit réussir avec le vaisseau, monta dans la barge avec MM. Blair et Marrige, et M. Thomson, subrécargue, et se chargea de deux tonnes d'eau et d'un tonneau de bœuf salé pour nous, dans le cas où nous serions encore dans l'île. Ils ramèrent jusqu'au lendemain; mais quand ils furent en

vue de l'endroit où nous avions débarqué, ils y trouvèrent une grande flottille de pirates malais, et trois de leurs barques leur donnèrent chasse à l'instant. Il n'y avoit pas un moment à perdre : la barge déploya toutes ses voiles. Mais les Malais avoient aussi mis toutes les leurs au vent, et faisoient en outre force de rames. Ils gagnoient du terrain. L'équipage de la barge jeta à la mer les tonnes d'eau et le bœuf salé, pour l'alléger, et comme il étoit assez bien armé, sachant à quel ennemi il avoit à faire, il se prépara à une vigoureuse défense. Heureusement un vent assez violent survint en ce moment. Les Malais furent obligés de charger leurs voiles, et la barge gardant les siennes déployées, les devança de beaucoup, et leur échappa. Les pirates retournèrent du côté de l'île.

Ces bâtimens venoient probablement de quelques îles plus éloignées. Ayant entendu parler du vaisseau naufragé, ils avoient vou-

lu profiter de ses dépouilles ; mais ils étoient arrivés à la foire vingt-quatre heures après qu'elle étoit fermée, et étoient tombés en affamés sur une proie qui n'existoit plus.

Rien n'étoit plus déplorable que l'état de Java à l'époque de sa conquête par les forces britanniques en 1811. Dans tous les temps, les naturels du pays avoient été opprimés et traités en esclaves par les colons hollandais, et d'après le blocus rigoureux de nos croiseurs, les productions du sol ne pouvant être exportées, étoient condamnées à pourrir dans les magasins, ce qui plongeoit le pays dans un état de détresse absolue.

Le système de gouvernement qu'introduisit lord Minto sous la surintendance de M. Rattler, étant semblable à celui qui est suivi dans les Indes britanniques, appelées ici occidentales, changea beaucoup la situation des choses, et améliora surtout la situation des naturels de Java. On étoit

dans l'usage de les forcer à des corvées pour les travaux publics, toutes les fois que l'occasion l'exigeoit, sans aucune rétribution, ou du moins pour un salaire fort disproportionné. Ils étoient aussi obligés de fournir une certaine quantité de denrées qui excédoit souvent ce qu'ils avoient récolté, tandis que la tyrannie leur défendoit de s'occuper de toute autre culture que de celles dont le produit convenoit aux vues du monopoleur hollandois. Par le nouvel ordre de choses, ces travaux forcés furent immédiatement abolis. Au lieu de recourir à des mesures arbitraires et tyranniques, on encouragea la culture de ce qu'on devoit regarder comme les productions les plus précieuses de l'île, et les Javanois se trouvèrent excités à redoubler d'efforts par le profit qu'ils retiroient du résultat de leur industrie. Les revenus publics se levèrent par une taxe modérée sur toutes les propriétés, sauf une ou deux exceptions peu importan-

tes, pour des objets qu'on ne pouvoit changer tout à coup sans inconvénient. On accorda aux rajahs ou régens des différens districts (et ce changement ne leur fut même pas désagréable), un salaire fixe, à condition qu'ils renonceroient à lever des tributs par les moyens odieux qu'ils employoient autrefois, et on leur confia, sous une surveillance convenable, l'administration des lois qui subirent une réforme et furent rendues plus équitables. On abolit la torture, et l'on en brûla les instrumens sur la place publique. Les Chinois qui étoient employés par les Hollandois comme fermiers des impôts, et qui possédoient un talent particulier pour pressurer les naturels, furent renvoyés, ou du moins leur conduite fut surveillée de très-près par les résidens anglois (1). La végétation n'est jamais inter-

(1) Sir T. Rattler, dans l'excellent ouvrage qu'il vient de publier sur Java, dit « que partout où les Chinois for-

rompue à Java. On y jouit d'un printemps perpétuel, et il n'est pas rare d'y voir le même jour semer dans un champ, moissonner dans un autre, tandis que la récolte dans un troisième commence à peine à avancer vers la maturité. Malgré tous ces avantages du sol et du climat, le désespoir n'en a pas moins porté le peuple à abandonner ses villages, et même à détruire, contre son intérêt et son inclination, les arbustes que le système impolitique des blancs le forçoit à cultiver.

Personne n'ignore les cruautés que commirent tous les Européens contre les natu-

mèrent des établissemens dans cette île, les naturels n'eurent d'autre alternative que d'abandonner le canton, ou de devenir esclaves attachés à la glèbe. Leur esprit de monopole a même souvent fait tort au revenu public, comme on peut le voir encore aujourd'hui dans le voisinage immédiat de Batavia, où ils s'emparent de tout le commerce, et où les classes inférieures dégénérées sont tombées dans une pauvreté qui a passé en proverbe. »

rels des pays où ils établirent leurs premières colonies ; mais sans vouloir flatter notre amour propre national , je crois pouvoir dire que ce système cruel et tyrannique paroît avoir été porté moins loin par nous que par les autres nations. On peut au moins en juger comparativement par la sureté qu'un Anglois trouve partout en voyageant. Lorsque Java fut passé en notre possession , on put y voyager , même avec moins de danger qu'en Angleterre : avant cette époque , pas un Hollandois n'auroit osé faire une course sans escorte , dans un canton habité par les naturels du pays. Il en est de même des Portugais à l'égard des Brésiliens , et des Espagnols à l'égard des habitans de Manille et de l'île de Luçon.

Il paroît , et l'on peut même dire , qu'il a été prouvé que des mesures dures et rigoureuses sont aussi peu nécessaires à l'égard des Javanois , qu'il est impossible de les justifier. Peu de peuples ont un

caractère plus doux et plus tranquille. C'est une race tout à fait distincte des Malais des côtes : non-seulement ils ne parlent pas la même langue , mais ils ne peuvent même souffrir qu'on les confonde avec eux. Lord Minto qui étoit lui-même dans cette île quand elle tomba entre nos mains , fit les observations suivantes sur l'état des choses qui existoit alors , et sur les changemens qu'il jugeoit convenables.

« Le gouvernement a jusqu'ici requis des cultivateurs des contingens de riz et d'autres denrées à un taux arbitraire. C'est un système vicieux qu'il faut abandonner le plus promptement possible. Cette mesure n'a pas été adoptée par sollicitude pour le peuple , ce n'étoit qu'une opération de finance pour mettre le gouvernement en état de se faire un revenu par les hauts prix exigés des consommations , et pour tenir la masse du peuple dans sa dépendance pour sa subsistance. Je recommande une réforme

radicale dans cette branche à la sérieuse et prompt attention du gouvernement. Ce n'est que par un changement fondamental dans tout le système de la propriété et de la culture , en donnant de l'intérêt aux efforts et aux fruits de l'industrie , qu'on peut espérer à Java , d'encourager cette industrie à la culture et à l'amélioration des terres. Un champ vaste , mais un peu dans le lointain , est ouvert pour ces grands et intéressans changemens. Mais la discussion de ce sujet doit être différée jusqu'à ce qu'on ait recueilli des renseignemens plus complets. Je transmettrai toutes les idées qui se présenteront à moi , toutes les espérances que je pourrai concevoir relativement à ce grand but d'amélioration ; mais il faut que je réunisse toutes les lumières , que je me procure toutes les informations qu'on peut trouver dans cette île. Il faut craindre la précipitation dans cette affaire. Le changement qu'il s'agit d'introduire est trop grand pour pou-

voir se faire tout à coup et sans une parfaite connoissance de cause. Mais les principes fixes et immuables du caractère des hommes et de la société humaine m'assurent qu'on peut réussir en définitive , et à une époque que j'espère n'être pas trop éloignée, dans des vues conformes à tous les principes d'action que peuvent avoir les hommes, et justifiées par la pratique et l'expérience de toutes les contrées qui sont dans un état de prospérité. »

La sagesse et la saine politique de ces vues libérales et éclairées , ont été pleinement démontrées par le bonheur et la prospérité qui ont toujours été croissant dans cette colonie , depuis le jour où elles ont été mises en pratique , jusqu'à celui où l'île a été rendue à ses anciens maîtres. Les colons hollandois les plus sages et les plus clairvoyans paroissent être décidément d'avis que le nouveau gouvernement doit continuer à suivre le même système , autant par

raison de justice et d'humanité, que par la conviction qu'il est, sous tous les autres rapports, le meilleur qu'on puisse adopter.

On prit en même temps des mesures pour abolir l'esclavage. Il n'existoit pas même de raisons de convenance pour continuer ce trafic à Java. On défendit l'importation des esclaves, qu'on tiroit ordinairement des îles voisines pour des raisons faciles à concevoir, et l'on porta des réglemens par l'effet desquels les esclaves qui y existoient alors, furent protégés et mieux traités. Par exemple, il ne fut plus permis de les revendre à un autre maître, sans leur consentement. On leur donna le droit d'acquérir des propriétés, soit par leur travail, soit par les donations qui pourroient leur être faites ; indépendamment du contrôle de leurs maîtres, et après un certain terme, ils pouvoient, s'ils le jugeoient convenable, acheter leur liberté à un prix raisonnable, sujet à l'approbation d'un magistrat. On

exigea que le nom de chaque esclave fût inscrit tous les ans sur un registre public; cet enregistrement fut chargé d'une taxe dont le produit étoit applicable à des usages charitables, et tout esclave dont le nom n'y seroit pas porté fut déclaré libre.

Quoique leur religion naturelle soit le mahométisme, avec quelque mélange de paganisme, le culte des Indous a laissé dans cette île des traces assez nombreuses pour prouver qu'il y dominoit autrefois. Il est même encore observé aujourd'hui à Balli, une des îles voisines.

On regarde avec raison Batavia comme un des climats les plus mal-sains de l'univers; mais ce caractère n'est applicable qu'à la ville que les Hollandois, suivant un usage qu'ils suivent toutes les fois qu'ils le peuvent, ont construite au milieu d'un marais. Il en est résulté ce qu'on devoit en attendre à sept degrés de l'équateur; mais à Ryswick, à Weltevreden, qui ne sont situés

qu'à trois milles de cette ville , et où le terrain est plus élevé de douze à quinze pieds, on y jouit tout au moins d'une aussi bonne santé que dans toute autre contrée des Indes. On dit même qu'un bataillon qui y étoit en quartier , y a eu moins de malades que l'autre bataillon qui se trouvoit en Angleterre. Aucun Européen, qui peut s'en dispenser , ne couche dans la ville; après y avoir fait ses affaires, il va loger dans les environs. Parmi les soldats et les marins, le séjour d'une nuit ou deux à Batavia est regardé comme mortel; mais ce qui augmente cette fatalité parmi eux , c'est qu'ils n'y couchent jamais que dans le dessein de s'y enivrer; et quand des exhalaisons marécageuses et putrides, dans un climat si chaud, viennent attaquer un corps que l'ivresse, en dilatant les pores, rend plus susceptible d'éprouver leur funeste influence, il n'est pas étonnant qu'il en résulte une fièvre de l'espèce la plus dange-

reuse. Il faut ajouter que, dans ce cas, ils ne reçoivent pas ce prompt secours qui peut seul les sauver; car sachant que leur conduite a été irrégulière, ils rougissent et craignent de faire connoître leur état avant qu'il soit trop tard (1); et dans les cas urgens, la perte d'un seul jour donne presque toujours lieu aux suites les plus funestes. L'insalubrité de Batavia est attribuée, mais avec peu d'apparence de justice, aux nombreux canaux qui traversent la ville; ils semblent au contraire devoir être utiles pour recevoir les eaux d'un terrain marécageux; et s'ils servent de ré-

(1) M. Ros, capitaine de *la Pique*, fit plusieurs réglemens très-judicieux dans les Indes occidentales. Les ordres de cet excellent officier n'étoient ni multipliés ni confus, et par là même devoient être plus raisonnables. Il avoit ordonné, entre autres choses, qu'un homme trouvé ivre fût confié sur-le-champ aux soins d'un chirurgien. On ne sauroit croire combien cette mesure fut utile, non-seulement pour prévenir l'ivresse, mais pour remédier à ses dangereux effets.

ceptacles pour les immondices et les charognes, ce dont je ne me suis jamais aperçu, c'est la faute de la police, et non celle des canaux. Les rizières ajoutant une humidité artificielle à celle naturelle au pays, on ne devrait pas permettre d'en établir à la porte d'une ville populeuse, et ce ne peut être un objet de nécessité dans une île dont les deux tiers ne sont pas en état de culture.

Le climat de Java peut se varier à volonté. On peut passer de la chaleur étouffante de Bantam et de Batavia, à l'air frais et même vif des montagnes où le feu et les couvertures sont nécessaires. C'est un avantage de la plus haute importance pour les malades dont l'état exige un changement immédiat de température.

Il est bien extraordinaire que toutes les colonies manquent d'établissemens d'éducation. Ce défaut est surtout sensible dans celles qui ont une étendue et une population considérables; il n'admet aucune ex-

cuse valable, et il donne lieu à un grand nombre d'inconvéniens; car il faut que les jeunes gens des deux sexes ne reçoivent aucune espèce d'instruction, ou qu'on les envoie à grands frais dans la mère patrie. C'est ce qui paroît arriver à Batavia, car il faut qu'on y envoie d'Europe les jeunes gens destinés à remplir des places de responsabilité. Les femmes, entourées d'une foule d'esclaves flatteuses, *créolisent* (1), en général, toute la journée dans un état d'apathie délectable, sans aucune espèce d'occupation, et faisant tout au plus une courte promenade dans les environs, au coucher du soleil.

Les dames âgées conservent obstinément

(1) *Créoliser* est une espèce de nonchalance en usage dans les climats chauds, et fort à la mode parmi les dames des Indes occidentales. Elles s'étendent dans un fauteuil à bras, et placent leurs pieds sur un autre, et quelquefois même sur une table.

l'habitude de porter le *kubaya* , espèce de robe lâché qui les enveloppe, et qui est richement brodée : mais les modes angloises et françoises sont universellement adoptées par les jeunes gens. Il en résulte un contraste curieux dans les assemblées publiques, car quoiqu'il existe des lois somptuaires qui défendent, surtout aux dames, de porter des bijoux excédant une certaine valeur, et de sortir suivies d'un plus grand nombre de domestiques qu'il ne leur est permis d'en avoir, d'après le rang de leurs pères et de leurs maris, cependant toutes les classes, hommes et femmes, paroissent jouir du privilège de *se déshabiller* quand bon leur semble.

Lorsque nous y passâmes en venant d'Angleterre, à un grand bal donné par les officiers anglois, pour l'anniversaire de la bataille de Waterloo, nous vîmes un homme d'un certain âge, portant un habit noir à la mode du siècle dernier, et avec des man-

chettes de dentelles , se promener fièrement dans toute la salle , avec un bonnet de coton sur la tête. A dîner , dans la meilleure compagnie , on ne fait aucune difficulté de mettre son chapeau , si l'air est un peu agité , car on ne craint rien tant que de s'asseoir dans un courant d'air.

Les maisons de campagne des conseillers des Indes , se distinguent par les statues qui parent leur entrée et leurs jardins , et qui sont noires au lieu d'être blanches. Ces maisons sont pour la plupart situées sur les routes de Jacatra et de Ryswick , et ont un air lourd et pesant , mais avec une apparence de grandeur.

Le gouvernement hollandois qui vient d'être rétabli , annonce l'intention d'agir d'après les principes qui ont si bien réussi sous le nôtre ; mais un événement qui se passa peu de temps avant notre arrivée à Batavia , présente de forts simptoms d'un système de terreur. Un corps de naturels , au

nombre d'environ cinq cents, avoient eu quelques différends avec les autorités locales près d'Indra-mayo, relativement à quelques plaintes qu'ils leur avoient adressées, ce qu'il leur avoit toujours été permis de faire sous l'administration angloise, quand ils croyoient en avoir à former. On les saisit, et on les enferma dans une prison qui, semblable au cachot noir de Calcutta, étoit trop petite pour un si grand nombre. Réduits au désespoir, ils en percèrent le toit et tentèrent de s'évader; mais un corps militaire qu'on avoit fait venir, fit feu sur eux, en tua la plus grande partie, et le reste périt de manière ou d'autre. Il est un peu extraordinaire que les Hollandois qui sont chez eux un peuple simple, bon et moral, ayent si souvent manifesté dans leurs colonies des dispositions féroces et sanguinaires. Il faut pourtant convenir que la vigueur des mesures du maréchal Daendels auroit produit de bons effets, s'il avoit été un peu plus

scrupuleux sur le choix des moyens à employer pour parvenir à son but ; mais , pour me servir de ses expressions , « il trouva nécessaire de se mettre au-dessus des formes ordinaires , et de ne suivre d'autre loi que celle qui lui enjoignoit de conserver la colonie dont le gouvernement lui étoit confié »

On dit qu'il requit un jour les magistrats de démolir la grande église de Batavia. Ce n'étoit pas seulement par suite de quelque projet favori qu'il avoit en vue , mais le dôme qui la surmontoit étoit le seul point de reconnaissance qui pût servir aux vaisseaux pour entrer dans la baie , ce qui étoit fort utile aux croiseurs ennemis. Les bourgmestres osèrent montrer quelque opposition à ce projet. Peu de temps après , on trouva l'église tout en feu. Le bâtiment fut en grande partie consumé , et l'on ne tarda pas à en démolir les restes. Jamais les incendiaires ne furent découverts. Sa grande

route militaire traversant l'île dans l'étendue de quelques centaines de milles, coûta la vie à des milliers de Javanois, qui furent sacrifiés au système des travaux forcés. Son despotisme paroît avoir pesé un peu moins sur les blancs. On conte sur lui diverses anecdotes. On dit même, « qu'il pouvoit faire pondre les poules quand il en avoit la fantaisie. » (1) Mais quoiqu'on paroisse être généralement d'accord sur son caractère altier et impétueux, personne n'ose en mal parler, même actuellement, de crainte qu'il ne revienne.

(1) M. Ellis, dans sa relation de l'ambassade en Chine, dit que le maréchal Daendels, se trouvant un soir chez un des chefs des naturels du pays, lui demanda des œufs pour son souper. Celui-ci ayant osé lui répondre qu'il étoit trop tard pour s'en procurer, le maréchal lui tira un coup de pistolet qui heureusement ne l'atteignit point. Le chef lui dit alors que le bruit d'un coup de pistolet produisoit un effet merveilleux pour faire pondre les poules; et ayant envoyé dans le village, il parvint à en trouver.

Note du traducteur.

Tandis que toute communication avec l'Europe étoit interceptée, il mit à l'épreuve les talens des naturels du pays dans divers genres de manufacture, et il réussit. Il parvint à équiper une armée nombreuse avec les seules ressources du pays, à lui procurer des vêtemens convenables au climat, et à lui fournir presque tout ce qui pouvoit lui être nécessaire.

Sir William Keir, M. Fendal et M. Cranssen, étoient encore à Batavia pour effectuer la remise des colonies aux commissaires de Sa Majesté le roi des Pays-Bas. L'escadre hollandoise étoit allée reprendre possession de différentes îles. La mort lui avoit fait souffrir de grandes pertes, ainsi qu'aux troupes de terre. M. le baron de Capellan, homme rempli d'humanité, et qui prenoit le plus vif intérêt à la conservation de ses compatriotes, eut, dit-on, une explication à ce sujet avec les médecins qui paroissent encroutés dans leurs vieilles doctrines, et leur

donna des ordres positifs pour qu'on suivît, en soignant les malades, la méthode qui a si bien réussi à l'égard de nos troupes, tant qu'elles ont resté dans le pays.

Le vaisseau *le César*, capitaine Taylor, fut chargé de reconduire en Angleterre l'ambassade, ainsi que les officiers et l'équipage de *l'Alceste*. Son équipement ayant été accéléré par le secours de nos ouvriers, il se trouva prêt à mettre en mer le 12 avril. L'ambassadeur se rendit à bord le même jour, accompagné de sir William Keir et de tout son état-major, et reçut des autorités hollandoises les honneurs qui étoient dus à son rang. Nous mêmes à la voile dans la matinée, et ayant passé le détroit de la Sonde, nous nous trouvâmes sur l'Océan indien avec un vent favorable.

Les scènes de gaieté qui s'étoient offertes à nous pendant le peu de temps que nous avions passé au milieu de nos amis, à *Wet-tvreden* et à *Batavia*, et dont tout ce que

nous avions éprouvé nous avoit fait jouir avec plus de plaisir, ne nous fit que mieux sentir l'ennui qui naît de l'uniformité d'une vue qui ne vous présente jamais que le ciel et l'eau. Mais il arriva un événement qui nous fit sortir de cet état d'apathie de la manière la plus prompte et la plus effective. On nous annonça un matin que le feu avoit pris sur le vaisseau, dans la chambre qui suivoit le magasin; et pour rendre cette nouvelle encore plus agréable et plus intéressante, cette chambre étoit voisine de la sainte barbe. Les flammes qu'on en vit sortir, et la fumée qui enveloppoit le navire, ne nous laissèrent aucun doute sur ce fait. Personne ne songea plus à bâiller, tout fut en mouvement à l'instant, et chacun déploya la plus grande activité. Se trouver sur un vaisseau en feu au milieu de l'Océan, est bien la situation la plus fâcheuse et la plus désagréable pour un homme dont les nerfs sont un peu délicats. On dit aussi qu'une

pareille circonstance fournit plus qu'aucune autre l'occasion de déployer du sang froid, de la présence d'esprit et de la résolution. Nous avons heureusement parmi nous des gens bien pourvus de ces trois qualités. On se précipita à travers la fumée vers le lieu du danger, on y jeta force eau à travers les ponts, et après trois quarts d'heure de travail, on réussit à éteindre les flammes, mais non sans beaucoup de difficultés, et sans beaucoup de dommages à l'intérieur. C'étoit heureusement un jour de lessive, de sorte qu'on trouva sous la main des seaux et des baquets. Si cet accident fût arrivé pendant la nuit, ou qu'on s'en fût aperçu quelques instans plus tard, le feu se seroit communiqué à de l'huile et à d'autres matières combustibles qui en étoient tout près, et nul secours humain n'auroit pu nous sauver. Cet événement alarmant qui fut si près de nous devenir fatal, fut occasionné par la négligence d'un fainéant appartenant

à l'équipage du *César*, qui tira de l'eau-de-vie en prenant une chandelle au lieu de lanterne , pour conserver un perroquet qui étoit mort la nuit précédente. Il produisit le bon effet de faire prendre à l'avenir les plus rigoureuses précautions.

CHAPITRE X.

Deux passagers extraordinaires sur le César, un boa-constricteur, et un orang-outang. — Détails sur ces deux animaux. — Arrivée à Sainte-Hélène. — Entrevue avec Buonaparte. — Conversation avec lui. — Retour en Angleterre.

MALGRÉ le grand nombre de personnes que contenoit déjà *le César*, il prit encore à bord, à Batavia, deux passagers d'une nature un peu singulière, qui se rendoient en Angleterre; l'un étoit un serpent, de l'espèce appelée boa-constricteur; l'autre, un orang-outang. — Le premier étoit l'un des moins grands de son espèce, n'ayant que seize pieds de long, et dix-huit pouces environ de circonférence; mais s'il lui manquoit quelque chose en longueur, on verra bientôt que la grandeur de son estomac

compensoit largement ce déficit. — Il étoit natif de Bornéo, et son maître (qui est maintenant en Angleterre), en avoit deux de la même espèce. Mais dans leur traversée de Bornéo à Batavia, l'un parvint à briser sa prison, et balaya bien vite le tillac, car tout le monde eut l'honnêteté de lui laisser aussitôt le champ libre. Peu accoutumé à se trouver sur un vaisseau, ou prenant peut-être la mer pour une plaine verdâtre, il voulut s'étendre hors du navire, et se noya. On dit qu'il n'enfonça pas sur-le-champ, mais qu'il dressa plusieurs fois la tête, et même une partie considérable de son corps hors de la mer. L'autre, qui étoit alors notre compagnon de voyage, avoit été amené à terre sain et sauf, et fut logé dans la cour de la maison de M. Davidson, à Ryswick, où il resta quelques mois, attendant une occasion pour se transporter en Angleterre, dans quelque vaisseau qui s'y rendît directement, et où il pût espérer de se voir trai-

ter avec les soins et les attentions convenables. Cette occasion se présentoit dans *le César*, et il se hâta d'en profiter et de s'embarquer sur son bord.

Pendant son séjour à Ryswick, il mangeoit ordinairement une chèvre pour son dîner, toutes les trois ou quatre semaines; quelquefois on y ajoutoit une volaille ou un canard, par forme de dessert. Il fut amené à bord, enfermé dans une espèce de cage de bois, dont les barreaux étoient assez serrés, pour qu'il lui fût impossible de s'échapper. Cette cage avoit une porte à coulisse par laquelle on lui passoit sa nourriture. Elle avoit quatre pieds de hauteur sur cinq de largeur, espace suffisamment grand pour que le serpent pût se rouler à son aise. Les provisions qu'on avoit envoyées à bord pour son usage, consistoient en six chèvres, ce qui suffisoit pour le nourrir pendant plus de cinq mois. Dès le commencement du voyage, nous eûmes une preuve de son

adresse et de ses talens ; dans un repas qu'il fit publiquement sur le tillac , où il avoit été apporté. On ouvrit la porte à coulisse , pour jeter une chèvre dans la cage qu'on referma au même instant. La pauvre chèvre , comme pressentant aussitôt toute l'horreur de sa triste situation , se mit à pousser les cris les plus perçans , en même temps que l'instinct lui faisant songer à sa défense , elle baissoit la tête comme pour attaquer le serpent de ses cornes.

Celui-ci , qui d'abord avoit paru remarquer à peine le pauvre animal , commença bientôt à remuer un peu , et tournant la tête du côté de la chèvre , il finit par fixer un ceil terrible et menaçant sur la victime , dont la terreur et les angoisses sembloient augmenter , car elle trembloit de tous ses membres , quoiqu'elle continuât ses vaines démonstrations d'attaque contre le serpent , qui , s'animant de plus en plus , se préparoit au festin. Sa première opération fut de

sortir sa langue fourchue , et en même temps de dresser un peu la tête ; alors , saisissant tout à coup la chèvre par la patte , il la renversa , et l'eut en un instant enveloppée dans ses horribles replis. Telle fut la promptitude et la rapidité de cette action , qu'il étoit impossible à l'œil de suivre la volubilité de ses mouvemens. Ce n'étoit pas un rond régulier qu'il formoit , c'étoit plutôt une espèce de boule , une partie de son corps étant repliée sur l'autre , comme pour être plus sûr d'écraser sa victime. Pendant ce temps , il continuoit à tenir dans sa gueule , quoique ce parût être une précaution inutile , la patte qu'il avoit d'abord saisie. La pauvre chèvre continua , pendant quelques minutes , à pousser des cris foibles et étouffés ; mais ils diminuèrent bientôt de plus en plus , et cessèrent enfin entièrement ; elle avoit cessé d'exister. Le serpent resta encore quelque temps entrelacé autour d'elle , après qu'elle fut sans mouvement. Il com-

mença alors, avec beaucoup de lenteur et de circonspection, à se déplier, jusqu'à ce que le cadavre se trouva dégagé de son horrible étreinte, et se disposa à faire son repas. Plaçant sa gueule sur la tête de la chèvre, il se mit d'abord à la lubrifier avec sa bave; ensuite prenant le museau dans sa gueule, qui avoit et qui a même toujours l'apparence d'une plaie fraîche et sanglante, il l'engloutit en entier. Les cornes lui opposèrent d'abord quelque résistance, moins par leur longueur que par leurs pointes; mais elles ne tardèrent pas non plus à disparaître, au moins extérieurement, car on voyoit distinctement les progrès qu'elles faisoient dans l'intérieur à travers la peau du reptile, qu'elles sembloient à chaque instant menacer de percer. La victime étoit alors à demi dévorée, et l'on ne pouvoit voir sans étonnement le jeu extraordinaire des muscles du serpent se développant d'une manière si prodigieuse, et qui auroit infail-

librement détruit toute action musculaire dans un animal doué à un moindre degré de la faculté d'expansion. Tandis que la première moitié du corps de la chèvre disparaîsoit sous la peau du serpent qui s'enflait presque à en crever, le travail de ses muscles étoit encore visible, et sa force de succion, comme on l'appelle mal à propos, étoit toujours la même : c'étoit évidemment l'effet d'un pouvoir musculaire doué d'une force de contraction, et assisté par deux rangées de dents fortes et recourbées. Il faut aussi qu'il soit constitué de manière à pouvoir suspendre sa respiration pendant un certain temps, car il est impossible d'admettre qu'il puisse respirer tandis que le corps de la chèvre, à demi avalé, tenoit sa gueule et son gosier dans un état d'extension complète : en supposant même que le passage de la trachée artère ne fût pas tout-à-fait intercepté par cette pression, les poumons, lorsque le corps englouti commen-

çoit à descendre , devoient être comprimés de manière à ce que leur action fût suspendue.

Il s'écoula près de deux heures et demie avant qu'il ne restât plus aucune trace de la chèvre. Au bout de ce temps , la tuméfaction se porta toute entière sur le milieu du corps , ou l'estomac du serpent. Les parties supérieures qui s'étoient si étonnamment gonflées , ayant repris leurs dimensions naturelles , il se replia alors sur lui-même , et resta tranquillement dans son état ordinaire de torpeur , pendant trois semaines à un mois , où son dernier repas paroissant être entièrement digéré , on lui présenta une autre chèvre qu'il dévora avec autant de facilité. Il paroît que tout ce qu'avale ce reptile , s'incorpore en lui , car une petite quantité de matières calcaires , qui ne faisoient certainement pas la dixième partie des os de la chèvre , et quelquefois un petit nombre de poils , composoient en

général tous ses excréments ; — c'est ce qui peut expliquer le temps immense que ces animaux peuvent rester sans nourriture. Le serpent tuoit plus facilement une chèvre qu'une volaille, dont la petitesse la lui rendoit plus difficile à saisir.

Il y eut peu des témoins de son premier repas, qui désirassent l'être encore du second. La curiosité, le désir de s'assurer de la vérité d'un fait souvent raconté, mais qui paroît presque incroyable, peuvent engager un homme à en acquérir, pour sa satisfaction, des preuves oculaires, mais il quittera cette scène horrible avec ces sentimens d'horreur et de dégoût, qu'un semblable spectacle est bien fait pour exciter. Il est difficile de voir, sans éprouver la sensation la plus pénible, l'anxiété et l'angoisse de la victime innocente, ni d'observer avec quelle barbarie le serpent s'enlace autour de sa proie, pour l'étouffer, sans penser quelles seroient nos souffrances, si

nous nous trouvions dans cette affreuse agonie.

Un lion , un tigre , et d'autres bêtes féroces , sont sans doute bien terribles ; mais il est rare , à moins qu'ils ne soient provoqués , qu'ils attaquent des créatures humaines , et ils avertissent ordinairement de leur approche , par des hurlemens horribles ; mais le serpent se glisse sourdement , s'approche de vous en silence , et une fois qu'il vous a serré dans ses plis redoublés , plus d'espoir , plus de salut , plus de ressource.

Comme nous approchions du cap de Bonne-Espérance , cet animal tomba dans une espèce de langueur et de dépérissement , ce qu'on attribua au redoublement du froid , qui doit sans doute y avoir contribué , et il refusa même de tuer quelques volailles qu'on lui présenta. Entre le Cap et Sainte-Hélène , il fut trouvé mort dans sa cage , et en le diséquant , on découvrit que les tégumens de

son estomac avoient été rongés par les vers, Il ne restoit plus rien de la chèvre qu'une de ses cornes, toutes les autres parties avoient été dissoutes.

Retenu pendant quelque mois captif à Whidah, dans le royaume de Dahomey, sur la côte d'Afrique, l'auteur de cette narration a souvent vu des serpens plus de deux fois plus longs et plus gros que celui qu'il vient de décrire; mais il n'oseroit pas assurer qu'ils fussent absolument de la même espèce, quoiqu'il ne doute pas qu'ils ne fussent de la classe des Boa. Ils tuoient leur proie exactement de la même manière; mais étant beaucoup plus gros; ils pouvoient dévorer des animaux beaucoup plus forts et plus grands que des chèvres et des brebis. Le gouverneur Abson, qui avoit passé trente-sept ans au fort William (l'un des établissemens de la compagnie africaine dans ce pays), lui décrivit quelques affreux combats qu'il avoit vus lui-même, ou qu'on lui

avoit racontés , entre les serpens et des bêtes féroces , combats dont les serpens sortoient toujours victorieux. Un pâtre nègre , au service de M. Abson , sentit tout à coup un de ces monstres qui lui saisissoit la cuisse. C'étoit au milieu d'un bois , et le serpent , en voulant rouler autour de lui pour l'étouffer , embrassa dans ses replis un arbre derrière lequel le nègre avoit le bonheur de se trouver. L'homme ainsi préservé d'un état de compression , qui lui eût oté à l'instant même tout l'usage de ses forces , eut la présence d'esprit de faire , avec un large couteau qu'il avoit sur lui , de profondes incisions dans le cou et dans le gosier de son ennemi , et le perçant à plusieurs reprises , il vit bientôt le serpent tomber mort à ses pieds ; mais jamais il ne recouvra l'usage de la cuisse que le monstre avoit fortement serrée entre ses mâchoires. Il est rare pourtant que ces immenses reptiles soient venimeux ; les plus petits sont beaucoup plus dangereux sous ce rapport.

Il existe dans cette contrée une plus petite espèce de serpent, appelée *daboa*, qui est l'objet de leurs hommages et de leur adoration. Ils sont doux et familiers et s'appriivoisent aisément. On a de grandes attentions pour tous ceux que l'on trouve ; ils sont logés dans des temples, sous la garde de prêtresses qui les nourrissent de rats, de souris et d'autres petits animaux. Les malades les invoquent pour obtenir leur guérison ; et s'il arrive que l'un d'eux entoure une femme enceinte des plis de sa queue, cet événement est regardé comme du plus heureux présage pour la mère et pour l'enfant. Dans cet état, elle se promène fièrement dans la ville, sanctifiée, pour ainsi dire, par le serpent qui est entrelacé autour de son corps. Elle est suivie d'une foule nombreuse, et tous ceux qui la rencontrent tombent à genoux, et suivant leur usage, font craquer leurs doigts, lorsqu'elle passe, en signe d'adoration.

L'orang-outang, aussi natif de Bornéo,

n'est pas seulement remarquable , parce qu'il est très-rare , mais encore par la forte ressemblance qu'il a , sous plusieurs rapports , avec l'homme. Ce que l'on appelle techniquement le crâne , est absolument , à l'extérieur , comme le crâne humain. La forme de la partie supérieure de la tête , le front , les yeux (qui sont noirs et animés) , les cils , en un mot , tout ce qui a rapport aux yeux et aux oreilles , ne diffèrent en rien de l'homme. Les poils de sa tête sont les mêmes que ceux qui couvrent le reste de son corps. Son nez est très-plat , et la distance qui le sépare de la bouche est considérable. Son menton est très-large , ainsi que toute la partie inférieure de la mâchoire ; ses dents sont fortes , et au nombre de trente-six. Le bas de sa figure est comme une espèce de caricature de celle de l'homme. La position des *scapulæ* , ou omoplates , la forme générale des épaules et du sein , ainsi que celles des bras , la jointure du coude principalement ,

et les mains, offrent des signes non moins frappans de ressemblance. Le métacarpe, ou cette partie de la main qui est entre les doigts et le poignet, est un peu alongé; et en plaçant la jointure du pouce presque au niveau de celle des autres doigts, la nature semble avoir formé sa main pour le genre de vie qu'il mène dans les forêts, en lui donnant les moyens de grimper plus aisément aux branches des arbres.

Celui dont je parle avoit le ventre très-gros, et comme gonflé, et ressembloit assez à ces Bacchus que l'on voit peints assis sur des tonneaux : mais étoit-il aussi replet quand il vivoit dans les bois; ou n'est-ce que depuis son introduction dans une nouvelle société, et en faisant meilleure chère qu'il l'est devenu? c'est ce qu'il est difficile de décider.

Ses cuisses et ses jambes sont courtes et tortues, la cheville et le talon comme ceux de l'homme; mais le devant du pied est

composé d'orteils , aussi longs et aussi flexibles que ses doigts, avec un pouce placé un peu en avant de la cheville intérieure, conformation qui lui permet de tenir aussi ferme tout ce qu'il saisit avec ses pieds qu'avec ses mains. Quand il se tient droit, il peut avoir environ trois pieds de hauteur; il sait marcher , quand on le guide comme un enfant; mais sa marche naturelle, quand il est sur un terrain uni, est de se soutenir à chaque pas, en posant sur la terre les jointures des doigts de ses mains. Tous ses doigts, tant des mains que des pieds, ont, à l'exception du pouce du pied, des ongles exactement semblables à ceux de la race humaine.

Les fruits et les noix de toute espèce paroissent être sa nourriture naturelle; mais il mange du biscuit, ou toute autre sorte de pain, et quelquefois même de la viande. Il boit fort bien du grog, ou même des liqueurs spiritueuses, quand on lui en donne,

et nous l'avons même vu plusieurs fois s'en servir lui-même. Il apprit aussi facilement à prendre sa tasse de thé ou de café, et depuis son arrivée en Angleterre, il a montré beaucoup de goût pour le *porter*. Il n'est pas comme les autres singes, d'un naturel méchant et malicieux; il ne vous étourdit pas en faisant claquer ses dents dans ses momens de dépit et d'impatience: il est plutôt d'un caractère grave et posé, a l'humeur très-sociale, et vit en bonne intelligence avec tout le monde. Il n'est pas enclin au vol; mais il ne se faisoit pourtant pas scrupule, lorsqu'il avoit froid, ou qu'il vouloit dormir, de se couvrir de toutes les hardes qu'il pouvoit trouver, ou de dérober un oreiller de l'un des hamacs, afin de se faire un lit plus doux et plus commode.

Quelquefois, lorsqu'on l'agaçoit, en lui montrant quelque chose à manger, il portoit au plus haut degré toutes les passions humaines, vous poursuivant en poussant

des cris horribles , se renversant sur le dos , se roulant par terre , comme s'il étoit dans la plus grande rage , et essayant même de mordre ceux qui étoient près de lui ; ou bien s'accrochant à quelque cordage , il se laissoit glisser jusqu'au bord du navire , comme s'il vouloit se noyer ; mais quand il étoit tout près de l'eau , il s'arrêtoit , sembloit faire de nouvelles reflexions , et rentroit dans le vaisseau. Il fouilloit souvent dans les poches de ses amis pour y chercher des noix et des biscuits , qu'ils lui donnoient quelquefois. Il avoit beaucoup d'antipathie pour les autres espèces de singes plus petits que lui , et il les auroit jetés dans la mer , s'il l'avoit pu. Il est pourtant en général d'un naturel doux et docile , et qui ne se dément jamais , à moins qu'on ne le provoque. C'est , sans contredit , de tous les animaux , celui qui a le plus de rapports avec l'homme.

L 27 mai , nous jetâmes l'ancre dans la baie de Simon , au cap de Bonne-Espérance ,

d'où nous repartîmes le 11 juin, faisant voile vers Sainte-Hélène, où nous arrivâmes le 27. L'extérieur de cette île justifie pleinement le nom que madame Bertrand lui a donné: « le pays natal du démon de l'ennui » ; mais l'intérieur n'est pas entièrement dépourvu de charmes, et l'on trouve dans ses différentes vallées des sites fort agréables.

En contemplant le calme et la tranquillité qui règnent autour de Longwood (paisible habitation aujourd'hui du plus grand perturbateur du monde), on ne peut se défendre d'être vivement frappé de l'instabilité des choses humaines et des vicissitudes de la fortune.

Buonaparte vivoit depuis long-temps très-retiré, et étoit même d'un abord assez difficile; mais il se montra parfaitement disposé à recevoir lord Amherst; et la veille de notre départ, le noble lord se rendit chez lui, avec les personnes de sa suite. Il fut introduit par Bertrand, non sans beaucoup de formalités et

de cérémonies, et eut, ainsi que M. Ellis, une longue conversation avec Buonaparte. Pendant cet entretien secret, les autres personnes restèrent dans la première salle avec les généraux Bertrand, Montholon et Gourgaud. A la fin, ils furent aussi introduits, et le maréchal ayant fait former un cercle autour du grand personnage, lord Amherst lui présenta d'abord le capitaine Maxwell. Buonaparte le salua, et lui dit que son nom ne lui étoit pas inconnu, et qu'il croyoit se rappeler que le capitaine Maxwell commandoit à une affaire, où l'une de ses frégates, *la Pomone*, avoit été prise dans la Méditerranée. « Vous étiez très-méchant. — Eh bien ! votre gouvernement ne doit pas vous blâmer de la perte de *l'Alceste*, car vous avez pris une de mes frégates ! » Il dit qu'il étoit charmé de voir le jeune Jeffery Amherst, et lui demanda, d'un air de gaieté, s'il avoit rapporté bien des présens de la Chine. Il fit plusieurs questions à l'auteur de

cette relation , entre autres s'il avoit servi long-temps , et s'il avoit jamais été blessé , répétant en anglois la seconde question.

Passant ensuite à M. Abel (qui lui fut présenté comme naturaliste), il lui demanda s'il étoit membre de la société royale , ou de quelque autre institution publique , ou , s'il étoit seulement candidat ; s'informant s'il avoit été heureux dans son voyage ; s'il avoit fait quelques nouvelles découvertes , qui pussent ajouter à nos connoissances en histoire naturelle ; s'il connoissoit sir Joseph Bancks , dont le nom , ajouta-t-il , étoit un passeport en France , et dont les demandes étoient toujours accordées , même en temps de guerre.

Le nom de M. Cook lui fit demander s'il descendoit du célèbre navigateur. « Vous aviez un Cook , » observa-t-il , « qui étoit véritablement un grand homme. » Il s'informa du docteur Lynn ; à quelle université il avoit

étudié. — « A Edimbourg, » fut la réponse. — « A Edimbourg ! » répéta-t-il, et il lui demanda s'il suivoit les doctrines braunoniennes, ou s'il étoit pour les saignées, et s'il faisoit prendre autant de mercure que *nos* docteurs de Sainte-Hélène.

M. Griffith, le chapelain, lui fut ensuite présenté. « Eh bien, Monsieur, » lui dit Buonaparte, « avez-vous découvert quelle est la religion des Chinois ? » M. Griffith répondit qu'il étoit assez difficile de le faire ; mais que ce sembloit être une sorte de polythéisme. Comme il ne paroissoit pas comprendre le sens de ce mot, prononcé en anglais, Bertrand l'interpréta : « *pluralité des dieux.* » — « Ah ! pluralité des dieux, » répéta-t-il, « et croient-ils à l'immortalité de l'ame ? » — « Je crois, » reprit M. Griffith, « qu'ils ont quelque idée d'un état futur. » — « Eh bien, » dit Buonaparte, « quand vous serez de retour en Angleterre, il faut qu'on vous donne un bon bénéfice. Je sou-

haite , Monsieur , que vous parveniez à quelque charge importante dans l'Eglise. »

Passant ensuite à M. Hayne , il lui fit quelques questions vagues et générales ; et ayant alors fait le tour du cercle , et dit un mot à chacun , il nous fit un profond salut , et nous nous retirâmes , très-contens de l'entrevue. Quoiqu'il n'y ait rien de très-affable dans ses manières , il paroît qu'il est encore susceptible d'un certain degré de politesse , et qu'il ne manque pas de *savoir vivre* , lorsque cela lui convient. Il est loin d'être d'une corpulence aussi énorme qu'on le dit , et sa santé paroît être excellente. D'après la position de Longwood , l'air doit y être nécessairement très-salubre.

Nous partîmes de Sainte-Hélène le 2 juillet , et touchâmes le 7 à l'île de l'Ascension ; enfin le 12 , nous passâmes la ligne , et rentrâmes dans notre hémisphère. Notre traversée fut très-heureuse ; nous vîmes la terre le 16 août , le lendemain matin nous

étions à Spithead, et nous nous retrouvions dans notre île natale, non pas seulement avec ce sentiment général de bonheur qu'éprouvent tous les hommes en revoyant le lieu de leur naissance, mais avec ces nobles sentimens d'orgueil, avec cette douce satisfaction avec laquelle tout Anglois peut jeter les yeux autour de lui, dans son pays, après avoir vu tous les autres.

FIN DE LA RELATION.

APPENDICE.

A notre arrivée à Portsmouth , une cour martiale se tint , suivant l'usage , à bord de *la Reine Charlotte* , pour faire une enquête sur toutes les circonstances qui avoient causé le naufrage du vaisseau , et sur la conduite des officiers et de l'équipage , dans cette occasion. Elle étoit composée du capitaine sir Archibald Dickson , baronnet , président ; des capitaines Alexander , Dacres , Meynell et Hickey ; Moses Greatham , juge avocat. Après la lecture de la relation intéressante du capitaine Maxwell , contenant le détail des faits relatifs au naufrage , et après l'audition d'un grand nombre de témoins , sur tout ce qui y étoit rapporté , la cour , après le préambule d'usage , prononça le jugement suivant :

« Après une mûre et sérieuse délibération , la cour est d'avis que le naufrage du vaisseau de Sa Majesté , *l'Alceste* , a eu lieu parce qu'il donna sur un rocher caché sous les eaux , dans le détroit de Gaspar , et inconnu jusqu'à présent ; que le capitaine Murray Maxwell , avant cet événement , paroît avoir déployé le plus grand zèle , et avoir agi en bon officier ; qu'ensuite il ne se fit pas moins remarquer par son sang froid et sa présence d'esprit ; que lui et ses officiers firent tout ce qu'il est au pouvoir de l'homme d'exécuter , avant et après le naufrage , pour conserver les jours du très-honorable lord Amherst , ambassadeur de Sa Majesté , et ceux de sa suite , et du reste de

l'équipage, ainsi que pour sauver les provisions et le chargement du vaisseau; en conséquence, la cour déclare ledit capitaine Murray Maxwell, ses officiers et tout l'équipage, *pleinement et honorablement acquittés.* »

La cour étoit remplie d'un nombreux auditoire : les lords Amherst et Colchester étoient présens. Le premier, interrogé par la cour, répondit « qu'il avoit choisi le capitaine Maxwell pour transporter l'ambassade, par des motifs d'amitié personnelle, autant que par la haute opinion qu'il avoit de ses talens, opinion que les événemens de ce voyage avoient encore beaucoup augmentée. »

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de l'Alceste de Spithead. — Passage sous la ligne équinoxiale. — Arrivée au Brésil. — Obsèques de la reine. — Esclaves Nègres. — Brésiliennes. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance, et à Batavia. — Ile de Lemma. — Départ pour la mer Jaune. — Arrivée à l'embouchure du Peiho. — L'ambassade quitte l'Alceste pour entrer en Chine.* pag. 1

CHAP. II. *Départ de l'Alceste pour le nord du golfe de Pe-tche-li. — Grande muraille. — Habitans de la Tartarie chinoise. — Marche des Chinoises. — Découverte des îles de sir James Hall. — Corée. — Entrevue avec un chef. — L'équipage débarque. — Consternation*

- du chef. — Découverte d'autres îles. —
Entrevue avec les naturels. — L'île de
soufre. — Vue du grand Liou-tchiou. 33*
- CHAP. III. *Arrivée dans l'île de Liou-
tchiou. — Ruse employée pour débar-
quer. — Un chef vient à bord de l'Al-
ceste. — Abrégé de l'histoire des îles
Liou-tchiou. — Mœurs et usages. — Cé-
rémonial de l'installation du roi. 73*
- CHAP. IV. *Détails sur les îles Liou-tchiou.
— Costume. — Beauté du pays. — Exem-
ple de l'intelligence des insulaires. —
Leur politesse et leur obligeance. — Ob-
sèques d'un marin anglois. — Médecine
et chirurgie. — Danses. — Physique des
naturels. — Leur origine présumée. —
Visite de l'héritier présomptif du trône.
— Fête qu'il donne aux Anglois. — Dé-
part des îles Liou-tchiou. 112*
- CHAP. V. *Retour de l'Alceste près de Can-
ton. — Malveillance du vice-roi de cette
province. — Le vaisseau ne peut obte-*

nir une passe pour remonter le fleuve. — Il entreprend de le remonter. — Les jonques chinoises et deux forts tirent sur l'Alceste. — Bordée tirée par le vaisseau qui met fin au combat. — Il remonte le fleuve sans opposition. — Le vice-roi envoie complimenter le capitaine sur son arrivée. — Bassesse et fausseté des Chinois. 158

CHAP. VI. *Notions générales sur les Chinois. — Infanticide. — Musique. — Religion. — Mariages. — Lois et gouvernement. — Opinions diverses sur les Chinois. — Retour de l'ambassadeur. — Cérémonie de son entrevue avec le vice-roi. — Remise d'une lettre de l'empereur pour le prince régent.* 189

CHAP. VII. *Départ de Canton. — Macao. — Manille — Remarques sur les îles Philippines. — Naufrage de l'Alceste dans le détroit de Gaspar. — L'équipage se sauve dans l'île de Pulo-leat. — L'am-*

bassadeur part avec sa suite pour Batavia dans les chaloupes. 216

CHAP. VIII. *Fâcheuse position du capitaine Maxwell et de son équipage. — On creuse un puits. — Arrivée de pirates malais. — Dispositions de défense. — Les pirates pillent et brûlent le vaisseau. — Affaire avec les pirates. — Arrivée de quatorze barques. — Entrevue avec le chef. — Le nombre des pirates augmente. — Leurs démonstrations hostiles. — Arrivée du Ternate, bâtiment venant de Batavia. — Départ de l'île. — Observations.* 242

CHAP. IX. *Arrivée à Batavia. — Journal du voyage de lord Amherst de Pulo-leat à Java. — Etat de Java sous l'administration de M. Rattler. — Batavia. — Remise de l'île aux Hollandois. — Départ de lord Amherst sur le César. — Alarme produite par le feu sur le vaisseau.* 295

CHAP. X. *Deux passagers extraordinaires sur le César, un boa-constricteur et un orang-outang. — Détails sur ces deux animaux. — Arrivée à Sainte-Hélène. — Entrevue avec Buonaparte. — Conversation avec lui. — Retour en Angleterre.*

329

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

DICIONNAIRE DE LA LANGUE ORATOIRE ET POÉTIQUE; par M. *Planche*, professeur de rhétorique au collège Bourbon; un gros volume in-8°, grand-raisin, pour paroître le 1^{er} mars.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES TRAITÉS DE PAIX entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'à la paix de Paris du 20 novembre 1815, par *Koch et Schœll*. Les tomes ,X XI et XII, paroîtront le 1^{er} mars.

LE CORRESPONDANT, ou collection de lettres d'écrivains célèbres de France, d'Angleterre et autres pays de l'Europe, sur la politique, la morale, et la littérature, destinées à offrir un tableau exact de la situation de chaque nation, à éclairer les peuples sur leurs véritables intérêts, à provoquer une bienveillance réciproque entre eux, et à rendre la paix une source de prospérité commune. Le tom. IV paroitra le 1^{er} février.

VOYAGE AU BRÉSIL, et courses dans l'intérieur des plus riches contrées de l'Amérique méridionale; contenant une description complète minéralogique et statistique du Brésil, et particulièrement des provinces du sud, du centre et de l'intérieur, qui n'avoient pas encore été visitées et reconnues par les voyageurs; notamment par MM. *Mawe et Koster*.

Ouvrage enrichi d'une carte générale et itinéraire du Brésil, et de plusieurs planches relatives à l'histoire naturelle; par *Denys de Montfort*, ancien naturaliste - voyageur, membre de plusieurs sociétés savantes, 2 volumes in-8°.

VOYAGE DANS LE BELOUTCHISTAN ET DANS UNE PARTIE DE LA PERSE, fait pendant quelque temps sous le déguisement d'un pèlerin Mahométan, contenant des anecdotes et des descriptions propres à faire connoître les mœurs et les usages des habitans; suivi d'un voyage dans le Sindh; par *Henry Pottinger*; traduit de l'anglois par *J.-B. Eyries*; 2 vol. in-8°, avec carte et figures, paroitra le 31 janvier.

LES COURS DU NORD, contenant des mémoires originaux des souverains de Suède et de Danemarck depuis 1760, avec les événemens extraordinaires de la vie des petits- enfans de George II; traduit de l'anglois, un vol. in-8°, pour paroître au commencement de février.

VOYAGE ET DÉCOUVERTES DU CAPITAINE TUCKEY dans l'intérieur de l'Afrique en remontant le Niger; traduit de l'anglois par le traducteur des îles Tonga, avec cartes et figures.

Le traducteur étant à Londres, et traduisant à mesure que l'ouvrage anglois s'imprime, nous serons à même de faire jouir le public françois de cet intéressant ouvrage très-peu de jours après son apparition en Angleterre.

VOYAGE DU CAPITAINE RUSSE GOLOWNIN, contenant l'histoire de sa captivité au Japon dans les années 1811, 1812 et 1813, avec des observations sur cet empire et ses habitans; traduit par *J.-B. Eyries*, 2 vol. in-8°.

OUVRAGES

DU FONDS DE GIDE FILS.

Pour les recevoir franc de port, il faut ajouter 1 fr. 50 c.
par vol. in-8°, et 50 c. par vol. in-12.

PARTICULARITÉS AUTHENTIQUES SUR la mort de la princesse Charlotte d'Angleterre, et de son enfant; par *Hoon*; traduit de l'anglois, et orné des portraits de la princesse et de son époux. Brochure in-8°, 1 fr. 50 c.

VOYAGE AUX ÎLES TONGA OU DES AMIS, situées dans l'Océan Pacifique, contenant l'Histoire des naturels de ces îles, depuis leur découverte par le capitaine Cook jusqu'à ce jour, avec une description de leurs mœurs, de leurs usages, etc., etc.; par *Mariner*; traduit de l'anglois par l'auteur de *Quinze jours à Londres*, avec cette épigraphe :

« Les sauvages de l'Amérique inspirent moins d'inté-
» rêt depuis que de célèbres navigateurs nous ont fait
» connoître les habitans des îles de la mer du Sud.... ;
» l'état de demi-civilisation dans lequel on a trouvé ces
» insulaires, donne un charme particulier au tableau de
» leurs mœurs.... Une telle peinture a sans doute plus
» d'attrait que celle qui met sous nos yeux la gravité so-
» lennelle de l'habitant des bords du Missouri ou du Ma-
» ranon. »

PRÉFACE D'HUMBOLDT.

2 vol. in-8°, 1817, 12 fr.

OEUVRÉS COMPLÈTES DE MOLIERE, précédées du Tableau de la Société pendant le 17^e siècle, avec une vie de Molière, et des réflexions sur chacune de ses pièces; par *M. Petitot*, censeur des études, éditeur du Répertoire du Théâtre-Français; 6 vol. in-8°, avec le portrait de Molière. Prix de la 2^e souscription, 24 fr.

On s'est bientôt aperçu que le mérite des éditions *compactes* ou *économiques* ne consistoit que dans leur bon marché; mais pour les donner à bas prix, les éditeurs sont obligés d'employer de petits caractères, de serrer les lignes, afin de faire entrer le contenu

de plusieurs volumes dans un seul, qui se trouve d'une grosseur démesurée. L'œil ne sait où se reposer, toute élégance typographique est bannie, et l'art semble ramené à son enfance.

Il restoit donc à résoudre le problème de réunir le mérite du bon marché à celui d'une belle exécution typographique, et d'un format commode.

L'éditeur y est parvenu par le moyen de la stéréotypie. C'est en employant ce procédé ingénieux, qu'il a pu offrir une très-belle édition des Œuvres de *Molière*, en 6 volumes in-8^o, de plus de 500 pages chacun, pour le prix de 24 fr.

Un autre mérite de cette édition, incontestable aux yeux de tous les gens de lettres, c'est de contenir les notes et les réflexions si justement estimées de M. Petitot, ainsi que ses autres écrits sur notre grand comique.

On sait d'ailleurs qu'un des avantages des éditions stéréotypées est d'atteindre une extrême correction; elles ont encore celui de pouvoir être complétées en tout temps, quel que soit le nombre des volumes manquans, déchirés ou gâtés.

Les Œuvres de *Molière* ont paru en trois livraisons; la dernière, composée des tomes V et VI, a été livrée en décembre; après le mois de janvier, le prix sera de 27 fr., somme très-modique pour une si belle édition.

LE CORRESPONDANT, ou Collection de lettres d'écrivains célèbres de France, d'Angleterre et autres pays de l'Europe, sur la politique, la morale et la littérature, destinées à offrir un tableau exact de la situation de chaque nation, à éclairer les peuples sur leurs véritables intérêts, à provoquer une bienveillance réciproque entre eux, et à rendre la paix une source de prospérité commune.

Il paroît tous les deux mois, à dater du 1^{er} août 1817, un vol. in-8 de cet intéressant ouvrage, auquel veulent bien coopérer les écrivains les plus distingués de l'Europe.

Le tome quatrième paroîtra le 1^{er} février, et coûtera, comme les précédens, 5 fr., et 6 fr. franc de port.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES TRAITÉS DE PAIX entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Paris, du 20 novembre 1815, par feu M. Koch, professeur de droit public à l'Université de Strasbourg; ouvrage entièrement refondu, augmenté et continué par M. Schell, conseiller d'ambassade de S. M. le roi de Prusse près la cour de France; tome I à IX, in-8^o. Prix, 7 francs le volume, et 6 francs pour les person-

nes qui ont souscrit. *On jouira de la remise sur les volumes qui restent à paroître, si l'on souscrit avant leur publication.*

Cette histoire a déjà pris son rang dans le monde littéraire; les journaux françois et étrangers n'ont pas tari sur les éloges qu'ils en ont faits; aussi l'auteur a-t-il cru devoir redoubler de zèle pour satisfaire à l'impatience du public, en terminant promptement cet important ouvrage. Les quatre derniers volumes ne tarderont pas à paroître.

ORMOND, par miss *Edgeworth*, roman traduit de l'anglois par l'auteur de *Quinze jours à Londres*; 1817, 3 vol. in-12, 7 fr. 50 c.

HARRINGTON, par miss *Edgeworth*, roman traduit de l'anglois par le même; 1817, 2 vol. in-12, 5 fr.

Nota. Ces romans ont paru à Londres au mois d'août dernier, et ont eu le plus grand succès, comme tout ce qui sort de la plume de miss *Edgeworth*.

HISTOIRE DES DEUX CHAMBRES DE BUONAPARTE, depuis le 3 juin jusqu'au 7 juillet 1813, contenant le détail exact de leurs séances, avec des observations sur les mesures proposées, et les opinions émises pendant la durée de la session; 2^e édition, augmentée du Projet de Constitution de la chambre dite des représentans, et précédée de la liste des pairs et des députés; par *T. F. D.* avec cette épigraphe :

Les imprécations qu'on faisoit contre cette assemblée usurpatrice, confirmoient chacun dans l'opinion qu'on étoit à la veille d'un changement.

Vie de Monk.

1 vol. in-8°, 1817, 4 fr. 50 c.

ANNALES DU RÉGNE DE GEORGE III, depuis l'avènement de ce monarque au trône de la Grande-Bretagne, en 1760, jusqu'à la paix générale conclue en 1815, contenant l'Histoire de ce pays, celle des autres Etats de l'Europe, ainsi que les événemens remarquables qui se sont passés dans les différentes parties du monde durant cette période; par *John Aikin*: traduit de l'anglois, par *J. B. Eyries*; 1817, 3 vol. in-8°, 16 fr.

RECHERCHES POLITIQUES ET HISTORIQUES qui prouvent l'existence d'une secte révolutionnaire, son antique origine,

son organisation, ses moyens, ainsi que son but, et qui dévoilent entièrement l'unique cause de la révolution; par M. de Malet, ancien officier au corps royal de l'artillerie (frère du général Malet, fusillé en 1812); 1 vol. in-8°, septembre 1817, 4 fr. 50 c.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS, LE RACHAT, L'ÉTAT ACTUEL et la RÉGIE DE LA DETTE NATIONALE DE LA GRANDE-BRETAGNE, par Robert Hamilton; traduit sur la deuxième édition, par J.-Henri La Salle; 1817, 6 fr.

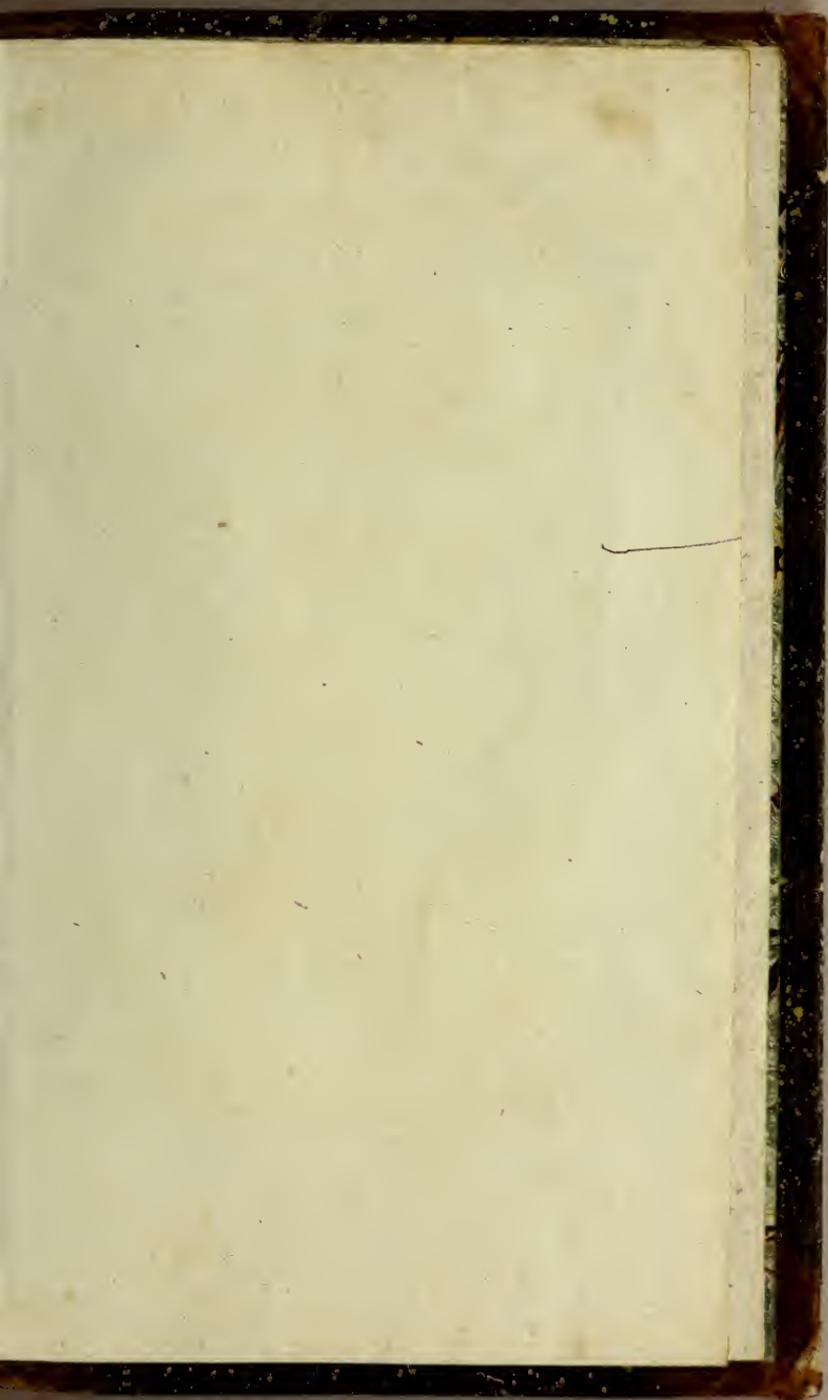
VOYAGE EN NORVÈGE ET EN LAPONIE, fait en 1807 et 1808, par de Buch, membre de l'Académie des sciences de Berlin, contenant une description de ces pays, des détails sur les mœurs et les usages des habitans, et des recherches curieuses sur l'histoire de ces contrées, etc., etc., ouvrage traduit de l'allemand, par M. Eyries, et enrichi d'une Introduction par M. le baron de Humboldt, 2 vol. in-8°, avec cartes; 1816, 12 fr.

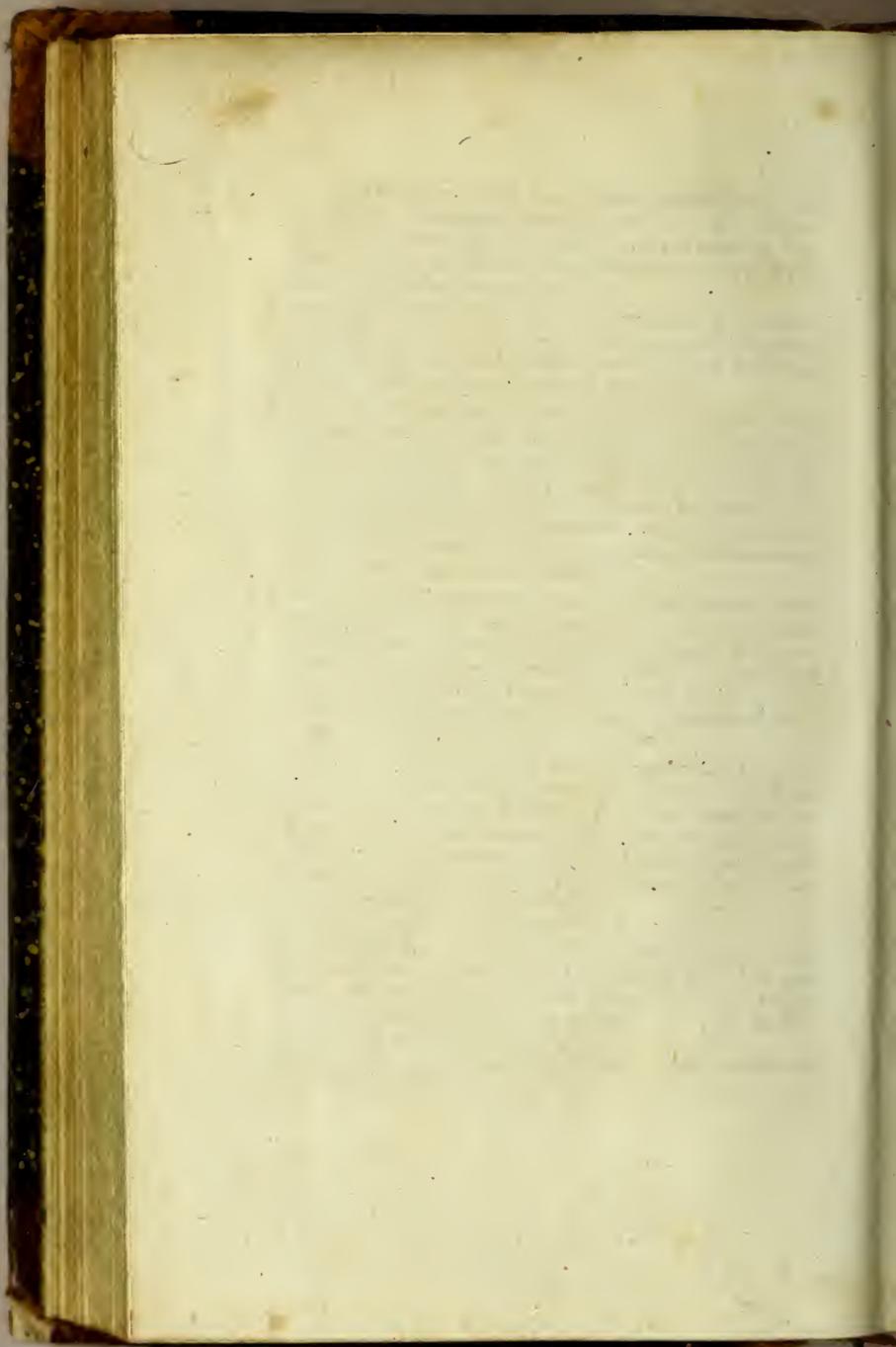
VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL, particulièrement dans les districts de l'Or et du Diamant, fait avec l'autorisation du prince régent du Portugal, en 1809 et 1810, contenant aussi un voyage à Rio-de-la-Plata, et un Essai historique sur la révolution de Buenos-Ayres, par J. Mawe, traduit de l'anglois par Eyries; décembre 1816, 2 vol. in-8°, avec planches et carte, 12 fr.

VOYAGE EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE pendant les années 1806 à 1812, contenant des anecdotes curieuses sur M. de Pradt, archevêque de Malines; des détails jusqu'ici inconnus sur les Amazones de la Bohême, sur l'affaire du collier, sur les Jésuites, sur l'abbé Georgel, sur le cardinal de Bernis, madame de Pompadour, le duc de Choiseul; par M. Gley; 1816, 8 fr.
Le second volume se vend séparément 4 fr.

LOUIS XVI PEINT PAR LUI-MÊME, ou Correspondance et autres écrits de ce monarque, précédés d'une notice sur la vie de ce prince, avec des notes historiques sur sa correspondance et ses autres écrits; 1817, 1 vol. in-8°, 7 fr.; pap. vél. rel. 20 fr.

Cet ouvrage a été enlevé avec une extrême rapidité; il n'en reste que peu d'exemplaires.





ENW 12

EA 25 JULY 12 3411

cc 50 12

4 plates

D818

MILSVL



